

MARIANA BRĂESCU

*Je me souviens  
et  
j' imagine*

 **KOGAÏON**  
EDITIONS

2008

## **KOGAÏON ÉDITIONS, 2008**

Division éditoriale **CASA GROUP OF COMPANIES SRL**

62, Rue Școala Herăstrău, code postale - 014153

Website: [www.kogaion-editions.com](http://www.kogaion-editions.com)

e-mail: [kogaion.editions@gmail.com](mailto:kogaion.editions@gmail.com)

Tél./télécopier: 0040-21-317.01.14

**ISBN: 978-973-87742-5-4**

***Ce livre comprend la version préparée à l'impression par l'auteur, en 1988, version éditée en 2005, sans changements, pour la première fois, en roumain avec le titre «Imi amintesc și îmi imaginez» (Carpathia Press, Bucarest).***

***Édition française soignée par Artur Silvestri.***

**Traduction:**

**MARIE JEANNE LUTIC**

Collage et conception de la couverture: **arh. Mugur KREISS**

Technorédaction: **Gabriela CHIRCEA**

Achévé d'imprimer: **S.C. EURO PRINT COMPANY S.R.L.**, Ville de Buzau, Roumanie

## **JE ME SOUVIENS ET J'IMAGINE**

*J'avais peur de m'endormir. Dans mes rêves se précipitait sur moi un monde que je devais sûrement avoir connu quelque part. Voilà, cette petite fille dans la chambre aux tentures lie de vin. Un lampadaire nacré, à l'abat-jour de perles dorées glisse ses petits rayons sur les pages du livre qu'elle lit. Et toujours, une femme en noir. Elle est jeune, elle est triste, elle est en deuil.*

*Maman ne lui ressemble pas. Elle n'est pas si grande, elle n'est pas brune et elle n'a pas de chignon. Elle ne porte pas de robes noires et elle est toujours vêtue de bleu, un bleu clair comme une belle journée d'été. Mais la fillette? La fillette, c'est moi.*

## UN APRÈS-MIDI, UNE VOITURE DANS LE CIEL

On ne pouvait pas faire mieux! Une voiture noire, haute, légère, aux ressorts puissants et à la capote mobile, emportée comme dans un rêve par deux chevaux noirs, aux rennes d'argent. Un tsigane fier et pimpant la conduisait et quand la voiture s'est arrêtée, un Monsieur chic est descendu lentement, avec cérémonie, des coussins brillants, en soie rouge: c'était le frère de grand-maman. Je savais bien qu'il devait venir et c'est pourquoi je l'avais attendu toute une journée, en installant ça et là mon point d'observation. Mais de là, du haut du noyer, dont la couronne me permettait d'apercevoir toute la rue et même la vallée, je n'imaginai pas que la nuée de poussière qui tombait du ciel, amenait une voiture. Elle venait du ciel, en effet, cette belle voiture-là. La plus belle des dernières voitures tirées par des chevaux, qui brisaient encore à une cadence élégante, la paix des après-midi de fraîcheur.

J'étais restée boucheâ-bée dans le grand noyer et le souffle coupé je vis juste en dessus de moi le Tsigane arrêter les chevaux noirs, brillants, aux rennes argentés. Et lorsque le frère de grand-maman est descendu, avec ses mouvements lents qui, chez lui ne semblaient pas graves, mais seulement solennels, la voiture à chevaux s'est légèrement balancée sur ses puissants ressorts et comme elle penchait un peu, j'ai pu voir d'en haut la soie rouge et brillante offerte comme l'intérieur d'un énorme fruit. Je n'osais pas descendre et j'étais pour l'instant le seul témoin de cette arrivée tant attendue. Il avait la chevelure, les sourcils et les moustaches blanches comme neige, mais le visage lisse et brun d'un autre âge. Impeccablement mis en noir, comme par une grande maison de mode qui n'habillait que de mystérieux Messieurs qui rentraient chez eux.

— Chez nous!

Dit-il en frappant de la main le tronc du vert noyer, comme on taperait sur la croupe d'un animal fidèle.

— Qu'est-ce que tu es devenu vieux, toi, mon ami!

Il caressait tristement les crevasses profondes de l'épaisse écorce de l'arbre. J'étais tout en haut, au dessus de lui, la peau collée à la peau lisse et brillante des jeunes branches drues, qui s'élançaient insouciantes vers le ciel.

Je n'avais encore jamais vu ce vieux Monsieur, qui s'arrêtait devant la porte, sous le noyer, avec une voiture comme la calèche des contes de fées, mais voilà, il était devant moi, ami du noyer depuis Dieu sait quand, lui, depuis que ce noyer était un jeune arbre à la peau luisante et n'avait que deux-trois feuilles timides. J'étais là-haut dans mon noyer, terriblement troublée et timide et je me sentais toute honteuse, comme si on m'avait surprise en train de voler. Et le noyer, mon ami, cette merveille verte qui me servait de refuge et de lieu pour rêver, cessa de m'appartenir à moi seule. Comment avait-il pu si bien grader le secret de son ami d'enfance? Je me le demande encore. Car il l'avait reconnu. Je voyais bien comme il tremblait de toutes ses feuilles penchées vers la terre.

L'hôte ouvrit doucement la porte du jardin et je ne remarquais qu'alors qu'il s'appuyait à une canne au pommeau d'argent. Pourtant, même ainsi, sa démarche ne trahissait aucune impuissance, il tenait sa canne avec dignité. C'était plutôt un sceptre qu'une canne.

De mon poste, tout en haut, j'ai vu sortir grand-maman vêtue de sa robe de soie grise, j'ai vu le frère et la sœur parcourir doucement, sans se presser et sans dire un mot, le grand jardin vert, les yeux dans les yeux. Et toujours sans un mot, Grand-maman posa silencieusement sa tête sur sa poitrine à lui. Et lorsqu'ils défirent leur étreinte, est-ce parce qu'ils nageaient dans une mer grise de larmes, que leurs yeux se ressemblaient tant?

Un instant plus tard, ils n'étaient plus seuls et la belle et grande cour – la plus grande et la plus belle de cette ville toute en collines – ronde et droite, comme personne d'autre n'en avait, était pleine de monde, comme si, à un signe, la fête venait de commencer. Je n'ai jamais vu de fêtes aussi belles que là, dans la maison de grand-maman. Des journées entières, sur le poêle chaud comme un grand animal doux, des gâteaux moelleux, à la pâte paresseuse et parfumée, gonflaient. Une gâterie d'arômes prenait possession des deux cuisines et dans d'énormes bassines en bois gonflaient sans cesse des montagnes de sucreries épatantes. La mousse blanche des délicates meringues renfermait des biscuits à la cannelle, des biscuits salés fins et nerveux comme les feuilles de cactus, le brillant des crèmes roses et au chocolat, le jaune, le fraise, l'orangé des glaçures parfumées et surtout la brioche «cozonac» à la noix, les montagnes de ces brioches pour lesquelles il fallait absolument casser une centaine d'œufs, pour n'en prendre que le jaune... Les formidables fêtes, lorsque grand-maman passait ses nuits à la cuisine pour être plus

près des larges bassines dans lesquelles levaient des pâtes plus tendres qu'un bébé. Un enfant a perdu sa grand-mère au milieu même d'une telle fête et je me demande comment avait-elle eu encore la force de mettre son tablier, de déverser des montagnes de farine blanche, qu'il fallait chauffer doucement sur le poêle, de casser un grand sac de noix, de les râper, de faire bouillir doucement, à petit feu, des crèmes sucrées, de faire monter dans la bassine la levure alerte, de remplir de formes des fours brûlants et de faire sortir pleins d'arômes, des «brioches» triomphantes, des meringues dites «baisers», blancs comme l'écume, des gâteaux au glaçage chatoyant, aux si jolies couleurs?! Car c'est la même chose qu'elle avait fait, ce jour là, en ce triste printemps, beau comme le sont nos printemps du Nord, où la saison avait le temps de se parer de tous ses signes avant-coureurs. D'abord, le vent du Nord cessait brusquement de souffler et se perdait quelque part, de l'autre côté de la rivière Prut et dans ce chaos, les grandes neiges étaient coupée sur pied. Par minces ruisseaux, la neige commençait à maigrir, elle devenait jaunâtre, aqueuse, jusqu'à laisser entrevoir la terre et les anciens sentiers à une personne. On nettoyait les arbres du bois sec, et la chaleur faisait apparaître une guêpe à ma fenêtre. C'est comme cela que les choses se sont passées, lorsque grand-maman, jeune et si jolie mère, alors, donna le signal de la fête. On constata qu'il y avait une place vide: celle de Constantin. Mais Constantin n'allait jamais plus s'asseoir à cette table de fête, ni à nulle autre fête. Son regard vif et fougueux avait fixé une guêpe à la fenêtre et sous son regard fiévreux, la guêpe se débattait comme dans une collection d'insectes.

— Constantin!

Et Constantin ne devait plus jamais répondre, car sa petite vie se débattait tremblant de fatigue et de désespoir comme la blonde et brillante guêpe dans sa collection d'enfant.

Mais toute sa vie, grand-maman allait lui garder sa place pour les fêtes et la place demeurait triste et vide et grand-maman ne remarquait même pas son absence et partageait correctement entre ses enfants les parts de gâteaux; Et c'est lui qu'elle appelait toujours en premier:

— Constantin!

Et c'est pour cela, je crois, qu'elle préparait ses fêtes comme nulle autre, et c'est aussi pourquoi elle avait la force de faire avec de grandes montagnes de farine, de sucre, de noix, des douceurs

merveilleuses, même si elle n'était plus une jeune mère, mais une jolie grand-maman, qui devait faire entrer dans la maison une fête formidable, comme Constantin ne pouvait en trouver nulle part ailleurs... Peut-être alors laisserait-il là, au loin, la blonde guêpe brillante, pour accourir d'un trait, à son appel.

— Constantin!

Mais de la mort, il n'était jamais question chez nous, comme il n'était jamais question d'amour. Car c'est un grand amour que devait lui porter de par le monde, son frère pour revenir sur le tard, blanchi, élégant et solennel, après avoir couru si follement le monde. Je savais peu de choses sur cet oncle qui nous envoyait de temps en temps quelque rare lettre, nous apprenant que, là où il était, c'était le printemps, ou l'hiver, que les mouettes étaient plus nombreuses, que le citronnier sur la terrasse s'était desséché et qu'il était mort. Des nouvelles paisibles, qui semblaient venir d'une ville proche et qui évitaient soigneusement tout ce qui pouvait rappeler la distance dont ces lettres nous parvenaient et la raison pour laquelle il s'y trouvait. Seul le cachet de la poste épilé sur l'enveloppe vous donnait le vertige: Buenos Aires, Rio de Janeiro, Le Caire...

C'est cet oncle qu'allait me rappeler plus tard, au lycée, mais en sens contraire, l'Arménienne passionnée, nerveuse, fine, qui nous enseignait le français. Elle n'avait jamais été mariée et elle n'avait jamais vu Paris, qui devait demeurer à jamais un rêve pour elle. Elle était née dans une riche maison d'Arméniens, marchands de tapis et d'objets de luxe orientaux, elle avait appris le français avec une vraie Française qui gagnait son pain à Bucarest en soupirant pour Paris. La guerre allait surprendre la vieille parisienne en Roumanie et après le premier bombardement, de toute la famille et la fortune du riche Arménien, on n'allait sortir des décombres que Mademoiselle Dominique, folle de terreur. La belle et jolie Arménienne qui devait par la suite nous enseigner le français au lycée, avait été sauvée par ses études. Elle était à la fac. Et la faculté allait lui sauver la vie une deuxième fois, lorsqu'elle demeura sans fortune. Car de tout ce qu'elle possédait, elle n'avait hérité que de Mademoiselle Dominique, la Française folle.

Paris, elle ne devait jamais le voir, cette Arménienne brune et fugueuse! Et c'est pourquoi Paris allait venir tout seul dans leur petite maison patriarcale, chaque nuit, car Mademoiselle Dominique vivait comme en rêve «sur la Seine» et c'est dans ce Paris si vivant, si présent qu'elle promenait l'Arménienne au point que celle-ci avait

était au courant de l'ouverture derrière le coin de telle rue d'un bistrot, du fait qu'une modiste s'était enfuie avec le patron et que le vieux bouquiniste qui ouvrait le premier son étalage était mort dans la nuit de phtisie.

Elles étaient là et vivaient à Paris. Mon oncle, lui, parcourait le monde et nous écrivait «la première neige est tombée» comme il aurait décrit la première neige du jardin de grand-mère. Et lorsque je l'ai vu – même la dernière fois – je restais toujours à l'écart. Il y avait entre nous une gêne; était-ce à cause du noyer? Et avant de partir, un soir encore, avec sa voiture noire, qui disparut dans un nuage, il me prit à l'écart et me dit comme pour me confier un secret.

— Hannah... Tu ressembles à Hannah! Cherche – là, ou peut-être viendra-t-elle te chercher.

Qui était Hannah et où la chercher? D'où devait venir vers moi cette inconnue, dont mon oncle était sûr que je devais la rencontrer et l'attendre?! Je ne le sais toujours pas, quant à le lui demander, il est si loin!

## LA PERLE DE LA NEGRESSE

C'était un objet cher. Une main sculptée de jeune négresse, aux longs doigts recherchant fiévreusement le piano. Dès son délicat poignet, elle était tout aussi noire que les touches noires du piano et seul l'annulaire était tendrement éclairé par la nacre d'une perle.

Une relique de la fortune passée de Madame lordache. La dernière. De nos jours, dans la grande maison aux nombreuses fenêtres, ployant sous le fardeau du temps et de son pesant grenier, les objets montraient au monde des visages fanés et sur les cadres des tableaux, la peinture s'écaillait. Quelque pièce de soie brûlée par le soleil flottait, pareille à un drapeau pâle dans un pâle crépuscule. Les vieux meubles grinçaient fatigués et dans le silence pourri on pouvait percevoir l'ouvrage incessant de la carie du bois. D'énormes mites, se déplaçaient sans hâte, flottant dans l'air pesant, comme dans un aquarium.

La tête irrémédiablement plongée entre les épaules, bossue, ses yeux ronds, à fleur de tête et la bouche profondément échan-crée, comme celle des poissons, blanchie par le temps et les événements, la vieille Madame lordache dirigeait toujours d'une main de fer la vie domestique. Installée dans l'énorme fauteuil du salon, elle semblait ne pas remarquer que les temps et sa fortune ne sont plus les mêmes. Dissimulée par un nuage bleu de fumée, elle tirait sans arrêt sur sa pipe et ne cessait de boire du café noir et fort, dans de minuscules tasses au bord doré. Un matou tout doux à la fourrure brillante ne cessait de se frotter à ses jambes et de jouer en courant autour de la canne noire, au pommeau d'argent. De temps à autres, Madame lordache passait le bout de son index droit sur la perle de la négresse et le vieux salon enfumé s'emplissait d'un doux cliquetis, extrêmement pur. Elle l'écoutait rêveuse, plongeant de plus en plus dans la fumée de sa pipe parfumée, des mites énormes se posaient sur ses larges hanches, comme des oiseaux exotiques qui se laissant porter par des éléphants sauvages, se reposant sur leurs énormes échines, y retrouvent leur aplomb. Madame lordache se versait encore un peu de café fort, noir, sans sucre et, les yeux clos, elle tendait la main vers la perle de la négresse et ses doigts exercées depuis toute une vie n'hésitaient pas un instant pour toucher juste la lumière nacrée et tendre de la perle.

«*Bing, bang!*» Une musique inattendue et douce emplissait le salon fané, comme autrefois, à l'époque où la maison de Madame lordache et sa fortune brillaient de tous leurs feux et elle-même

n'était pas encore cette vieille submergée par les mites et les meubles rongés de caries, mais bien une femme énergique et impitoyable comme un chacal. Nulle chose n'avait d'autre voie à suivre, que celle dictée par sa volonté et sa parole. Et lorsque les événements lui échappaient malgré tout, c'était à pure perte: ils demeureraient dans sa tête tels qu'elle les avait prévus et rien ne pouvait la contredire. Elle n'ouvrait pas les yeux pour ne pas voir les murs s'effriter et la peinture couler, en vieille farine, des cadres crevés des tableaux; elle n'ouvrait pas les yeux pour ne pas être obligée de compter ses meubles moins nombreux, boiteux, dépareillés; à longueur de journée, elle ne regardait rien qui aurait pu contredire sa conviction de posséder un maison et une fortune au sommet de leur gloire. Sous ses paupières gonflées, ses yeux à fleur de tête voyait goulûment de fines porcelaines, des velours soyeux, d'épais tapis aux vieux dessins orientaux, dans lesquels le pied s'enfonçait, avec un soupir étouffé. Des chandeliers d'argent noircis veillaient solennellement sur des fêtes et elle enregistrait, avec la satisfaction de celui qui a gagné un pari, la présence du gratin de la ville. Elle était comme toujours assise en tête de table, *Madame lordache, la dame de fer*, et de temps à autre, elle donnait des ordre brefs aux serviteurs qui attendaient derrière la porte l'appel délicat lancé par la larme de nacre. A ce point de ses souvenirs, sa tête aux paupières gonflées, fripées, retombant comme un rideau couleur café sur ses yeux à fleur de tête, était secouée d'un frisson subit et elle pinçait la profonde fente de poisson de sa bouche. Sa main flottait alors doucement, dans un geste délicat, le plus délicat de toute son existence, vers la main de la négresse et entre leurs mains, parallèles pour un instant, la perle soupirait d'une voix d'ange. Le gazouillis de son propre enfant ne l'avait jamais tant attendrie. Elle tendait la main, elle entendait le «ding-dong». Tout allait bien. Même si derrière la porte il n'y avait plus de servante pour se précipiter à ses ordres, même si tout ne se passait plus que derrière le rideau de ses paupières, plus fripées que le soufflet d'un accordéon.

Je la voyais en venant chez Delia. Delia était ma camarade de classe et la petite fille de la vieille. Depuis toujours, la famille de Madame lordache ne donnait à chaque génération qu'un seul descendant et c'était toujours une fille. Les hommes qui entraient dans la famille n'avaient aucune importance; ils ne transmettaient rien à leur progéniture; à quoi bon transmettre donc le nom de famille par lignée masculine. Quoi qu'il en soit, toutes les femmes, jeunes ou enfants, se ressemblaient tellement, comme si par quelque bizarrerie, elles n'étaient nées que de la contribution de leur mère. Il y avait toujours,

en même temps, comme suivant une loi de fer, trois dames lordache: la grand-mère, la mère et la fille. La vieille mourait toujours lorsque la dernière des lordache était sur le point d'accoucher. A quoi bon attendre pour voir si une nouvelle lordache allait naître. La règle n'avait jamais été enfreinte et la règle était d'avoir en vie trois femmes lordache à la fois. Il y en avait donc trois à l'époque où j'avais Delia pour camarade de classe. Elles se ressemblaient tellement, comme si un laboratoire nous avait averties sur le sens de l'évolution. En regardant la mère de Delia, il était évident que peu de temps après, la petite tête aplatie de lézard, aux yeux à fleur de tête, allait blanchir, les rides autour des yeux allaient se multiplier sauvagement, les dents allaient disparaître une à une et la bouche de poisson allait se figer en une fente profonde, méchante. Le dos massif, contrastant avec la petite tête et rappelant des créatures d'époques lointaines, ce dos qui lui servait maintenant à se frayer un chemin parmi les humains et les meubles, allait devenir pareil à un coussin et lui servir d'oreiller pour le restant de ses jours, assise devant ses petits cafés noirs, forts, au moment de changer les cigarettes contre une pipe et reprenant la canne au pommeau d'argent, le doux matou et les freins de la maison, elle allait s'installer jusqu'à sa mort sur le siège du pouvoir et, tendant la main vers la perle de la négresse, le doux ding-dong allait la confirmer définitivement comme maîtresse: *la lordache de fer*. Ce n'est qu'alors que Delia, qui maintenant nous faisait pitié avec sa démarche furtive, frôlant les murs, démarche de fille laide, complexée, les yeux à fleur – de-tête, le maxillaire proéminent, la bouche au dessin malheureux et sa petite bosse accentuant une figure sans grâce par le plongeon négligeant de son menton vers sa poitrine et de sa tête entre les épaules, Delia allait donc devenir une *Madame lordache mère*. L'accouchement allait développer ses grosses cuisses, comme une cuirasse et débarrasser sa timidité agressive de la timidité justement; son agressivité allait augmenter pour rappeler une fois de plus les mammifères des époques lointaines, exposés dans des dessins effrayants, sur les murs des labos de biologie. Et comme signe du passage d'une catégorie à l'autre, de la *classe des filles*, à celle des *mères*, elle allait reprendre les cigarettes, puis, en devenant grand-mère, le sceptre et la pipe.

Mais nous, on n'en savait rien et je me demande si Delia, elle-même, en était consciente. Je pense plutôt que non et que toutes ces transformations se suivaient aussi terriblement et naturellement, que la mort qui fait suite à la vie. Mais nous n'en savions rien, nous et nous venions chaque année chez Delia, invitées pour son anniversaire et alors, au salon à l'air pourri, effondrée entre les mites et

sa bosse, méchant fardeau sur son dos, *la lordache de Fer* nous questionnait à tour de rôles – nous n’étions que des filles, aucun garçon ne venait – sans se presser et sans se gêner et sous ses yeux à fleur de tête, autrefois clairs, devenus troubles comme la boue d’un étang abandonné, nous restions figées, intimidées et peut être gênées, jusqu’à ce qu’elle approuvait d’une tous sévère et donnait le signal. Nous retenions étonnées notre souffle en regardant la main fripée de la vieille, à la peau tachetée, comme couverte d’écailles, flotter délicatement, dans un geste suave comme celui d’une danseuse et ses doigts approcher de la main de la négresse brillante, comme les touches noires du piano et – quelle merveille! – un ding-dong pur surgissait, comme une voix d’ange. Alors à peine, la mère de Delia traversait la pièce, avançant courageusement ses énormes hanches terrifiantes, et d’une main sûre elle faisait tourner longuement le ressort du tourne-disque nickelé, qui brillait tragiquement dans la pénombre de la pièce. De derrière le rideau de velours, dissimulant une porte que je n’ai jamais franchie, surgissait un très bel homme, encore jeune, mais dont le visage et même les gestes exprimaient une douleur et une lassitude, qu’il portait avec une infinie distinction. Ce qui fait que, tout en ayant depuis longtemps dépassé l’âge des contes de fées et bien que nous soyions désormais de fières jeunes filles de 15-16 ans révolus, nous ne pouvions penser à autre chose qu’au réveil du prince charmant endormi par un mauvais sort «*Au bois dormant*». Et le regard du prince était vraiment tel et son visage pâle portait le seau d’une tristesse plus lourde que la mort. Nous en avons le cœur serré et le souffle tout bonnement coupé. Fascinées, nous regardions une fois de plus le malheureux prince se diriger comme en transe vers Delia et l’inviter avec une élégance vétuste à danser. Sous le doux balancement maladif de la vieille valse, le prince revenait à la vie. De plus en plus, ses yeux s’éveillaient, un léger souffle de vraie vie touchait son front pâle. Il était fascinant. Prévenant et tendre, cet homme étrange et beau conduisait Delia, Délia la vilaine et la renfrognée, à laquelle ni l’âge, ni la vie n’ajoutaient quelque illusion de délicatesse ou de charme. Crispée, la tête plongée entre ses épaules, les cheveux lisses et ternes, le corps long, finissant comme une béquille à cause de sa bosse, n’était pas plus émue de danser que de goûter seule à l’école à son sandwich.

Mais le prince était tout éclairé: ses yeux vifs la regardaient d’un air protecteur, admiratifs, comme s’il voyait en Delia une fée qui se réveillerait, comme lui, «*au bois dormant*». Nous faisons cercle et regardions fascinées, Ils continuaient imperturbables leur danse,

chacun dans son univers. Elle, tout aussi enchantée, lui tout aussi extasié. Du coin de l'œil, j'essayais de surprendre quelque réaction de la mère de Delia ou de sa grand-mère. Rien. Même regard glacé, légèrement renfrogné, sur deux visages identiques, à des âges différents, comme dans la démonstration didactique de quelque fantastique laboratoire de biologie. Mes camarades de classe étaient tout aussi fascinées, lorsque tout à coup la valse prenait fin et, sur ses derniers accords, le prince baisait avec cérémonie la main de la vilaine danseuse. Et nous attendions encore avec émotion le miracle du conte, pour que le baiser du prince transforme le crapaud en fée. Un instant nous fermions même les yeux et voyions à la place de Delia, la belle du conte de fée et nous comprenions que le méchant sort s'était envolé et que le crapaud ne reviendra jamais. Mais non. Ignorant tout miracle, le crapaud Delia avançait vers la table sur laquelle se trouvaient les flûtes de champagne et le prince portait un toast les yeux fermés :

— Sois heureuse, mon enfant!

Et nous ne pouvions pas nous empêcher de remarquer la douleur qui tremblait dans sa voix et le fait qu'ensuite, lorsqu'il disparaissait derrière le rideau de velours, tout aussi inopinément qu'il en était surgi, sa démarche redevenait lasse, les épaules tombantes et la pâleur de son visage nous permettait de comprendre que le mauvais sort s'emparait à nouveau de lui et qu'il retournait, prince endormi, au bois dormant. C'était le père de Delia. Pendant toute la soirée, personne n'allait plus parler de lui et jamais, en nulle autre circonstance. Les trois lordache -fille, femme et grand-mère – s'asseyaient côte à côte et leur ressemblance nous fascinait, nous faisant peur, avec la même intensité. Le tourne-disque continuait à diffuser sa musique, mais il n'était plus question de musique là. On apportait sur de petits plateaux à patine d'argent des gâteaux parfumés et les flûtes de champagne avaient un éclat bizarre, en rappelant le parfum des fourrures d'antan. Et sans nulle raison, par simple automatisme ou pour une raison qui nous échappait, de temps en temps, *la lordache de fer* touchait doucement la perle qui brillait à l'annulaire de la jeune négresse et le salon retentissait du souvenir des époques d'autrefois. Quant à elle, elle ne manifestait aucun trouble, elle continuait à nous questionner de près, tour à tour, une à une, au sujet de nos parents, mais surtout de nos grands-parents, pour des raisons qu'elle était seule à connaître. Elle prédisait aussi l'avenir. Elle renversait la petite tasse de café turc et le marc glissait paresseusement sur les parois de porcelaine, jusqu'à la bordure dorée. Parfois les ruisseaux noirs, séchés, ressemblaient à

nous faire peur aux rides sur le visage de *la lordăchioaie*. Mais elle nous regardait droit dans les yeux, de son regard trouble d'étang boueux et en tournant sans cesse la petite tasse, elle prédisait avec assurance des événements qui – incroyablement, – allaient se produire. Nous n'y croyions pas, alors, nous entendions parler de morts terribles, de fortunes perdues ou gagnées, de chance ou malchance. Nous n'avions pas le droit de refuser de soumettre nos petites tasses à sa curiosité, comme si ce n'était pas pour nous qu'elle faisait ces prédictions, comme si elle cherchait dans le marc du café noir les événements de sa propre vie. Seule Delia voulait lui faire prédire son avenir. Mais une fois, lorsque Delia lui tendit sa petite tasse au marc de café écoulé en rides noires, crevassées, *la lordăchioaie de fer* fit une chose qui nous a effrayées. Ayant jeté son regard dans le marc de café, ses yeux à fleur de tête s'arrachèrent entièrement pour un instant au rideau des paupières fripées, sa bouche mince s'allongea encore plus dans un ricanement dangereux et, d'un mouvement incroyable, elle jeta la tasse qu'elle écrasa du talon, comme on écrase un cafard, bien que sous le pied de *la lordăchioaie de fer* la fine porcelaine crissa d'une voix humaine et les débris se brisaient lentement, d'un bruit sec, comme des os. Je n'ai pas assisté aux fiançailles de Delia. Je n'y ai pas été, mais la ville en a tellement parlé que cela a dû se passer ainsi.

Au moment où toute femme lordache avait 20 ans, la maison entière s'emplissait de garçons et jeunes gens et c'est sur un seul que le piège devait tomber. Mais l'intéressé n'en savait rien pour l'instant. Le choix des maris était si bien organisé, une chasse rusée à l'issue certaine, vérifiée au fil des générations, sans droit à l'erreur. On jetait d'habitude de bonne heure le dévolu sur un jeune homme bien fait, timide et romantique. Petit à petit, le nœud coulant se resserrait autour de lui, si invisible, qu'il ne s'en doutait même pas et le jour des fiançailles seulement, les choses prenaient une tournure si inattendue, si violente, que l'on ne pouvait plus rien y faire. Et le pauvre gars était perdu. Comme la seule raison d'être du mari était de mettre en route une nouvelle lordăchioaie, son rôle durait peu de temps. Ensuite, il devait errer dans la maison, sans nul but, sans raison d'être, plus ignoré qu'un meuble ou un mur, une existence inutile, parfaitement inutile, qui ne durait pas longtemps d'ailleurs... une agonie trouble, prolongé jusqu'à ce qu'une nouvelle chasse fasse entrer un gibier plus jeune au logis des lordache. C'est ce que le mariage de Delia apportait. Et son père, le beau prince, qui flottait depuis une vingtaine d'années dans le logis, sans savoir

ce qui s'y passait, sans rien comprendre de ce qui s'était produit, n'en savait toujours rien.

Ahuri, il errait dans les pièces désertes et dans la fièvre des préparatifs, les dames lordache tombaient sur lui et l'écartaient comme un vieux meuble. Quelque chose, comme un air oublié, vibrait dans ses oreilles et un trouble inexplicable l'excitait comme un étalon qui sent, au cours de son dernier printemps, les senteurs chaudes de l'herbe, après la première fauche. Les yeux hagards, les trois femmes lordache se regardaient les unes les autres, et dans toute cette agitation tendue, rien ne venait pour le calmer ou lui éclaircir un sens qu'il recherchait depuis un si long temps.

Les invités arrivaient et il regardait étourdi tous ces jeunes gens et ces hommes qui lui rappelaient quelque chose, mais il ne se souvenait plus quoi; c'est pourquoi il tournait encore plus ahuri, plus gêné qu'un jeune marié au visage pâle et aux regards fiévreux. Le fête battait son plein, on remplissait les flûtes de champagne à l'éclat joyeux et une rumeur épaisse perçait à travers les fenêtres ouvertes en ce début d'automne. Le prince se glissait dehors poussé par une force inconnue. La soirée chaude, sereine, l'enveloppait légère et, sous les arbres à la couronne épanouie, l'odeur âpre de noix vertes lui fouettait les narines. Il chancelait étourdi, non pas à cause de l'odeur, mais d'un vague souvenir. Il se laissa choir, doucement, les feuilles chaudes étalées par terre l'accueillirent comme un lit bruissant; envahi par une volupté oubliée il s'allongea doucement, il reçut sur son visage le vol plané d'une feuille, flottant avec la tristesse d'un billet d'adieu. Il reçut tout à coup dans sa main une noix verte, tombée trop tôt et le prince charmant frissonna en caressant sa peau lisse. Et, devant l'odeur crue, – presque sauvage – il sentit une douleur, comme une lame de couteau dans la poitrine. Il se redressa avec une vigueur oubliée, il plongea son visage dans les feuilles bruissantes et but avidement leur parfum amer, végétal. Il savait maintenant. C'était la même chose qu'alors! Comme alors, la maison était pleine de jeunes garçons et jeunes gens qui, sans raison apparente, vidaient allégrement les coupes de champagne et, il était, comme eux, jeune et insouciant. Le champagne le rendait encore plus gai et aérien. Il en avait bu trois coupes l'une sur l'autre, chacune des dames lordache lui ayant un peu forcé la main, surtout la vieille, qui le fixait de son regard hypnotique et boueux et l'enveloppait de nuages de fumée parfumée. Sous ce regard boueux, alors aussi, il s'était senti moins sûr de lui, sa tête semblait ceinte d'un cercle brûlant et douloureux et, en le fixant ainsi, la vieille bossue l'avait poussé à se promener dans la nuit, sous les

fiers noyers. Et comme maintenant, des feuilles fanées l'avaient accueilli, comme un lit douillet et une odeur âpre, sauvage, avait pénétré tous ses pores. Il ne se souvenait plus que de ceci: sur sa bouche ardente, une froide ventouse glacée: la bouche de la jeune lordache. Ses bras l'enlaçaient rapaces, impitoyables, le mal de tête et la surprise l'empêchant de se défendre. Les autres lordächioaie et les invités les avaient trouvés ainsi, éclairant le jardin avec des cierges larmoyants. Hébéte, il les regardait, comme si c'était la nuit de la Résurrection. Mais non! On les ramena au salon. A son bras brûlant s'accrochait la jeune lordache, bracelet glacé, transpiré, humide. Le tourne-disque jouait une valse, tous applaudissaient. Le champagne coulait à flots roses et dorés. Il avait un mal de tête fou, mais il devait vider une coupe et sur le tard, au petit matin, lorsque tout le monde chantait en chœur saccadé «*le fiancé, le fiancé*» il comprit, avec stupéfaction et horreur, que c'était lui qu'on appelle.

Il lui semblait entendre maintenant la même chose. Il frémit épuisé, mais tout à coup, avec un force insoupçonnée, il se relève, comme au bout d'un cauchemar, il saute sur ses deux pieds et d'une démarche virile, depuis vingt ans oubliée, il parcourt le jardin en direction de la dernière fenêtre ouverte, à travers laquelle on aperçoit les trois lordache. Le regard fou et fiévreux regardant un meuble ou un mur, elles ne font pas attention à lui, – et mettent au point, en détail, la chasse au fiancé, dans le jardin. Seule différence: c'est Delia qui cette fois-ci placera au bras du fiancé le bracelet glacial et baveux. Et le beau prince, lui, ne voit plus comme autrefois, comme dans un rêve, sa petite princesse «au bois dormant», douce petite créature, refuge de ses illusions perdues. D'un coup, comme si un méchant rideau s'était écarté, il voit trois gueules de poisson rapaces, lançant des éclairs de leurs yeux à fleur de tête, qui tournent goulûment sous leurs paupières. Delia, il le comprend clairement, n'est que: *une lordächioaie*, un maillon de leur terrible série. Et comme il l'a compris...

Les invités étaient loin et n'ont pas entendu son cri inhumain. Peut-être même pas celui des femmes.

Mais les enquêteurs se sont étonnés par la suite, retenant ce qu'ils appellent *le corps du délit*?

C'était un objet précieux. Sculptée, une main de jeune négresse aux doigts longs, cherchant d'un geste nerveux le piano. Dès son délicat poignet elle était tout aussi noire que les touches sombres et luisantes du piano et à son annulaire brillait tendrement une perle.

# GRIMPER AU NOYER JUSQU'AU CIEL

Ana. Elle a encore les lèvres bleuies, les cheveux blonds, le sourire brisé, un regard coupable. Comme si elle demandait pardon. Ana.

... C'est l'automne. Là bas, au Nord, l'été passe vite et c'est pourquoi il s'allume rapidement et s'éteint comme une flamme. L'été brûle comme un grand amour et l'automne n'arrive qu'avec le parfum de ce grand amour... Là-bas, dans le Nord, pendant les dernières semaines d'août, on marche souvent sur des feuilles jaunies, de la couleur des pièces perdues. En septembre déjà, les soirées sont fraîches, les nuits se meurent le cœur gelé, les matinées rappellent la gelée blanche qui approche. Et quand on pense que tout cela n'arrive que pour vous faire mieux apprécier, mieux profiter des journées chaudes, lumineuses, parfumées... aux couleurs de la chair de melon, ... la chair d'une journée d'automne.

Car en septembre, l'automne a toute sa force, comme une femme qui attend un enfant. Et c'est un enfant qu'attendait, par un automne pareil, une femme seule et étrangère, que l'amour avait touchée sur le tard, comme un été chaud et qu'il avait brûlée, comme un été ardent. Son cœur avait atteint bien trop vite les matinées fraîches, les nuits désertes et gelées. Si vite et de façon tellement inattendue, l'homme était parti, départ sans retour, en la laissant veuve avec un orphelin non-né. On était en septembre, mois d'automne pesant, comme une femme qui attend un enfant. Sur cette femme qui attend un enfant, s'écoule doucement la lumière chaude, parfumée, comme coule du ciel le miel de la lune.

Comme la monnaie perdue, foulée aux pieds, on compte les feuilles mortes, comme autant de journées jaunes d'automne. Ainsi est-il arrivé qu'en accouchant, cette femme n'ait d'autre force que de suivre, fidèle, son mari. Une petite orpheline est ainsi née l'automne, dans le Nord. Ana. Une fillette qui grandit solitaire, dans la vieille maison, de vieilles au bon cœur. Jusqu'à l'âge de l'école, elle n'avait pas vu de près d'autres enfants. Mais Ana avait un trop grand cœur dans son corps si petit. Et les enfants étaient ce que sont les enfants: jeux, courses, sauts, escalades. Ana n'en avait pas la permission. Elle était vite fatiguée. Sa petite figure blonde devenait noire, ses lèvres bleuissaient, ses yeux se troublaient et dans sa petite poitrine, le cœur battait à la force d'une cloche.

Elle n'était pas arrivée dans notre classe au début de l'année, mais plus tard, lorsque les feuilles s'entassaient dans les jardins, sur les trottoirs et chaque nuit la gelée blanche fauchait tout avec frénésie. On l'avait apportée dans les bras. Notre salle de classe était à l'étage. Il y avait 19 marches à franchir et ces 19 marches l'auraient tuée. Des enfants des classes supérieures la faisaient monter tous les jours et la déposaient devant la porte, comme pour jouer et Ana leur souriait gênée et reconnaissante. Elle était maigre et blonde, plus petite et plus maigre que nous autres. Son sourire à demi brisé, son sourire coupable... Un rien la rendait heureuse. Avec quelle émotion ne se laissait-elle pas porter – comme dans un jeu, par les garçons des classes supérieures! Elle n'avait jamais vu de si près d'autres enfants. Elle nous regardait avec une telle attention concentrée et posait les questions les plus étranges:

— Comment est-ce que de courir?

— De courir?

Que peut répondre une enfant à une autre enfant? La fillette à qui la question était posée demeurait, un instant, pensive pour répondre ensuite:

— Regarde, Ana!

Et elle courait à gauche et à droite, comme elle l'avait déjà fait tant de fois au hasard des journées. Et Ana la suivait d'un regard avide et attentif. Et elle touchait en même temps de ses mains froides ses petites chevilles. Et ses petites jambes frêles tressautaient presque imperceptiblement, en cadence, en regardant cette course libre et saine. Comme elle était heureuse! Elle disait:

— Oh! Comme j'ai couru!

Nous étions trop petits pour comprendre. Et elle demandait:

— La marelle, c'est comment?

Qu'est-ce qu'un enfant peut répondre à un autre enfant? Et nous prenions la craie blanche du tableau pour dessiner sur le bitume: un, deux, trois carrés, puis deux doubles et le dernier:

— C'est comme ça!

Comme c'était simple! On jetait la pierre au premier carré, on sautait sur un pied, comme des cigognes. Autant de sauts que de carrés. Aller-retour.

— La marelle!

Ana était assise sur un banc, dans *la cour de récré* et elle guettait toute émue le vol précis du cailloux, le plus souvent un morceau de verre de couleur que pour mieux faire retomber à l'endroit

souhaité, on envoûtait de formules magiques, longuement répétées: et la pierre s'envolait d'un coup sec, s'élevait comme un pur arc-en-ciel et allait sagement se poser au carré dessiné à la craie.

— Qu'est-ce que c'est que de sauter à la corde?

— Comment est-ce de jouer au ballon?

— Qu'est-ce que c'est que le *collin-maillard*?

— Comment est-ce de jouer à chat?

Nous répondions cent fois à ces questions et Ana n'en avait jamais assez. Elle jouait avec nous en imagination son triste jeu: *au ballon*, à *colin-maillard*, à *chat-perché*, à *la marelle*. Un seul jeu, elle n'arrivait pas à le comprendre...

— Comment fait-on pour grimper au noyer?

Ana demandait ça, les yeux brillants d'émotion, car rien ne l'étonnait et ne la troublait plus que l'escalade du vieux noyer, si grand, tellement plus grand que tout arbre... Sa couronne semblait plantée droit dans le ciel.

— Lorsqu'on est dans le noyer, il vous pousse des ailes?

Non. Nous n'avions pas d'ailes. On mettait simplement le pied sur le tronc solide et noueux, juste pour nous aider à mieux grimper. Les mains s'accrochaient à l'écorce rugueuse de l'arbre, on cherchait la place pour le deuxième pied et puis ça y est... on ne touchait plus terre. Le gros tronc crevassé se divisait, devenait comme une selle et joyeux, en poussant des cris, on se jetait sur cette selle magique et on pensait vraiment chevaucher, tandis que notre destrier nous portait vite plus haut, d'une branche à l'autre, les branches devenaient plus minces, l'écorce rugueuse devenait plus lisse. Elle commençait à briller. Le feuillage devenait plus épais, on ne voyait plus ni ciel ni terre. On flottait dans l'air, dans une mer verte à l'odeur âpre, forte, mais si bien connue et si amicale. On avait même peur parfois. Et alors on riait comme des hors-la-loi et d'une forêt d'ailleurs, à l'odeur âpre, nous arrivait l'écho du «haïdouk» égaré dans l'arbre ami, mystérieux comme une forêt entière.

— Mais pour arriver au ciel, comment fait-on? Il vous pousse des ailes, dans le noyer?

— Non.

Ana ne comprenait pas que nous puissions nous détacher de la terre sans avoir des ailes. Que sans avoir de longues ailes, comme les aigles, nous puissions monter dans les branchages verts, jusqu'à ce que le noyer nous cache entièrement au regard, au point

de nous perdre simplement entre ciel et terre. Ce jeux-là, nous ne sommes pas arrivés à l'expliquer à Ana. J'y pense encore.

...Je me souviens encore d'un jour ensoleillé précédant les grandes vacances. Ce jour-là on nous avait donné comme rédaction: «*Mon rêve.*» Ana s'est arrêtée la première et la maîtresse a vu qu'elle n'avait écrit qu'une ligne.

— Pourquoi n'écris-tu pas, petite?

Heureuse, Ana tourna vers elle son regard de lumière:

— J'ai écrit tout ce que je souhaite!

Et la maîtresse l'a encouragée à continuer.

— Ecris davantage. Ecris encore.

Obéissante, Ana s'est repenchée sur son cahier et pendant toute une heure, elle a écrit, comme tous les enfants, la dernière rédaction du CP: «*Mon rêve.*». Et lorsque l'institutrice nous a demandé de lire à haute voix, la première à lever le doigt fut Ana.

— «*Monter au noyer, jusqu'au ciel*» – a-t-elle lu avec joie et émotion.

— Et ensuite?

Ana a de nouveau penché sa tête sur son cahier les yeux pleins de lumière:

— «*Monter au noyer, jusqu'au ciel*».

Et à nouveau:

— «*Monter au noyer, jusqu'au ciel*»

Et les enfants s'amusaient et elle lisait encore plus ferme:

— «*Monter au noyer, jusqu'au ciel*».

Et les enfants de s'esclaffer avec entêtement et acharnement, mais Ana lisait fermement:

— «*Monter au noyer, jusqu'au ciel*».

Et les enfants n'en pouvaient plus de rire. Ils tapaient sur leurs pupitres avec leur plumier. Une telle rédaction, personne n'en avait jamais écrit. C'était tout à fait drôle et Ana, elle-même, riait tout heureuse et les larmes lui coulaient le long des joues.

— «*Monter au noyer, jusqu'au ciel*».

Jusqu'à un instant précis, où nous avons tous compris, enfants et maîtresse que ce qui se passait était si vilain et si triste, que tout le monde se tût et que nous nous sommes tous levés, l'air coupable. Coupable et la tête basse, j'ai écouté en silence Ana rire heureuse et lire en tremblant, tandis que les larmes ne cessaient de lui couler sur les joues.

— «*Monter au noyer, jusqu'au ciel*»

Lorsqu'elle eut fini de lire et que l'on entendit sonner, nous sommes sortis sur la pointe des pieds, défilant devant Ana qui nous regardait avec défi: petite, fragile, têtue, le visage baigné de larmes. Qui eut osé la contredire.

Nous ne savions même pas qu'Ana nous regardait pour la dernière fois, car tout s'est passé si vite et fut tellement inattendu!

Le lendemain matin, Ana ne vint pas à l'école. C'était déjà arrivé. Elle attendait parfois la récré, pour qu'un élève des classes supérieures lui fit monter les 19 marches. Mais, elle ne fit son apparition ni à la classe suivante, ni à la troisième, ni à la fin des cours. Et lorsque ses vieux sont venus la chercher, nous avons tous pris peur. Nous l'avons cherchée partout et ne l'avons trouvée nulle part. Et ce n'est qu'au moment où à côté du noyer, nous avons trouvé près de l'aimable creux son cartable aux bretelles pareilles à deux ailes prêtes à l'envol, que nous avons frêmi, car nous avons eu la certitude qu'Ana avait accompli son rêve. Et en effet, la maîtresse a attaché autour du gros tronc une longue écharpe noire et nous nous tenions debout, comme en classe, la tête baissée, coupables, tandis que les yeux pleins de larmes, l'institutrice nous lisait la voix tremblante, la dernière rédaction d'Ana.

«Monter au noyer, jusqu'au ciel ... Monter...».

## LE PARADIS PERDU

J'ai vécu au paradis. Il faisait chaud, humide, ça sentait bon. Les grandes personnes appelaient cela *une serre*. Mais moi, je savais bien: c'était le paradis. J'avais entendu peu de choses sur le paradis. J'en savais davantage sur l'enfer. Même maintenant, lorsque je prononce ce mot terrible, «l'enfer», j'ai devant les yeux notre cour de l'époque, en terre jaune et cuite, au mois d'août, une terre collinaire, sèche et crevassée. Ils étaient tous là, penchés sur un livre et c'est entre leurs têtes réunies comme les pétales d'une corolle, que j'eus l'occasion d'apercevoir cette image terrifiante: un pauvre homme dévêtu, sans défense, dans un chaudron, léché par d'énormes flammes. Une créature terrible, un autre homme, un méchant, avec des cornes et une queue, arrachait à ce malheureux ses entrailles à la fourche et cet exploit le rendait très gai.

Ils regardaient tous dans un silence recueilli. Personne ne s'indignait, même maman, pour qui l'égratignure de l'aile d'un poulet était une douleur. Même elle! Moi seule n'ai pu m'abstenir de crier:

— Pourquoi?!

— Les diables. C'est ce qui arrive à tous ceux qui vont en enfer.

— En enfer?! Et pourquoi y vont-ils?

Je n'arrivais pas à comprendre comment quelqu'un peut aller de son plein gré en enfer, qui était une sorte de sauna noire pleine de choses cruelles.

— Ils ont péché! Ceux qui ont des péchés sur la conscience, lorsqu'ils meurent, ils vont en enfer.

Ah, bon! Lorsque vous êtes mort, ce qui est déjà assez mal, vous avez encore à supporter le harcèlement des diables!

— Eh! Mais s'ils lui piquent le ventre à la fourche, ils vont le tuer à nouveau! Pourquoi n'y a-t-il personne pour le faire sortir? Pourquoi personne ne lui porte secours?

Personne! Maman était plutôt tranquille. Elle ne paniquait pas en regardant le diable opprimer consciencieusement le pauvre pécheur. C'était un pécheur! Mais moi, j'étais de son côté, parce qu'il était torturé. J'ai compris plus tard, bien plus tard, que j'étais pas du côté de la justice, mais du côté de celui que l'on pourchasse, quelle que soit sa faute. Un el vole l'argent d'une pauvre femme. Il l'a peut-être laissée sans pain, mais moi, lorsque je vois la figure harcelée de celui qu'on pourchasse, j'aimerais bien qu'il s'en tire. Et je sais que ce n'est pas bien.

Mais alors?! Le pécheur était, je le savais bien, un méchant homme. Pourtant, tout en moi se révoltait. Je détestais ceux qui

ne le défendaient pas et si quelque chose me faisait peur, c'était bien le calme consciencieux du diable travaillant devant son chaudron.

Qu'est-ce que c'était comme livre? De quel monde s'agissait-il? Je regardais attentivement: il y avait des pages écrites et des pages illustrées. Comme j'avais appris à lire depuis l'âge de cinq ans, cela veut dire que j'ai du voir ce livre avant. Mais pas beaucoup plus tôt. Ce sont peut-être justement ces histoires terribles qui ont suscité en moi le désir d'apprendre par moi-même. Il est évident, qu'il devait y avoir autre chose d'écrit. Une chose sans laquelle je ne pouvais pas comprendre. Une chose que les autres savaient et que, dans une complicité de gens qui savent lire, ils gardaient secret. C'était évident: les grandes personnes connaissaient des secrets auxquels je n'avais pas accès. Il n'y avait qu'une seule solution: l'alphabet. Quelques semaines plus tard, je lisais n'importe quoi. Mais jamais je n'ai eu seule entre mes mains ce livre. Tous faisaient cercle autour de ce livre, et j'avais commencé à les soupçonner et à les craindre: «Ne faisaient-ils pas le jeu des diables?» Ils étaient là, tranquilles, donc ils étaient d'accord. Et je me penchais à nouveau sur ce livre. Ils en étaient déjà à une autre page, toujours avec des illustrations. Personne n'était scandalisé parce que les pauvres gens étaient nus et montraient avec résignation des parties assez intimes de leur corps pour m'intimider. A bien y penser, les premiers nus que j'ai du voir, étaient bien ceux-là, à la portée des diables. Bien plus tard, lorsque j'ai vu dans des albums, les nus raphaéliques, ils suscitèrent en moi une immense terreur. La mémoire de mon inconscient m'avertissait que des pages fines de l'album devait sortir le diable criminel pour planter avec un sadisme professionnel son trident dans les chairs roses nacrées. Et de nouveau: alarme du sang! Malheureuse de moi, j'étais du côté des pécheurs!

— Attention! Les diables!

Mais ne me solidaraisais-je pas ainsi avec leur monde tout nu? Même si, à suivre leur exemple, je n'aurais eu à dévoiler, drapée plutôt bibliquement que pudiquement autour des cuisses, que le torse mince d'une fillette un peu plus grande et effrayée que ne l'eut permis l'âge? Je ne sais plus, de nos jours. Je ne sais plus!

Comme je ne sais plus si, dans mon enfance, il y avait jamais eu de livre montrant le paradis. Ou quelqu'histoire. S'il y en a eu, il me semble évident, que les images n'avaient pas du être aussi persuasives que celles de l'enfer, car ces images font défaut à ma mémoire. Mais je savais ce que c'était.

J'entrais au paradis les pieds nus. Il fallait descendre quelques marches et je sens encore sous mes pieds ces marches chaudes et humides, ces marches amicales, comme ne le sont que celles

en briques rouges, minces et cuites. La première, plus chaude que les autres, parfois presque brûlante, au point de m'obliger à sauter tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. La deuxième tiède, comme le corps tendu d'un chat, lorsqu'il se love, chaud et vibrant autour de votre taille. La troisième presque fraîche, mais agréable, comme la porcelaine d'une tasse de thé à laquelle on n'a pas touché pendant une heure. Puis, tout à coup, le sol: toujours la même brique amicale, comme un fourneau chaud, légèrement humide. En racontant, j'ai la sensation d'y toucher à l'instant même, mais avec de petits pieds d'enfant, à la peau rose, comme le creux de la main.

J'écarte les orteils délicats d'un pied puis de l'autre dans l'eau tiède, prête à s'évaporer. Il fait chaud et humide, et si je tends le bras, je peux toucher la chaleur pesante, voluptueuse, amicale. A travers le toit de verre, le soleil chauffe d'abord de biais, à l'est, puis lorsque la vitre brûle et le ciel est bleu de tant de lumière, il prend son élan et vise d'en haut, dans une explosion verticale. Je me tiens sous la vitre haute et je le sens pleinement. Mes cheveux sont légèrement humides et deviennent plus frisés, mais le sommet de ma tête est chaud, presque brûlant. Lorsque je pose ma main sur ma tête, ma propre main, chaude et humide, me semble froide. Je tends à nouveau la main pour toucher à cette étrange chaleur et j'arrive même à la toucher. Elle me touche aussi, m'enveloppe de la tête aux pieds, je la sens même dans ma bouche, tout aussi insinuante. Et partout, comme un doux vertige, le parfum.

Humide. Chaud. Parfumé. Oui. C'était le paradis.

Les fleurs les plus grandes m'arrivaient à l'épaule et d'autres même avaient ma taille. Je les regardais de bas en haut, en examinant, non pas leurs couleurs expansives, mais leur souffle. Elles me respiraient, me sentaient et même si j'ai moins honte de le dire maintenant, elles me connaissaient à ces instants-là. Les plus petites étaient plus amicales. Elles n'avaient ni forme, ni nom. Si je me penchais sur leurs petits caissons remplis de terre humide, chaude, parfumée, on voyait sortir, pareilles un souffle de la terre, de minces petites aiguilles pâles. Elles n'avaient même pas la force d'être vertes. J'avais une telle pitié de leur lente suffocation! Je redressais délicatement les graines humides. Elles s'en réjouissaient! Mais à l'instant même, une petite coccinelle agitée arrivait droit sur moi volant à toutes ailes. Je savais. C'était un signe dont je devais tenir compte: je la soulevais doucement du caisson de terre, où les plantes germaient à peine, je la posais attentivement dans le creux de ma main et, les yeux clos, je lui récitais sa chanson: «Coccinelle-nelle, où vas-tu voler...» Je ne savais pas où elle devait s'envoler et d'où devait venir vers moi mon prince charmant, car je n'arrivais jamais à chanter

toute la chanson, enfermant le rêve sous mes paupières. Il commençait d'un coup et je voyais des maisons de cristal, un ruisseau limpide, très limpide, éclairé en profondeurs et j'étais là... Et lorsque j'ouvrais les yeux, la petite perle rouge était déjà partie depuis belle lurette. Et en regardant la jardinière de fleurs à peine écloses, j'étais prise d'une émotion plus grande même que mon rêve. Dressées en brosse verte et joyeuse, dépassant de beaucoup la bordure en bois, les plantes se frayaient un chemin vers la lumière, vers le soleil. J'étais heureuse et triste à la fois. Je savais ce que cela voulait dire; Une femme en petites manches, pieds nus, venait chercher ma jardinière et la diviser en beaucoup de petits caissons, où les plantes allaient se sentir à l'aise, plusieurs heures, une demi-journée, pour passer ensuite dans des pots de terre rouge, en terre cuite. Elles avaient chaud, elles aussi, à cause du soleil et de la respiration des plantes-sœurs. Mais jamais, jamais, lorsque j'allais les toucher du creux de la main, ou lorsque je collais ma joue à leur pot de terre rouge, elles n'allaient me transmettre l'amicale chaleur complice du plancher en briques. Chaude et douce, comme le corps arqué et frémissant du chat descendant du poêle en terre cuite.

Le paradis. Les gens n'y venaient pas souvent. Il n'y avait que des plantes, des fleurs, avec ou sans pétales, aux corps verts, rouges, violets, jaunes, lilas, minces ou tranchantes comme des épées, branchues ou piquantes, naines comme les champignons et bizarres comme eux. Le paradis. Parfois je craignais que les diables ne le découvrent. Et j'avais peur qu'ils ne transforment mon paradis chaud, humide et parfumé, en une salle de bains noire et terrible.

Mais non. Si les diables y venaient, ce n'était que pour voler. Je savais qu'ils prenaient parfois des apparences bizarres, pour tromper leur monde et qu'ils vous apparaissaient sous des formes si agréables que l'on oubliait tout, pour ne plus concevoir aucun soupçon. La tentation.

La tentation (puis la peur et la terreur, et le plaisir de l'attendre) étaient deux chevaux à crinière et queue violette, luisant comme le jabot des colombes. Ils arrivaient à un galop rythmé, si fou et si beau, que je remarquais à peine qu'ils traînaient derrière eux une sorte de cabriolet à deux roues et capote noire, très chic. Un carrosse d'un autre temps, dont pouvait descendre n'importe qui: une fée, un prince charmant et même ... moi. Et à cet instant là, j'appuyais mes mains sur mes yeux fermés, car deux larmes d'émotion débordaient de mes paupières closes et tremblantes. J'ouvrais mes yeux. Les chevaux attendaient dignes, la tête haute, agitant, comme à un signal qu'ils étaient seuls à connaître, leurs fortes têtes ondoyantes, leurs queues noires claquant sec. Sous leurs oeillères

en peau noire et fine comme des gants, ils me lançaient un regard apparemment indifférent, mais combien plein de sens: *Allez, monte!* me disaient-ils. Et je devais m'accrocher des deux mains à l'écorce dure de l'acacia pour ne pas monter dans la calèche tentatrice, car je savais tout: dès cet instant là, j'aurais été perdue. Les beaux destriers auraient lancé par leurs narines des flammes, auraient cabré leurs belles échines en argent et à la place du fin harnais, pareil à la peau des gants, on aurait vu leur pousser de larges ailes noires et brillantes, comme seule leur crinières noire et luisante pouvait l'être et ils se seraient envolés, pour toujours. Et de là, de cet autre monde, je n'aurais jamais pu revenir. Je le savais.

Ils le savaient aussi, les destriers, et c'est pourquoi ils venaient tous les jours, le matin, parfois à l'aube même, pour que je distingue dans mon sommeil leur trot fou et leur souffle brûlant comme celui d'une chaudière, appuyé au mur même de ma chambre, sous les fenêtres de ma chambre et je me réveillais. Je sortais pieds nus, me faufilant décidée.

— Maintenant!

Mais l'œil qui m'appelait m'avertissait en même temps, lorsque les œillères noires en cuir s'échappaient un instant de sous sa grande paupière, sous laquelle le globe oculaire tournait tendrement.

— Tu ne reviendras jamais!

Je n'allais jamais monter dans la calèche folle qui me tentait et me faisait peur, au bout de chaque nuit. Je n'allais jamais m'envoler sur la croupe polie comme l'argent d'un bel étalon. Mais je n'allais jamais perdre et surtout, lorsque je me sentais esseulée et agitée par des tristesse, cet appel secret et déchirant comme la mort:

— Maintenant!

Et combien de fois n'ai-je galopé follement sur des collines rondes et dodues dessinées comme les croupes dures et bien polies des étalons d'argent, à la fin des longues nuits, brûlantes et fraîches à la fois, jusqu'au bord de l'horizon. Et ensuite?! Je n'ai jamais su, mais j'apprendrais sûrement, lorsque je toucherai de la main l'horizon, mince, argenté, au bout d'une nuit brûlante et peut-être déchirante...

Et alors? La petite fille que j'étais, folle de tentations et terreurs! J'avais appris, je savais que la tentation pouvait se présenter sous une forme si agréable que nul n'aurait soupçonné que le diable s'en mêlait. Et le diable me volait, tous les jours, une part de mon paradis. Parce que je ne montais pas dans la calèche, à cet appel inquiétant, avant que le soleil ne brille à l'horizon, ils partaient et s'ils ne m'emportaient pas, ils emmenaient mon cœur comme proie. Mes jolies fleurs, que je défendais de mes petits doigts

frémissements contre les graines trop lourdes de la terre humide, mes jolies fleurs dont l'enfance se passait dans des pots ronds et rouges en terre cuite, qui grandissaient en une journée autant que d'autres en une année, étaient toutes emportées par le maudit cabriolet.

Je descendais trébuchant la marche de brique brûlante, je posais le pied sur la deuxième marche – chaude et polie, sur la troisième – plus fraîche que la porcelaine d'une tasse de thé oubliée pendant une heure, je tendais la main pour toucher l'air brûlant et humide qui montait et m'enveloppait pareille à une vapeur, à un esprit et tandis que mes petits pieds cherchaient des flaques d'eau tièdes prêtes à s'évaporer du sol chaud, amical, comme une poêle couché sur le dos duquel ronronne une énorme chat brûlant, et que mes yeux en larmes cherchaient les longues planches vides, sur lesquelles hier à peine, de jolies fleurs vives me touchaient, me connaissaient, me respiraient. Vides. Et avec un dernier déchirement sans pareil je parvenais à me tourner vers la gauche, vers la niche du coin, pour voir les petites boîtes humides. Pleine d'émotion, frémissant de la joie des retrouvailles, j'écartais doucement, de mes doigts minces, les graines humides et noires, sous lesquelles je trouvais toujours la pointe jaune, pâle et frêle.

— Victoire!

Avec quelle joie n'allais-je essuyer mes larmes! Seuls témoins, sur mes joues, demeuraient de longues traces de doigts mouillés, trop heureux de sauver de l'étouffement ces minces fils, pareils à des aiguilles de sapin et pâles comme le clair de lune.

— Victoire!

Tout recommençait. Une pluie chaude et douce allait tomber des arrosoirs. On lèvera une vitre pour que les plantes respirent. Et les jours trop torrides, on habillerait de nattes en doux roseaux le toit transparent de la serre. Mes fleurs allaient pousser en un jour autant que d'autres en un an et passer leur enfance dans des pots de terre cuite de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel: verts, lilas, roses, bleus, jaune pâle, violet violent.

Et si je ne montais pas dans la calèche tentation, la récompense ou le prix, je le savais, devait être la même. Mais, c'est sans doute comme ça au paradis. Tout autour, rôdent des tentations si troublantes, que l'on n'arrive pas à les oublier. Et pourtant, l'enfer a ses messagers sur terre aussi. Ils s'emparent de l'homme faible, d'une maison abandonnée et s'y installent à demeure. Je connaissais au moins deux maisons de ce genre. Les diables y séjournaient, comme au sein des personnes, sans être dérangés. C'étaient des personnes faibles et les diables en faisaient ce qu'ils voulaient. Elles étaient si faibles qu'elles ne comprenaient même pas ce qui leur

arrive. Elles remarquaient seulement le soir, le soir surtout, que leurs doigts mincissaient, se desséchaient et s'allongeaient, leurs ongles devenaient pointus et crochus, une queue poilue se mettait à froufrouter derrière eux et ils devaient veiller à ce qu'elle ne devienne pas trop apparente, tandis que sous leur bonnet ou fichu, poussaient des cornes. Le cœur, oui, leur cœur était fichu. Ils se tenaient au coin de la rue, pour tenter d'autres âmes, faibles ou fortes... c'est ce que l'on allait voir. Si vous étiez bon et juste et si vous aviez la foi, si vous n'oubliiez pas de faire le signe de croix et si vous évitiez de faire le mal, vous passiez à côté du diable, comme un canard dans l'eau et rien ne vous arrivait. Et le diable en était si dépité, qu'il pouvait même en crever. Tandis que si vous passiez par là, après avoir dit un mensonge ou dans l'idée de tromper quelqu'un ou de vous en moquer, ou bien la tête prise de boisson, quelle joie pour le diable! Vous étiez son homme! Je connaissais deux maisons de ce type. On n'y faisait pas le signe de croix, la porte n'ouvrait pas vers l'orient et pour que le soleil n'y entre pas, on y bouchait la fenêtre été comme hiver, nuit et jour. On entendait dans ces maisons, jusque dans la rue, un trépignement ou des grivoiseries que vous gardiez sur le cœur plusieurs jours durant, comme un couteau de glace. Mais le mieux était de s'en préserver par un signe de croix. On le faisait en douce, avec la langue ou, encore mieux, en pensée. Et le diable ne pouvaient plus rien contre vous. Mais savez-vous quant on voit le mieux si une maison est habitée par les diables?! Le matin du Nouvel An. Avant l'aube, les enfants circulent en groupes en chantant d'une maison à l'autre. «Vivez, fleurissez, comme un pommier, comme un poirier...» et le matin, dans tous les jardins, on sème des grains de blé pur, grains rouges et luisants – signe d'une bonne année. Or, dans les maisons des diables on n'en trouve nulle trace, car même si par erreur un enfant s'y égare, les diables n'ont pas l'audace de sortir pour récompenser l'offrande de blé en offrant des noix, des gâteaux et de la monnaie, ou de pommes, car le diable craint une bonne action plus que toute chose. Et le vœux non récompensé se retire quelque part, au niveau des débuts et le grain de blé rouge, luisant et plein pleure dans la neige intacte, jusqu'à y pourrir et se transformer en une sorte de cendre. Comment ne pas reconnaître les maisons habitées par des diables?

Si on connaissait les diables, on les évitait. Et je savais, même moi, comment éviter la tentation. Mais le livre aux images troubles me rappelait toujours comment ils s'y prenaient, consciencieusement avec leurs fourches assassines.

Personne ne m'avait parlé de la mort, jusque là. On n'en parlait pas chez nous. De temps à autre, on voyait dans notre ville,

assise sur des collines, quelque cortège monter ou descendre, se traînant dans les ruelles étroites. On était trop gênés pour demander des précisions. Il est mort. C'est tout ce que nous pouvions apprendre. Et pourtant, en voyant l'enfer dans ce terrible livre, maman aborda pour la première fois la question de la mort:

— Lorsque un homme meurt, s'il est bon, il va au paradis. Mais si c'est un méchant homme, s'il a fait des péchés, il va en enfer.

C'était donc ainsi. Les gens mouraient. Je ne me souciais plus de savoir ce qu'il pouvait y avoir de bon, après la mort, au paradis. C'était déjà assez triste, : «Les gens meurent!» Et pourtant... si au bout du chemin, la mort attend l'homme, comment peuvent-ils être si tranquilles? Ils devaient en savoir plus. Des choses, un secret que je voulais à tout pris savoir, pour en être quitte. Et des mois entiers, j'ai tourné ainsi ma question, et j'ai décidé que le moment le plus propice pour la poser à maman, serait un de ces matins paisibles où maman nous racontait toute sorte de choses, en épluchant ses carottes, ses racines de persil et ses pommes de terres, qui s'amassaient en gentils tas dans la bassine sur la table. Un jour, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai posé la moitié de ma question:

— Maman, tout le monde meurt?

«Tout le monde» me dit maman, avec trop de douceur et de calme, pour que j'y voie une menace quelconque. Et pendant des mois entiers, j'ai suivi la paix lisse des matinées, pour lui poser l'autre moitié de la question. Mais je n'ai jamais eu le courage, plutôt à cause de la réponse que de la question:

— ...Et alors, maman, nous allons aussi mourir?

Tout en préparant et ressassant ma question, je ne me suis pas vue grandir et je suis devenue trop grande pour la poser.

Et comme je le regrette, surtout depuis un certain temps!

Ma mère, alors, n'aurait peut-être pas donné la réponse dont j'avais peur. Elle m'aurait peut-être dit une chose qui me reconforte pour toute la vie.

## LA JEUNE FILLE EN ROSE

Ils m'attendaient. Je traversais comme en rêve la place si large, à géométrie précise: dalles carrées, brillantes, brûlantes. Ils m'attendaient et je le sentais. N'est-ce pas pour cela que je traversais cet après-midi, épuisée par la chaleur et que j'avais choisi de toute cette ville inconnue juste cette place en plein soleil, sans arbres, sans ombre, brillante comme l'émail d'une terre cuite et aussi brillante qu'un poêle à plaques émaillées?

C'étaient des peintres. Ils insistaient:

— *Please...!*

Mais c'était impossible. Je savais bien ce qui allait se passer! N'est-ce pas à cause d'un portrait que c'était arrivé à Zina Eschenazi, la jolie Juive espagnole?

Ils m'imploreraient.

— *Bitte schön...!*

N'est-ce pas suite à des prières insistantes que cet après-midi là, Zina, la plus belle Juive de la ville, s'était laissée convaincre?

Ils étaient même au désespoir:

— *S'il vous plait...!* Inutile, car c'est le désespoir qui avait perdu Zina, la jolie Juive!

Seulement Zina, elle, ce n'est pas dans une langue étrangère qu'ils l'avaient priée pour faire son portrait. C'étaient des artistes et ils venaient du monde entier. *Please. Bitte schön. S'il vous plait.*

C'étaient des artistes et j'étais le modèle. Une jeune fille en rose, sur une place étrangère. Une jeune fille en rose. Mais personne n'allait nommer de la sorte son portrait. Je n'ai pas posé. Mais Zina? Oh, Zina oui! C'était il y a si longtemps que Zina, même sans cet événement, ne devait plus savoir comment la chose s'était produite. Mais moi, je le savais.

C'est ce qui arrivait toujours. La nouvelle du départ était tombée une nuit; les malheurs arrivaient toujours ainsi. Je ne sais pas pourquoi ces nouvelles arrivent toujours la nuit, quand on s'y attend le moins, le plus souvent vers l'aube, lorsque le sommeil est doux et que l'on se sent flotter au loin, sur une mer calme, qui vous appartient entièrement, avec les rêves et tout. C'est toujours lorsque le sommeil est paisible et que le rêve vous entraîne au loin, comme un train de bois docile, que la mauvaise nouvelle frappe son coup, comme un aviron qui coupe le flot. Les nouvelles sur des départs

lointains, des départs sans interruption frappaient comme un aviron dans l'eau et parfois même l'annonce d'une mort victime de la mer. Ces morts là, on ne les voit que le matin, quant les flots les rejettent sur la rive.

Zina Eschenazi devait, elle aussi, partir quelque part. Or, nous savions, nous, que les matelots qui en ont tant vu, – ils ne sont pas matelots pour rien, -seraient troublés par la beauté de la Juive. Et qui sait s'ils allaient mener le bateau au bon port? Mais le jour était indifférent et elle ne pensait pas, elle, qu'aller loin, c'était si loin que ça...

— Et la mort? On n'en revient pourtant pas... Pour la jeune fille de 16 ans c'étaient des mots aussi vieux, que sa grand-mère, Clara lui dit:

— Zina, tu n'as pas touché aujourd'hui aux tables de Moïse.

Comme si c'était un ordre, Zina se leva et alla au chambranle de la porte, toucha de ses longs doigts le tube en métal contenant 12 tables sacrées, comme si c'était un piano. Et la grand-mère se calma. Mais son calme ne dura qu'une seconde, car Zina, plus insouciant, se tourna vers elle pour lui dire:

— Il n'y a que la mort dont on ne revient pas.

Et la grand-mère frémit sans pour autant la gronder car, comme toujours, lorsqu'elle avait une joie ou une tristesse, Zina s'installa au piano. Et lorsqu'elle eut fini de jouer, elle avait si bien joué, que la ville entière savait: Zina Eschenazi partait, mais personne ne savait pour l'instant si elle jouait pour exprimer sa joie ou sa douleur! Car si tous les garçons étaient amoureux de Zina, c'est Boris qu'elle aimait, un Polonais égaré Dieu sait comment chez nous, sans que l'on puisse imaginer d'autre cause que l'amour, pour avoir détourné sa vie. Et comme il errait heureux, tel un radeau sur la mer sereine, Boris fut le dernier à apprendre le départ de Zina. Il se figea d'un coup. Son dos sous la chemise en fut trempé et il le sentit froid comme glacé. Mais il espérait toujours:

— Impossible!

Il n'était pas encore chez Zina Eschenazi, qu'il entendit de loin par la fenêtre ouverte, le piano jouer avec une telle joie et une telle douleur à la fois, qu'il n'y avait plus d'espoir. Et le blond polonais devint encore plus pâle et franchit le pas de la porte comme un cadavre, en frôlant les murs. Mais Zina ne lui permit plus de poser des questions. Triste et brillante, elle était comme folle. Elle répéta avec défi, avant que la grand-mère ne dise un mot:

-Il n'y a que la mort dont on ne revient pas!

Après tout cela, pouvait-il ne pas arriver ce qui est arrivé? Car, tout au désespoir, Boris la pria de lui permettre de faire son portrait sur le champ.

— Je veux te garder telle que tu es en cet instant.

Boris la priait les larmes aux yeux, car c'est tout ce qu'il savait faire: peindre. Pourtant, jamais Boris n'avait imaginé la peindre en trempant son pinceau dans son cœur à la place des couleurs. Il y eut d'un coup un seul silence... Boris ouvrit son chevalet comme au milieu d'une grande place et tout tremblant d'émotion et d'impatience, il choisit ses pinceaux l'un après l'autre. Zina Eschenazi riait encore, de son rire de jolie femme, mais elle n'était déjà plus si insouciante, en s'appuyant au piano noir, qui poussa un soupir, sans que personne n'y touche.

— Je vais te peindre en mariée.

Pourtant Zina Eschenasi était vêtue de rose. *Une jeune fille en rose près d'un piano*. Ce pouvait être le nom de la toile de Boris, si il avait peint avec des couleurs. Mais Boris faisait le tableau avec son cœur.

— Je vais te peindre en mariée, sur cette toile. Tu seras toute ta vie ma fiancée.

Et il se mit à l'oeuvre sur le champ, devant tout le monde. Zina Eschenasi ne riait plus depuis un bon moment et lorsque les gens regardèrent mieux, Zina était vraiment en position de mariée et le piano noir et brillant soupirait aussi comme un marié. Étonnés, les gens avaient perdu le souffle. On n'avait jamais vu une telle chose. Les cheveux noirs de la Juive devenaient toujours plus bleutés, bouclés. On vit surgir sur sa tête la couronne de fleurs d'oranger et le voile.

— Mariée?

Ils soupirèrent tous, étonnés. Zina Eschenazi n'avait pas bougé d'un pouce. Elle ne défiait plus personne et des fils d'argent se mêlaient à ses cheveux.

— Mariée!

Personne ne disait plus rien depuis longtemps, les cheveux blonds de Boris ruisselaient sur son front et collaient à ses joues. Il n'entendait rien autour de lui. Les gens ne savaient rien de ce qu'il pensait ou si du moins son cœur avait encore la force de se réjouir du fait qu'il avait pour mariée, la belle Juive espagnole! Sur son chevalet ouvert fleurissait une délicate mariée.

— Mariée?

Mais Zina Eschenazi ne cillait même pas. Elle comprit sur le champ que sa robe à elle était devenue blanche, une robe pincée à la taille et au long corsage, avec des roses, une longue traîne de soie luisante.

La traîne abondante et le corsage aux roses de la mariée sur le chevalet était en soie luisante; elle était un peu effrayée et légèrement fière. Boris peignait, peignait et n'utilisait, je pense, aucune couleur. Il n'utilisait que son cœur. Et le voile se mit à monter depuis la terre vers les épaules pour s'unir à la couronne de fleurs d'orange et aux fils d'argent.

Et personne n'avait plus ni souffle, ni parole, car colée au piano, triste comme un marié, dans son costume noir et brillant, Zina Eschenazi sentait avec terreur et bonheur à la fois que le voile poussait sur ses propres épaules, descendant de la couronne ornée de myrte et fils d'argent, descendant sur son long corsage et puis délicatement jusqu'à terre. Elle aurait voulu s'en débarrasser, une terreur l'étreignait d'un cercle pareil à une bague de fiançailles, elle aurait voulu crier, se sauver d'une manière quelconque et ses pensées criaient même:

— Boris!

Mais Boris n'entendait rien et elle n'entendait pas non plus dans ses pensées son cri tout aussi désespéré:

— Zina!

Et Boris travaillait de plus en plus vite, plus vite... Il savait qu'il ne disposait que d'une heure, une heure pour emporter à jamais Zina et il ne voulait rien oublier. Ses grands yeux, noirs, oblongs, ses longs cils recourbés, sa bouche délicate et si tendrement embrassée autrefois, son front lisse, sa peau d'ambre, ses sourcils doucement joints, ses boucles luisantes, ses petites oreilles sur lesquelles dansaient excitantes des pièces d'or jaunes.

Zina ne pouvait plus bouger. Elle regardait Boris qu'elle voyait à peine derrière son chevalet, déployé au milieu de son salon aux portes grandes ouvertes, comme sur la grande place, en plein soleil et là, sous les regards d'une ville entière, elle ne voyait que Boris et sous ses regards tendus, fous, elle se sentait partir petit à petit sur son chevalet, au point de sentir qu'elle avait mal au cœur. Mais la douleur n'était pas en elle, elle était là sur le portrait, comme s'il n'y avait plus rien de vivant en elle et qu'elle était devenue, elle, le portrait de l'autre mariée, celle du chevalet.

Et lorsque le portrait fut prêt et que Boris plaça le chevalet près du piano, on ne sût plus dire lequel était le portrait et lequel le modèle, mais ce ne fut qu'un instant. Car un seul instant, les deux mariées furent pareilles, comme le jour et la nuit sur les plateaux d'une même balance. Ensuite, la jolie Juive appuyée au piano sentit disparaître son voile et il disparut même! La robe au long corsage de roses blanches, la robe de mariée disparut aussi, comme si elle n'eut jamais existé. La couronne de mariée en fleurs d'orange et fils d'argent, les boucles noires et luisantes n'étaient plus pareilles, non plus. Et Zina Eschenazi n'était plus elle-même, la plus jolie Juive qui a 16 ans troublait les matelots, qui risquaient d'emporter leur bateau dans Dieu sait quel port... En quelques instants, à l'endroit où Zina s'appuyait au piano, il y eut désormais une vieille femme, qui vieillissait à vue d'œil, devenant aux yeux de tous encore plus vieille que sa vieille grand-mère. On l'emmena ainsi sur le bateau où elle mourut bien avant la fin du voyage.

Et personne n'a pu dire à Boris, ce pauvre garçon, où est la tombe des gens morts en mer. Boris en serait encore à demander, mais sans que personne ne le lui dise, il sût, lui, que Zina Eschenazi était morte, car au chambranle de la porte de bois luisant, si souvent touchée, le tube des tables de Moïse s'est détaché et a roulé longuement, rendant un son métallique jusqu'à ses pieds, comme le tube d'une cartouche.

## LE VOYAGE

On ne parlait jamais d'amour chez nous. Ni de mort. Un silence profond enveloppait d'un voile noir ce genre de choses qui devaient rester telles quelles: à jamais dissimulées dans l'oubli, comme sous des cendres volcaniques ardentes. Ces cendres volcaniques recouvraient soigneusement les événements conservés intacts, au point qu'il fallait un instant d'inattention, ou le plus souvent un hasard pour écosser l'énorme et troublant secret de tant d'histoires.

Elle devait avoir 16 ans, lorsque son grand-père avait fait monter ma grand-mère dans le carrosse. Je ne sais pas ce que c'était en fait, mais j'aime imaginer un carrosse. Et ils ont voyagé quatre ou cinq jours à la tête d'un convoi de marchands. A Vienne la brillante, ils y sont parvenus la nuit. Grand-père faisait ce voyage trois quatre fois par an: il y portait des marchandises et en rapportait. Bon commerçant, il savait ce qu'il pouvait vendre et acheter. Il connaissait par coeur la vieille route et savait prendre des raccourcis dans de vieilles forêts pour parvenir, sans danger, le soir, à des auberges sûres et amicales. Et tandis que les gens s'occupaient des chevaux et charrettes, le grand-père de grand-mère trinquait avec l'aubergiste, car l'amitié, comme le feu s'éteignent si on n'y prend pas soin.

A Vienne la brillante, ils sont parvenus la nuit. Peut-être sont-ils restés une semaine chez un riche marchand à qui il apportait de la marchandise et dont il revenait chargé de marchandise? Quoi qu'il en soit, c'est là que grand-mère participa à son premier et unique bal. Et rien de ce qui s'est passé n'aurait peut-être eut lieu, si elle n'avait rencontré cette Bohémienne muette avec son coquillage maudit pour lui dire la bonne aventure! La faute en était évidemment à la Bohémienne. A elle seule! Et puis, le grand-père aurait du veiller sur la jeune fille. Comme s'il ne savait pas, lui, ce que c'est que le murmure discret, parti sans raison d'un coquillage tsigane?

Mais Zaza n'avait de Tsigane que le nom, bien que le marchand ne fut plus sûr que son sang ne contienne pas une part de sang nomade.

Il l'avait trouvée devant sa porte, au seuil d'un hiver froid, petite créature sale, gelée. On ne parvint à rien tirer d'elle, bien que la fillette suivait ses questions d'un regard intelligent, trop vif pour une enfant de cinq-six ans. Et lorsque la vieille nounou, servant depuis

toute une vie dans la maison du marchand viennois, fit prendre un bain à la petite pour la nettoyer, mais surtout pour la réchauffer, on vit, à la surprise générale, que ses joues terreuses étaient plus roses que les pétales d'une rose, et ses tresses noires et sales comme une corde, laissaient voir des cheveux doux et des boucles dorées comme le miel. Quel ne fut le trouble du marchand en voyant cette drôle de petite surgir sans crier gare, devant sa porte, par une matinée glacée. Il attendait que quelqu'un vienne réclamer l'enfant. Mais personne ne vint jamais la chercher et ils comprirent bientôt que son entêtement à ne dire mot provenait en fait du mutisme: la fillette était muette. Qui sait quelle terreur ou malédiction lui avait ravi à jamais sa voix. Quant à l'ouïe, elle était plus fine que celle d'une biche et si on laissait choir ne serait-ce qu'une aiguille, elle tournait sa tête blonde comme celle d'un ange, dans un sursaut. Son regard semblait noir, trop vif et trop brillant pour un enfant. Elle avait appris à répondre sans voix aux questions, en vous regardant droit dans les yeux, tandis que ses lèvres remuaient vives, comme si elle vous confiait un secret terrible:

— Zaza.

C'était le seul mot qu'elle avait amené avec elle et on l'appela ainsi. Zaza. Zaza étonnait depuis longtemps les hôtes de la maison de deux manières. Car il y avait deux choses qu'elle faisait à merveille: elle devinait l'avenir et elle brodait. Broder de lourds brocarts, des objets chers et précieux, elle l'avait appris dans l'atelier du marchand, en dépassant bientôt des brodeuses des plus habiles. Pour ce qui est de dire la bonne aventure, elle savait le faire, sans que personne ne le lui ait appris, car il est évident que Zaza était née avec ce don. Il lui suffisait de voir le creux d'une main tendue et elle frissonnait toute entière, comme un chat dont on caresse l'échine. Jusqu'à ce que le marchand s'en rende compte et depuis Zaza amusait et donnait le frisson à tous ses hôtes avec son savoir. Combien de fois, le grand-père de ma grand-mère ne l'avait-il pas vue dire la bonne aventure! Lorsque dans un lointain recoin du salon, on voyait se lever énigmatique la jeune femme blonde aux yeux trop brillants, en caressant les plis de ses larges jupes, tout le monde savait la suite: elle allait prédire l'avenir. Une Tsigane de passage vers la Galice, lui avait laissé en souvenir un coquillage marin.

— Zaza!

C'était là l'erreur du grand-père de jeune demoiselle. Sans la Tsigane blonde, rien de ce qui allait suivre ne serait arrivé. Mais il

riait encore insouciant et se réjouissait de voir Zaza rassembler ses jupons. Comme en train de se réveiller, elle regarda autour, tourna inquiète son regard et le planta droit dans les yeux de la jeune fille. Elle prit entre ses mains sèches, la petite main douce d'enfant, la caressa, la tourna légèrement, la souleva en suivant avec un sursaut bizarre de son sourcil la ligne de vie, celle de l'amour et celle de la chance. Puis, elle murmura :

— *Liebe!*

Grand-mère regardait étonnée et ne comprenait pas le mystère que la Bohémienne lui avait confiée sans voix, en la fixant de ses yeux trop noirs :

— *Liebe! Liebe!*

Zaza répéta le mot et les lèvres moles elle murmurait des phrases étranges que la jeune fille ne comprenait pas. Pourtant, les yeux de la gitane, son regard ardent étaient de plus en plus troubles, presque effrayés, comme si elle lisait dans un livre des secrets terribles.

— *Liebe! Liebe!*

Elle criait presque, mais ce cri sans voix était plus effrayant, qu'un spasme terrible et ses artères se tendaient. Et de tant d'effort, ses yeux tournaient terrifiés dans leurs orbites. Que disaient les lèvres moles de la bohémienne, en tournant désespérément de longues phrases, sans un son, en une langue étrangère, dont la jeune fille étrangère ne pouvait rien comprendre?

— Que dit-elle? demanda grand-mère alors.

— Des sornettes, a rit le grand père de ma grand-mère. Mais le marchand en fut troublé, car il savait que si Zaza disait rarement la bonne aventure, tout ce qui se passait ensuite reflétait ses paroles. Balivernes, rit à nouveau le grand-père sans soupçonner que trois jours plus tard, le premier bal de sa petite fille allait être le dernier.

Pour le bal, son grand papa lui avait fait mettre une robe de brocart brillant à la taille serrée par une corsage de soie. Il avait acheté la plus belle robe brodée par Zaza.

Je ne sais pas ce que ma grand-mère a vu dans cette salle de bal, brillant de mille feux, je ne sait pas si elle fut impressionnée par les lustres pesants, les velours neufs ... je ne sais pas si son cœur était joyeux ou s'il se débattait d'émotion comme une colombe effrayée. Je ne sais pas si elle y a vu de belles et éclatantes robes, les costumes à tresses d'or des chevaliers ou peut-être fut-elle étonnée d'être élue reine de son premier bal; mais surtout, personne

n'a jamais su et surtout son grand père, quand le jeune et beau hussard blond rencontra son regard fixe et gris comme l'acier.

— *Liebe!* murmura sous le charme le blond prussien, beau comme un fiancé et la jeune fille s'embrasa elle-même comme une mariée, car c'était ce mot là que Zaza avait lu dans les lignes de sa main.

— *Liebe! Liebe!* répéta perdu le bel officier et la jeune fille comprit sur le champ et ses yeux timides et gris, si beau qu'il n'en avait jamais vu de tels dans ses bals viennois, lui répondirent avec audace:

— *Liebe! Liebe! Liebe!*

Grand-mère ne sut ni quand, ni pourquoi la valse et le bal furent finis, et l'orchestre se tût. Et lorsque sur un ton solennel l'amoureux lui demanda par le traducteur sa main, grand-mère lui répondit tout de go, rougissant vite et lançant entre ses cils les éclairs d'acier de son regard:

Mais le grand père de grand-mère refusa sec de laisser sa petite fille parmi les étrangers. Le même soir il fit ses valises, pour quitter Vienne le lendemain matin.

— *Liebe!* criaient les portières du carrosse.

— *Liebe! Liebe!* soupiraient ses ressorts.

— *Liebe! Liebe! Liebe!* serrait ses dents la jeune fille en mordant le bois de la voiture. Pour ne pas crier de terreur, car dans le son même des fouets, elle entendait nettement des feux de pistolet.

Le voyage lui sembla une longue nuit, froide comme elle et grise comme l'acier et grand-mère revint plus triste qu'une reine de la nuit, atteinte par les premières lueurs de l'aube.

Ensuite, une année plus tard, le grand père de ma grand-mère la maria à mon grand-père et la photo du mariage nous la montre droite comme dans une salle de bal, à côté d'un jeune homme orgueilleux et plus chanceux que le blond demeuré au loin à soupirer et épouser peut-être quelque blonde et molle demoiselle.

Je n'ai jamais entendu ma grand-mère raconter ce bal viennois, l'amour du Prussien ou le sien, ni le refus catégorique de grand-père de laisser sa petite-fille parmi les étrangers.

Tout ceci flottait dans l'air, murmuré par les autres, mais jamais par grand-mère. Son voyage, cependant, elle me l'a raconté mille fois. Et à ces moments là, le gris de ses yeux s'éclairait du bleu de la mer, ses cheveux noirs devenaient encore plus sombres, une nouvelle nuit s'y ajoutant, tandis que ma grand-mère y plongeait avec un regard fixe hypnotique. Elle vivait une fois de plus le voyage aller,

le grincement du carrosse, les relais de chevaux, la nuit; elle se réchauffait aux feux masqués du convoi, traversait en vitesse de petits cours d'eau peu profond, des ponts en fer enjambant le Danube, elle rencontrait des maisons, des gens et surtout se retrouvait à Vienne!

Grand-mère ne fit plus d'autre voyage, mais ce voyage là, elle devait le revoir de mille et une façon, chaque fois plus merveilleux. La dernière fois, son récit fut si beau, si terriblement beau, que je ne fus plus tout à fait sûre si le voyage avait été réel ou rêvé. On ne saurait imaginer de plus beau voyage. Et alors, je fus certaine que devait arriver, ce qui arriva vraiment. Grand-mère fit jouer sur son gramophone des valse, comme jamais, pendant toute la semaine. Lundi; mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi... Dimanche soir elle mourut.

## LE COQUELET DE SUCRE D'ORGE

Il brillait tout en haut de l'étagère, comme sur une branche. D'un instant à l'autre on s'attendait à l'entendre crier. Mais le garçon l'avait peut-être déjà entendu.

— Cocorico!

Fier, il se tenait maintenant sur la plus haute planche et ses plumes rouges, sa queue en bataille et sa grosse crête orgueilleuse brillaient. Il était merveilleux.

Dans la boutique étroite, où s'entassaient...bonbons, rhum, allumettes, couteaux et boutons, le garçon n'arrivait pas à détacher ses yeux du petit coq en sucre d'orge. La tête renversée en arrière, le bec tendu vers le plafond, les yeux fermés, il dominait tout, ce coq. Et si on n'entendait pas son cri, c'était bien notre faute. Mais le garçon, lui, l'entendait.

— Co-co-ri-co!

Cette fois-ci, le cocorico était moins arrogant. Il y avait en lui comme une invite:

– Tu ne m'aimes pas, petit garçon? Allez, emporte-moi!

Le garçon sentit ses mains moites. Il les ouvrit et regarda attentivement comme pour comprendre quelque chose. Il essuya ses mains à son veston et glissa son petit poing dans la main du grand-père. Mais le grand-père n'avait pas le temps de s'occuper de lui. Il repoussa patiemment la petite main et continua à s'occuper du registre. Leurs affaires.

Le petit coq hocha imperceptiblement la tête; ou peut-être est-ce son œil noir qui le regarda plus attentivement. Le garçon fit un pas en direction du comptoir.

Le petit coq déploya ses plumes rouges comme le feu et, les yeux clos, il lança un nouvel appel.

— Co-co-ri-co!

C'était évident. Le petit coq criait au secours.. «Emmène-moi, petit!» Et grand-papa qui n'en avait cure. Ni lui, ni le marchand n'entendaient l'appel du coquelet de sucre d'orge.

## UN MATIN, LES YEUX ARDENTS

«A seize ans, c'est l'amour qu'on aime» Comment ai-je fait pour retenir non pas ces paroles d'un autre temps, mais leur musique? Tout comme ce vers célèbre d'un poème encore plus célèbre, elles résonnent encore dans mes oreilles. «A seize ans, c'est l'amour qu'on aime»...

Une petite gare patriarcale, point terminus du bout du monde. Peu de voies et une seule direction possible, une seule. Dans une telle gare, on rêve à partir au loin, avec plus d'ardeur que dans une romance russe. A seize ans, c'est l'amour qu'on aime, nous assurait Olga Patigorskaïa, sur une ton plus pathétique que celui d'une romance russe, sur le quai étroit, que peu de départs pathétiques troublaient. Pourquoi notre vieux professeur de russe, nous disait-elle, alors, sur ce quai, des mots capables de vous troubler pour seize ans et plus? Nous n'en croyions rien, nous n'avions pas envie d'y croire.: mon amie et moi, nos amies, ne rêvions-nous pas à la même chose? Un grand, grand amour, qui nous attendait sûrement quelque part, plus ou moins loin! Et chaque départ, celui-ci même auquel nous assistions, pouvait être un signe, un appel! Que murmurait alors en nous regardant Madame Olga? Quelque secret? Un avertissement? Ou bien, ce train avancé près du quai étroit, devant la petite gare patriarcale lui rappelait-il une autre gare et une ville d'ailleurs! Que vous reste-t-il lorsque vous vous en allez, si loin de chez vous et de votre enfance? Le souvenir seul.

Le souvenir seul est un animal si féroce, si cruel, un animal de combat qui déchiquette des événements et les dévore, pour les faire surgir ensuite d'un précipice plus noir que la nuit, éclairés par la foudre. Fauve cruel, le souvenir n'est tendre qu'avec ses petits. Lionne, il les allaite tendrement, les élève, aussi sauvage que partial. L'amour est un enfant préféré. Des lieux, des gens et des événements d'autrefois peuvent disparaître dans un trou noir et profond, mais l'amour jamais. Partial, le souvenir nourrit notre amour d'autrefois, l'éclaire mieux, l'enveloppe d'un doux parfum et le fait briller plus fort. Pensait-elle aux amours de 16 ans de la jeune fille qu'Olga Patigorskaïa, avait été Dieu sait où et Dieu sait quand. Ne pensait-elle qu'à nous autres? Mon amie, – Magda, comme on l'appelait, nous, Lena comme la câlinait sa tante en russe, – et moi, nous nous retrouvions sur le quai et heureuses nous murmurions des confidences adolescentes. Sans savoir de quoi nous parlions, voulait-elle peut-être attirer brutalement notre attention sur le fait que tout n'est qu'illusion? Mais que c'était bien dit! A seize ans on aime l'amour.

A seize ans, un garçon était amoureux d'Anita. C'était la mode d'Elvis et le garçon errait dans les rues et jardins, sa guitare à son

cou. «Aime-moi tendrement!» osait-il sur sa guitare, dans un anglais approximatif et conspiratif. Nous apprenions à l'école le russe et nos parents ne parlaient que le français. «*Love me tender!*» répétaient les autres garçons le refrain... Ils ne savaient pas non plus l'anglais, mais ils savaient que leur ami était amoureux. «*Love me tender!*», nous parvenait ce refrain et en écoutant notre traduction, Anita était heureuse. Mais – femme! – Anita collait dans son album une nouvelle photo d'Elvis. *Don't be cruel*, suppliait l'amoureux en musique. La guitare suppliait aussi. *Ne sois pas cruelle, Anita!* Et la seule réponse d'Anita était: une nouvelle photo d'Elvis.

Jusqu'au jour où Anita reçut un flacon de lourd parfum de musc. Elle ne pouvait pas emmener chez elle ce flacon, trop cher, pour ne pas susciter de soupçons. Que faire? Nous avons trouvé la solution. Le flacon resterait à l'internat, chez ses copines. Mais la surveillante, Mademoiselle Popp, le cerbère de l'internat des filles eut vite fait de le trouver: ce n'était même pas difficile. Au parfum.

— Il est à nous! Nous préparons un cadeau pour la directrice, se précipitèrent les filles pour la sauver. La surveillante n'en crut mot. Mais elle n'y pouvait rien et l'anniversaire de la directrice était si lointain! Mal fermé ou bouchon imparfait, le parfum s'évapora tous les jours un peu plus, pendant tout un printemps. Dans l'armoire, puis, dans le grand dortoir aux lits alignés militairement, on sentait s'épanouir les lourds effluves troublants. Mademoiselle Popp entraînait tous les matins pour les réveiller et en entrant elle se heurtait à ce parfum provoquant. Elle contrôlait le flacon. Elle le trouvait intact, et pourtant le parfum s'évaporait. *Kiss me Quick* entendait-on dans le jardin, jusque sous les fenêtres du dortoir, la guitare de l'amoureux, mais Mademoiselle Popp ne parlait pas l'anglais et les filles répétaient éperdues l'encouragement musical: *Embrasse-moi vite!* Admiratives ou envieuses, elles ne pensaient plus depuis longtemps à Anita, et l'amoureux malchanceux ne leur faisait plus pitié. Enivrées par le parfum fort et provoquant, insinuant, elles rêvaient toutes, douloureusement, chaque nuit, d'un grand, grand amour. Mais l'amour tardait et ne surgissait pas le lendemain et le soir revenait et on entendait au jardin public la bossa nova. Et à nouveau, dans la nuit du dortoir, enivrées par le parfum coupable, les filles plongeaient dans leurs rêveries. Et les journées s'écoulaient pareilles, comme le parfum de musc, du flacon bouché, sans que l'on y touche et au jardin public on entendait tristement «*Heart break hotel*». Et l'internat se sentait vraiment ainsi. Un hôtel des cœurs brisés. Et les filles étaient presque certaines de demeurer de vieilles filles, comme Mademoiselle Popp, sans que le grand amour surgisse... Et lorsque le flacon se vida vraiment tout seul, même alors, il continuait de répandre son odeur comme un péché; Et lorsque Mademoiselle Popp trouva le flacon vide scellé, elle fondit en larmes, de façon si terri-

ble et inattendue, que les filles n'arrivèrent même pas à la calmer il fallut faire venir la directrice elle-même. Deux semaines plus tard, Mademoiselle Popp s'enfuyait à 40 ans comme une fillette., avec le chauffeur qui apportait à l'internat du lait en citerne, père de trois garçons semés de tâches de rousseur, presque aussi grands que nous... Pourquoi n'est-ce pas Ella, la plus sévère des élèves du lycées, qui a pris la clé des champs avec un chauffeur, ne serait-ce qu'au moment où elle s'était mise dans la tête, comme les autres, qu'elle était déjà une vieille fille? A seize ans, lorsqu'on aime l'amour, Ella, – qui l'eut cru? tomba amoureuse du plus bel acteur de la ville. Qui l'eut cru? Il était la coqueluche de toutes les femmes et dans notre lycée, toutes les filles gardaient sa photo sous la couverture en vinyl de leur cahier de souvenirs. Mais cela, elles ne l'ont appris que bien plus tard, par Ella elle-même, lorsqu'elle était déjà une vieille fille. Mais à l'époque où Ella était la plus sévère élève du lycée, elle coiffait ses cheveux frisés et crépus, difficile à maîtriser, en deux tresses réglementaires et personne n'eut osé lui parler d'amour. C'est peut-être pourquoi il lui fallut attendre si longtemps, bien qu'à mon avis elle eut attendu autre chose et c'est pourquoi elle a choisi, – quel choix sévère! – une courbe terrible aux confins de la ville pour se jeter sous les roues d'un camion. Parce que Mademoiselle Popp, n'est-ce pas, s'était bien enfuie avec un chauffeur.

Une petite gare, patriarcale, des trains allant tous dans le même sens! Pourquoi la vieille Russe nous avait-elle dit là, sur le quai, ces paroles capables de vous troubler pour seize années encore? N'est-ce pas seize ans que Magda-Lena a vécu en attendant dans une petite gare de province, où tous les trains vont dans le même sens? Une attente fiévreuse d'amoureuse, parce qu'à seize ans, on aime toujours. L'amour... Mais Magda (ou Lena), c'est l'amour qui l'évitait. Et plus elle le souhaitait, plus le quai était désert. Elle se réveillait le matin à l'aube, lorsque la rosée et l'herbe dormaient ensemble et elle se précipitait à sa fenêtre, impatiente ou, peut-être, qui sait, poussée par quelque appel:

— Qui es-tu?

Mais personne, personne ne devait lui répondre. Et elle se brisait triste, comme se brise solitaire., dans un jardin, la tige d'une fleur. Magdalena était une tige fauchée. Elle mourait à l'aube et se réveillait vers le soir pour une nuit de rêves, d'espoirs et déceptions. Et folle, elle sautait à nouveau, tremblante, de son lit étroit à sa fenêtre: était-ce un cri ou un murmure?

— Qui es-tu?

Et il n'y avait aucun cri devant sa fenêtre. Même pas un murmure. Et l'amoureuse fondait dans l'oubli. Elle flottait entre des mondes déserts, comme passe dans l'eau de montagne, la truite rapide, pareille à un couteau d'argent. Pareils à des truites dans le ciel,

des éclairs brefs et rapides illuminaient la nuit noire et une grande pluie s'effondrait sur la terre. Lena se précipitait à sa fenêtre, ouvrait largement les deux battants et la pluie frappait les vitres noires, brillantes. Quelque part, de l'autre côté de la rue, sous la couronne trempée de l'acacia en fleurs, deux amoureux évitaient la pluie et la lumière. Lena se glissait sur le sol, comme une pluie noire et froide et au dessus de sa tête, les grosses gouttes glacées, heurtaient le mur et la maison, comme elles auraient frappé un cœur. L'amour ...

Pendant seize ans elle aima avec passion l'amour, mon amie Magdalena. D'abord de façon suave et romantique, comme une gamine, puis tristement, avec nostalgie, passionnément, avec désespoir et ardeur. Et quand personne n'y croyait plus et Lena n'était plus qu'une flamme cruelle, par une belle matinée, à l'aube, lorsque la rosée et l'herbe dorment encore ensemble, Lena se précipita à sa fenêtre, la bouche sèche et les yeux ardents. Elle ne posa plus comme autrefois la question et n'attendit plus comme autrefois le silence de réponse. La fenêtre s'est ouverte toute seule et un homme s'y est précipité. Trop émue, Lena n'a même pas remarqué son couteau d'argent.

— C'est toi!

... cria-t-elle, poignardée de bonheur et elle ne vit même pas que l'homme laissait tomber son couteau à la lame brillante et qu'heureux de son bonheur à elle, il marchait comme dans un rêve.

— C'est toi!

...répondit sous le charme le voleur, car c'était un voleur et un pillard. Mais Lena n'a rien vu, ni cru et elle n'aurait même pas voulu le savoir; car c'est l'amour qu'elle attendait. Et voilà que son amour était arrivé d'une manière plus étrange et troublante que dans une romance russe. Mais tout comme dans une romance russe, l'amour de Lena fut bref, passionné et terrible. Car un soir, il ne s'est plus montré à la fenêtre et les gens lui ont dit que son bel et très attendu fiancé était mort, poignardé traîtreusement de son propre couteau d'argent. Mais Magdalena n'y crut pas un instant. Fière, brillante et amoureuse, elle s'habilla comme pour un mariage en l'attendant devant sa fenêtre ouverte. Et elle n'a attendu même pas longtemps, car pour une fois la chance lui sourit. La nuit arriva, une nuit noire, terrible, pluvieuse. Et Lena vit là haut dans le ciel un poignard d'argent briller comme un éclair.

— Où es-tu?

Et le couteau s'enfonçait vite, plus vite, dans la nuit noire, comme dans le corps d'un amant.

— Où es-tu?

Et le couteau frappa d'un seul coup et heureuse Magdalena mourait, de son couteau d'argent à lui.

## PLUIE D'ÉTÉ

La maison de grand-père était la dernière. Lorsqu'il est revenu de guerre, avec une balle dans le tibia de sa jambe gauche, il a acheté l'un après l'autre les sept jardins voisins, dans l'idée d'y construire sept maisons et de garder près de lui ses garçons et sa fille. Et il y aurait bien construit sept maisons si l'un de ses fils n'était pas mort et si, à 16 ans, Elena n'avait pas entortillé l'esprit du plus prometteur des garçons qui la faisaient danser aux frénétiques bals de province. Il ne resta que les garçons pour porter le nom du grand-père dans notre rue, qui se lovait sur la cuisse du bourg, comme une selle tartare et qui se nommait d'ailleurs: *Route des Tartares*. C'était vraiment la route par laquelle ils arrivaient naguère et, parfois, les étés les plus chauds, de terribles vents soulevaient jusqu'au ciel une poussière jaune évoquant le fantôme des pilliers à cheval.

Je les ai vus. Sur la route recourbée comme une selle tartare, on sentait d'abord un souffle de vent. Ce n'était pas un souffle paisible. Les entrailles de la terre soupiraient, les feuilles tremblaient, peureuses et les branches des arbres se heurtaient les unes aux autres, avec un sifflement, tantôt sec, tantôt terrible. C'étaient eux, et d'un coup l'horizon pâlisait devant le danger. C'étaient eux. Des rouleaux duveteux de poussière enterraient dans un brouillard argileux les acacias, les maisons et les jardins. Une poule couveuse aux poussins soyeux allait se cacher effrayée, dans un buisson, en criillant. Dans les jardins, des cordes de linge sec se débattaient avec violence, poussant vers le ciel des étendards de danger et combat. Le ciel lui-même se troublait et s'assombrissait, à tel point que son visage pur, bleu et clair, devenait violet et que le soleil même perdait de son éclat doré, nous envoyant une lumière effacée et lasse. C'était un moment de débâcle générale et j'allais me perdre un instant dans la forêt verte et profonde du champs de maïs. Comme je le savais, les Tartares poursuivaient des petites filles comme moi, faciles à attraper au galop sauvage de leurs chevaux, dans les jardins, les maisons, au bord du chemin. Ils le faisaient facilement, sans s'arrêter, comme on arracherait en courant des cerises rouges, bien mûres. Deux à deux, comme les cerises mûres et rouges, ils les attachaient à leur selle et les emmenaient au loin, en proie tendre, sauvage. Mais j'étais depuis longtemps, moi, au creux secret d'ombre et de fraîcheur de la verte forêt – le maïs du mois d'août, grand et fort, qui envoie vers le ciel les longs javelots sans peur de ses épis, blonds comme des fillettes et aussi délicats qu'elles.

Je me couchais sur la terre toute chaude, grumeleuse et noire, – effrayée et protégée à la fois. Comme j'avais bien appris les lois du combat, de la vie et de la mort! Accroupie sur la forte poitrine virile de la terre, l'oreille à terre, j'écoutais le danger approcher et s'en aller. Un sabot d'argent lançait scintillait sur un galet et un éclair tout rond illuminait jusqu'au ciel. Et sous le coup de l'émotion, des gouttes chaudes coulaient le long des épis-javelots, parmi les feuilles vertes, rafraîchissant les soies blondes du maïs et dégoulinant sur mes joues. La pluie. Une pluie d'été.

Il pleut. Il pleut toujours. Un flot énorme, puissant, se débat entre ciel et terre. Un instant, il avale les arbres, la maison et la rue. Sous les balcons et les murs, éphémères refuges, comme sous les ailes d'une poule couveuse, les passants se pressent. Quelque tonnerre, au loin, brise le ciel, quelque éclair rapide le raccommode. Une pluie d'été. Sous ma fenêtre, coulent des torrents boueux et mes pensées s'en vont au loin...

Pleut-il autant maintenant sur mes champs verts, le long de la Route des tartares? Quelle fillette soupire encore collée à la poitrine virile de la terre. Les poussins sont-ils tout aussi soyeux? Mais l'acacia donne-t-il des fleurs aussi pures?

Après la pluie, nous sortions pieds-nus. Une clarté trop verte nous aveuglait de partout. La pente mettait à jour de nouvelles argiles. De douces lugues polissaient l'argile jaune et dans la vallée, un trèfle mourait noyé. Quelque couche de terre s'en allait, emportée par les eaux. Quelque poule mère pleurait ses poussins à jamais disparus. Un veau tendre et un peu idiot surgissait du jardin. L'arc-en-ciel déployait dans le ciel un drapeau de paix.

Comme tout m'était proche! J'attendais émue et tendue des nouvelles étranges qui devaient nous remplir de crainte et d'étonnement. De vieux étangs débordaient dispersant dans les jardins des carpes tout en écailles. Une triste récolte comblait les tablées sans joie. Des carpes au ventre blanc cuisaient et mouraient sur les sillons brûlants. On ne découvrait que trop tard le ventre blanc gonflé d'œufs d'un poisson immense. Comment ne l'avions-nous pas découvert à temps! Pourquoi n'avions-nous pas aperçu à temps ses écailles d'argent? Un poisson rempli d'œufs, quelle tentation. Quelle punition plus grande pouvait-il y avoir? Lourds de pluie, de vieux étangs, datant de l'époque d'Etienne le Grand, débordaient parfois, comme le ventre rempli d'œufs des carpes. Quelle triste moisson ne laissaient-ils pas dans nos jardins! Il ne faut jamais profiter des carpes qui contiennent tout un étang plein de poissons.. Si on tue la vie avant qu'elle n'apparaisse, comme en cassant les œufs d'un triste nid d'oiseaux, on assume le fardeau d'un lourd péché.

Nous connaissions même quelqu'un qui était mort en emportant un châtiment plus lourd que toute malédiction. Il habitait une petite maisonnette, frêle comme un triste nid d'oiseaux. Il était né vieux. J'en étais sûre, car personne ne l'avait jamais vu autrement. Une barbe blanche et effilochée descendait vers le sol et sa chevelure était tout aussi blanche et rare. Une longue et blanche chemise laissait entrevoir une sorte de pantalon paysan blanc collant sur de vieilles jambes chancelantes. Et la veste, qu'il mettait l'hiver sur ses épaules chétives, était taillée dans la peau blanche d'un mouton. S'appuyant sur sa canne, il marchait lentement, à pas mous, sur la terre sèche. Il ne regardait personne et ne parlait à personne. C'est pourquoi je fus tout étonnée, un soir d'automne, en longeant la palissade en bois de sa maison, d'entendre sa vieille voix sèche. Il s'essayait peut être, pour voir s'il était encore capable d'articuler un mot. S'il avait encore sa voix, si Dieu ne la lui avait pas confisquée depuis on ne sait quand. Quoi qu'il en soit, je me suis arrêtée toute étonnée près de la palissade de planches, en attendant, qu'arrive, comme d'un autre monde, sa voix sèche. Mais les mots n'ont plus été répétés. L'homme en blanc avait replongé dans le silence sa malheureuse terrasse en terre battue. Il était seul. Au matin, j'apprenais qu'il était mort dans la nuit. Il ne se montrerait plus tous les jours, blanc et doux comme une ombre, sa besace attachée à son bâton, pour s'asseoir sans un mot devant les portes, en fixant le sol, honteux ou plutôt absent. Il ne semblait pas poussé par le besoin ou la faim. C'était une sorte de châtiment amer plutôt, qui semblait le pousser à s'asseoir tous les jours devant chaque maison, le regard fixant le sol, jusqu'à ce qu'on ne jette dans son sac blanc des poires molles, des craquelins chauds, du fromage de mouton, des œufs frais, des noix. Il les recevait de son air absent, son visage exprimant une vague douleur, au point que l'on s'étonne de le voir, une heure plus tard, assis à l'ombre sur sa terrasse sèche, pour sortir de son sac son repas. Il était toujours silencieux, perdu, comme une ombre.

Quatre murs blancs soutenaient le toit, comme dans les illustrations des vieux livres. La maison. Deux pouces de terre jaune: la cour. Des branches sèches de prunier: sa clôture. Ni chat, ni chien. Rien. Au printemps, une femme charitable, lui peignait à la chaux sa maison, sa terrasse et sa clôture.

Cette ombre blanche, légère, faisait partie de notre vie comme la pluie, comme la neige, comme les fleurs du pommier, les cerises rouges, la forêt verte de maïs; comme le Nouvel An. Et ce n'est qu'à sa mort que j'ai su quel terrible fardeau le gardait en vie. Il était seul au monde, parce que il y a très longtemps, lorsqu'il n'était

qu'un enfant, comme nous, il avait volé les œufs d'un nid d'hirondelles et que les petits n'allaient jamais plus sortir de leur nid douillet.

Il n'était donc pas né vieux? Il devait avoir eu aussi la chevelure blonde comme les épis de maïs? Il avait aussi couru comme nous dans l'herbe trempée et brillante? Il avait donc aussi grimpé au sommet du noyer à l'écorce luisante, où l'odeur vive et pénétrante des fruits noirs et verts vous donnait le vertige? Il évitait comme nous la Route des Tartares, lorsque les grands vents levaient jusqu'au ciel des rouleaux duveteux de poussière? Et alors, pourquoi avait-il tué ces petits œufs tachetés que pleuraient des nuits entières des hirondelles?

Si Hariton n'était pas mort, ce Russe «lipovène» qui se soûlait et dormait tous les jours sa barbe touffue appuyée contre la clôture aux larges planches, surplombée de piques en bois, s'il n'était pas mort donc, qui aurait su tout cela? Hariton n'avait jamais été marié et quelle aurait d'ailleurs été la «Lipovène» capable d'aller le ramasser devant la clôture du jardin, en train de dormir debout comme empalé? Quant à Hariton lui-même, entre la femme et la vodka, qu'aurait-il choisi? Comme on l'a vu, de sa vie aussi, il ne restait pas grand chose. Peu nombreux étaient ceux qui se souvenaient encore du gars bien bâti à la moustache rousse, bon et joyeux, comme une grosse bête paisible. Hariton n'était plus pour tout le monde que le poivrot «lipovène» que depuis un certain temps tout le monde évitait pour une autre raison aussi. Par un soir sombre de printemps, un jour de pluie, on vit devant sa maison, un homme gisant en croix dans la boue. Une voisine l'avait vu de ses propres yeux. Il traversait en hâte vers sa maison, dans la pluie froide de printemps et, sans un éclair tombé à cet instant même, la femme aurait peut-être marché sur la main tendue. *Les Lipovènes* ont eu beau sauter droit dans leurs bottes, en caleçon, ils ont eu beau chercher à la lanterne le long de la rue; en aval et en amont, ils n'ont trouvé personne. Mais la femme l'avait vu et jurait de le voir encore en mémoire, crucifié dans une marre, trempé par la pluie et les nuages et la main tendue vers la maison de Hariton. Inutile. On n'a rien pu tirer de Hariton. Le Lipovène roux et barbu regardait fixement la femme et vidait sa bouteille de vodka, comme si c'était de l'eau. Qui sait, se dirent les gens – et ils rentrèrent tranquillement chez eux. Mais, quelques semaines plus tard, on revit à nouveau par une nuit de pluie l'homme tombé, tendant la main en guise de prière ou de menace, vers la maison de Hariton. Et une fois de plus, Hariton vida d'un trait sa vodka; non plus une, mais deux bouteilles. Et une fois de plus les gens ne trouvèrent rien. Depuis, chaque fois qu'il pleuvait follement, si vous passiez devant la maison

de Hariton, il pouvait vous arriver de marcher sur cette main tendue qui s'allongeait, s'allongeait. Par peur de la pluie ou de la nuit menaçante, Hariton entassait des caisses de vodka pour les avoir à portée de main et à la première goutte d'eau il se mettait à boire, et il ne se réveillait que Dieu sait quand, le plus souvent planté devant la clôture en bois du jardin, accroché à sa grande barbe pointue.

Et qu'ils n'ont rien pu empêcher, ni trouver cette vision, les gens se mirent à éviter la rue qui passait, comme un pont tout droit, par devant la maison de Hariton. Mais comme il savait devoir mourir bientôt et que la vodka ne lui était plus d'un grand secours, Hariton raconta que depuis longtemps déjà, la main se tendait vers lui, toujours plus longue, toujours plus menaçante et que cette main – là allait le tuer, coupable. En effet, son histoire terminée, il mourut en râlant, comme si une longue main, vengeresse l'avait rattrapé pour lui serrer la gorge. Les Lipovènes en frémirent. Hariton connaissait bien la main en question. C'était celle d'Achim, celui qui s'était noyé par une nuit pluvieuse et noire, dans un ruisseau aux gouffres perfides et profonds. Hariton avait laissé Achim sans secours, la main tendue. Achim, son meilleur ami, parce qu'il avait épousé Daria et Daria n'avait-elle pas promis à Hariton d'attendre son retour du service militaire? Mais Daria était désormais, – depuis combien d'années? – une petite vieille ridée et bossue, tandis que la main de l'ami d'enfance avec lequel il avait appris à nager, et avec lequel ils sautaient ensemble au milieu des gouffres... cette main-là frappait sans cesse à sa fenêtre:

— Tire-moi de là, mon pote.

Et comme Hariton se cachait derrière la bouteille de vodka pour ne pas entendre ces prières, ou peut être ne voulait-il simplement pas, à cause de Daria, la main d'Achim devenait toujours plus longue, plus pesante, plus menaçante. Mais ce n'est pas possible, disaient les vieux Lipovènes tout étonnés. Car ils se souvenaient parfaitement de la mort d'Achim: il avait glissé sur la mince passerelle, droit au cœur du tourbillon – par une nuit noire et pluvieuse et il n'y avait eu personne à proximité pour lui tendre une main secourable. Ni amis, ni ennemis, car Hariton faisait encore son service militaire et c'est d'ailleurs pourquoi Daria l'avait oublié!

Mais la pensée? demanda un tel en allumant un cerge, au moment même où Hariton mourait en haletant comme étranglé, par la main vengereuse de son ami trahi.

## HISTOIRE PRINTANIÈRE

Il s'est réveillé de bonne heure et un rayon de soleil scintillait joyeux à sa fenêtre.

— Voilà le printemps!

Et ce l'était vraiment. Un printemps pressé, qui commençait avant le mois de mars. Léger, il se leva de son lit, se mit à bouger plus vite parmi les meubles et les choses. La barbe, la douche, le dentifrice. Il fit griller du pain, comme il ne l'avait plus fait depuis longtemps. Depuis qu'il était seul, les toasts beurrés étaient une gourmandise. Et lorsque le grand café brûlant fut prêt, il se senti comme autrefois, les dimanches où, en leur honneur, il s'installait avec son café devant la fenêtre.

— C'est dimanche.

C'est dimanche et c'est le printemps. Deux pouces de glace s'accrochent encore à la racine d'un arbre, mais pour le reste, les bourgeons sont sur le point de s'ouvrir. Il n'avait jamais trop regardé les couleurs de la saison, mais comme il savait bien, autrefois, la reconnaître lorsqu'elle éclatait en lui, à l'intérieur. Sur le trottoir d'en face, un garçon jouait avec une raquette en bois.

— Il attend une fille.

Oui. C'était une fille qu'il attendait. Et la voici arriver, tout aussi gauche, mais plus rusée, car elle dissimule mieux. Les filles sont-elles plus rusées ou bien les garçons sont-ils plus stupides? Il avait vraiment envie de rire: Voilà bien ce qui l'occupait! Et il se révolta joyeusement d'un coup: pourquoi pas? Il se sentait léger, il était heureux, content de vivre et c'était là un signe sûr:

— C'est le printemps!

Ce sentiment, il ne l'avait plus depuis longtemps. Depuis quant, par exemple? Quelle importance! L'important est qu'il existe. Il finit son café, retira de l'armoire, le pardessus qu'il y avait rangé l'automne dernier, le foulard en soie grise et il descendit. L'ascenseur l'emporta doucement et s'arrêta avec un son presque musical. A l'ombre, il faisait encore frais, mais en plein soleil, on sentait déjà toute la chaleur.

Il se mêla gaiement à la foule et il comprit vite qu'un enchantement sans raison s'emparait de lui.. Il haussa les épaules. Il était bien. Ecervelés, les passants étaient pressés comme lui, heureux de voir les premiers signes de la saison. Certains portaient encore leurs grosses touloupes d'hiver, mais déboutonnées. Celles – ci ressemblaient à des objets lourds et inutiles. Les femmes avaient

revêtu des toilettes printanières et des chapeaux coquets. La mode des chapeaux était de retour! De jeunes filles étrangement vêtues, en pantalons aux couleurs criardes passaient en groupes bruyants.

Il entra et sortait des magasins, sans but ni raison. C'était agréable. Depuis quand n'avait-il plus ressenti ainsi le printemps. Comme si une énorme année lui était passée dessus. Une année aux nombreux hivers et sans un seul printemps. Sans savoir comment, il tira sur la porte du magasin, en même temps qu'une dame, lui pour y entrer, elle pour en sortir.

— Pardon!

Elle lui sourit très aimable, le regardant droit dans les yeux. Il sentit d'un coup qu'il y avait entre eux une petite attitude complice.

— Excusez-moi, c'est le printemps. – dit-il.

— C'est le printemps. A qui le dites-vous? répondit-elle en quittant la boutique. Il n'y entra plus. Il demeura confus, sur le seuil.

Elle agitait sa chevelure royale et ses hauts talons faisaient toc-toc-toc sur le trottoir. Une brune fine, nerveuse. Et il sentit tout à coup la chaleur complice de son accueil sur le pas de la porte. Il la suivit sans nulle pensée. Depuis combien de temps n'avait-il plus regardé une femme? Les talons cliquetaient complices, toc-toc-toc sur le boulevard. Elle s'arrêtait un instant devant une vitrine, secouait sa chevelure et passait plus loin. Lui, à ses trousses. Et la jeune femme avançait avec sa démarche nerveuse, provocante, tendant son corps comme un arc et cet arc l'entraînait, lui aussi et il se soumettait heureux et gai. Depuis quand n'avait-il plus suivi une femme? Il se sentait jeune et heureux; son pardessus ouvert flottait joyeusement et le foulard de soie se débattait comme les ailes d'un papillon. Il marchait vite, comme elle, il était à l'aise, il était content. Elle ouvrit avec effort, la porte du magasin de sacs à main et y entra. Il y entra aussi, mais sans avancer. Il l'attendit comme alors, devant la porte et lorsqu'elle voulut sortir, il tendit comme alors la main, en même temps qu'elle. Mais elle le regarda dans les yeux et cette expression chaleureuse, préparée sous les paupières, se figea à demi.

— Pardon!

Son regard lui disait:

— C'est le printemps! Mais elle ne répondit plus comme la première fois. Il était à nouveau dans la rue, derrière elle. Toute la rue ne faisait que ça: elle lui courait après – hommes et femmes – hypnotisés par la fermeté de sa démarche sur ses hauts talons, par la flamme noire de sa chevelure semblable à un drapeau. Il sourit. Il était parvenu à se glisser habilement, en dépassant deux groupes

plus lents, qui visiblement n'arrivaient pas à tenir le pas, aux rythme alerte, nerveux, angoissant.

Dans cette longue course, il était heureux, parce qu'il se sentait jeune. Il regardait avec indulgence des groupes entiers ou des individus solitaires, abandonner ou se laisser doubler. Elle s'arrêta une fois de plus, devant un magasin. Hésitation d'un instant, puis elle se jeta dans la porte ouverte. C'était un magasin à étage. Il le connaissait. Il ne monta pas. Il s'installa seulement dans le petit vestibule aux colonnes élégantes, au rez-de-chaussée et il décida de l'attendre là. Son cœur battait à tout rompre. Devant ses yeux, il voyait passer Gina, sa bien aimée de l'époque de la fac', la jeune femme coquette qui se laissait raccompagner de loin, pendant toute une semaine jusqu'au soir où, au moment même d'arriver devant chez elle, alors même qu'il se préparait à faire demi-tour, elle l'arrêta:

— Viens!

— Viens!

Il l'entendait encore dans ses oreilles, mais la voix légèrement voilée ressemblait à celle de la femme brune, qui venait de monter à l'étage et elle lui plantait son regard profond, complice, dans les entrailles. Il lui coupa brusquement la route le sourire ouvert, comme un drapeau au visage:

— Me voici, je suis là!

Mais elle se figea, fronça le sourcil et légèrement effrayée, hésita un instant, un seul; d'autres clients descendaient derrière elle et, en les attendant, elle se pressa à descendre avec eux.

Si une femme a peur, c'est qu'elle n'est plus sûre d'elle-même. Elle vous appartient déjà. C'est ce que lui avait dit autrefois son copain qui avait le plus grand succès auprès des étudiantes. Une femme a peur, quand elle veut être tienne. C'est le jeu. Ce n'est pas le copain qui le lui avait dit. Il l'avait appris tout seul, il y a si longtemps. Par Gina même. La jeune brune marchait derrière. Elle avait peur! – osa-t-il penser, sentant sa poitrine inondée d'une joie immense.

Il était à l'aise et cela suffisait. Aveuglé, il heurta deux adolescents, qui venaient vers lui enlacés.

— Je vous prie de m'excuser – s'excusèrent-ils. Mais il pouffa de rire. Comme son âme était légère. Que tout était facile! Il lui semblait flotter dans l'air. Rien ne lui pesait plus. Il n'avait plus de corps. Mais la flamme noire de la chevelure brune le dirigeait à distance au milieu de la foule et il sentit d'un coup, comme s'il regardait un film au ralenti, le premier baiser. C'était toujours le printemps, c'était le mois de mars, dans le préau de l'école, le soir... Il ferma les yeux et il toucha les lèvres de sa camarade de classe qu'il avait

courtisée près d'une année. Et dès cet instant là, il sentit au genou, comme un coup pointu et il se retrouva, avec elle, à genoux:

— Je ne sais pas... Je ne sais pas... Il ne savait pas l'embrasser.

Et elle lui prit la tête entre les mains, avec tant de tendresse et de compréhension, comme s'il voyait au ralenti au cinéma, comme elle lui tenait la tête entre les mains et l'embrassait bien tendrement, en l'allongeant là même sous les noyers, dans le préau de l'école, sur les feuilles sèches et brûlées par la neige d'un hiver à peine passé. Il sourit:

— Les filles sont-elles toujours plus rusées, ou bien sommes nous, les garçons plus idiots?

Il se détacha de ce film lointain qui lui faisait perdre de vue dans la foule la chevelure noire, bruissante, mais il la vit tout près, si près, si près. La jeune femme était devant lui. Elle avait arrêté un agent. Son regard était énervé et apeuré et elle tendit la main:

— Celui-là!

C'était lui que montrait le bras tendu avec crainte, c'était lui que recherchaient les yeux froids, énervés, apeurés. Il eut à peine le courage de dépasser l'homme de l'ordre, qui regardait incrédule tantôt vers elle, tantôt vers ce passant au pardessus ouvert et au foulard flottant, en guise de paisible drapeau printanier. Il fit encore quelques pas, mais avec un tel effort, si péniblement... Une douleur ou un coup l'avait frappé au genou. Son pardessus pesait des tonnes, ses chaussures étaient de plomb, il faisait froid et le soleil même envoyait des flèches inamicales. Un taxi l'emmena juste au moment où il pensait s'effondrer d'un coup. Il entra dans l'ascenseur ouvert et l'ascenseur monta péniblement, tandis que dans la glace, il voyait le visage décomposé d'un vieil homme las.

Il eut encore la force d'ouvrir et de s'asseoir sur un fauteuil et c'est là qu'on le trouva quelques jours plus tard. Il était seul au monde et il est mort ainsi.

Pourquoi cette matinée ensoleillée m'est-elle si familière? Parce que la femme effrayée c'est moi!

## DERRIÈRE LE MUR, PLUS LOIN

Je ne suis plus allé dans le Nord depuis longtemps. Une vie ou deux a du passer depuis. Tout ceci est si lointain et peut-être pour cela si proche.

... Ils passent dans la rue à pas pressés, impassibles... sans se douter de rien, ils marchent peut-être sur mon cœur... Au coin de la rue, l'été il y avait des glaces et l'hiver du nougat. Trois rues enveloppées de verdure montaient en pente douce depuis le cinéma... On ne pouvait le rencontrer que là: il marchait concentré, en habit et chapeau melon, petit et élégant, parlant tout seul, plongé dans son incessante folie, lui qui avait été la gloire intellectuelle de la ville. Le professeur. Voici le saule sous lequel on avait trouvé un jour, de bonne heure, un enfant. Un enfant qui riait et dont le regard était trop chargé de sens pour un nouveau né. Entre temps, le plant de saule est devenu un vieil arbre et avant la tombée du soir l'enfant – un vieil homme. Je m'arrête un instant sous le balcon turc et j'attends. Des sons de flûte s'égrènent comme en rêve. C'est Mirandolina qui joue, la jolie fille qu'une maladie ou une malédiction a laissée sans ses jambes. Mirandolina jouait si bien son triste sort, que les gens s'arrêtaient immobiles et les larmes coulaient seules; si Mirandolina avait voulu, elle aurait pu plonger la ville entière dans un océan de larmes. Il ne lui fallait pas plus que de jouer sans s'arrêter. A mon avis, même du fond d'un océan de larmes, les sons auraient surnagé aussi purs et douloureux. Mais Mirandolina ne jouait plus et je me demandais même pourquoi personne ne savait plus ce qui était arrivé à la jeune Tsigane malheureuse, comment et où avait-elle disparu sans laisser de trace, pour que s'éteignent les tristes sons de sa flûte. Je n'ai eu l'occasion de poser des questions, ni à propos de la flûte, ni à propos de Mirandolina, car une émotion inattendue et subite m'a serré le cœur. Comment avais-je fait pour arriver à temps? On démolissait justement le mur derrière lequel avait disparu comme sur une photo, le jeune Grec amoureux et malheureux qu'une Grecque folle avait fait fondre comme un cierge par son indifférence obstinée. Sous les fenêtres de la Grecque, le jeune homme était resté appuyé au mur, pendant tout un printemps, les yeux collés à la clarté pourrie de son abat-jour de soie. Le mur même avait été plus miséricordieux que la Grecque, car on ne put l'en détacher. Il était devenu une ombre et seuls ses yeux cernés étaient restés comme sur une photo. Et c'est pourquoi, ce mur est resté aux yeux des femmes et des jeunes filles une sorte de signe de la chance

en amour. Il portait vraiment chance si on le touchait et les maris revenaient où qu'ils fussent. Oh! J'étais arrivée à temps. On commençait à détacher les briques du mur. C'était justement un moment de pause. Les ouvriers devaient casser la croûte à l'ombre quelque part ou se rafraîchir d'une bière. Je n'étais plus venue dans le Nord depuis toute une vie ou même deux, puisque des inconnus démantelaient, une brique après l'autre, le mur du Grec, sans se soucier de sa triste histoire, ni de son triste sort! Personne ne savait plus que ce mur portait chance aux amoureux. Le mur avait peut-être perdu son pouvoir de porter chance! De toute façon c'était arrivé il y a très longtemps, lorsque je n'entendais parler d'amour qu'à voix basse et seulement dans des contes de fées.

L'histoire de Caterina, tout le monde la murmurait et chaque fois, sous une forme différente, toujours plus étrange.

Je pense que de nos jours il n'y aurait rien d'étrange dans l'histoire de Caterina, s'il n'y avait pas eu la guerre. Car Caterina, comme toute jeune fille de 19 ans, était amoureuse, romantique et enthousiaste. Elle se serait vite mariée, elle aurait eu des enfants, les aurait élevés et de nos jours elle aurait ses 70 ans et de petits enfants. Mais la guerre ne lui a même pas permis de devenir une mariée heureuse. Son mariage fut un mariage en larmes. Le marié partit au front, avec son ordre d'appel sous les drapeaux dans sa poche et il alla prendre le train, avec sa fleur de marié à la boutonnière. Et la noce entière pleurait sur le quai. Il était dans une tranchée lorsque sa petite fille fut née – encore une Caterina! Le père ne la vit que bien tard, lorsque Caterina, la petite, avait 3 ans. Et c'est toujours dans les tranchées, qu'il était à la naissance de son garçon, Mihai, comme son père. Et tout d'un coup, Caterina ne reçut plus de nouvelles de son Mihai, qui était au front. Peut-être s'était-il perdu, peut-être était-il blessé, peut-être les lettres s'étaient-elles égarées quelque part. Le postier frappait à la porte des gens et les portes prenaient le deuil et la rue retentissait des pleurs des femmes. La guerre était presque finie et les jeunes gens mouraient encore ailleurs, dans le vaste monde. Les enveloppes officielles pesaient lourd dans le sac du vieux facteur, qui remettait les plis d'un air coupable. Mais ces enveloppes évitaient Catherine. Et les hommes commencèrent à rentrer; la guerre était finie. La paix était là.

— La paix!... disait Caterina en pensant à Mihai.

La petite Caterina et le petit Mihai jouaient dans la maison et ne comprenaient pas beaucoup de mots, encore moins le mot que leur maman répétait en pleurant et riant:

— La paix!... La paix!... disait Caterina avec espoir et crainte, tendue, comme un accusé qui attend le châtiment ou le salut.

La paix! La paix! La paix!... disaient tous dans les rues avec espoir, avec joie, avec une douleur déchirante. Il n'y avait plus de guerre et les hommes rentraient. Ils revenaient dans de longs trains, maigres, épuisés, troublés, essayant de comprendre ce qu'ils avaient à peine oubliés: la paix.

Mais Mihai n'arriva point. Caterina alla partout. Elle parla à des dizaines et des centaines de soldats rentrés du front. Mihai avait disparu. Il avait disparu! Et personne ne pouvait affirmer fermement qu'il soit mort ou vif.

— Il vit! exclamait Caterina et elle sentait bien qu'il était vivant. Quand elle regardait son petit Mihai, elle en était sûre:

— Il est vivant!

— Comment vas-tu Caterina? compatissaient les femmes.

— J'attends. ... disait Caterina et elles hochaient la tête, comme pour dire «Qu'y a-t-il à attendre, s'il n'est pas revenu? Il ne viendra plus!» Les femmes avaient bien compris la règle de la guerre. Celui qui ne revient pas est mort! Il y avait assez de veuves et assez d'enveloppes officielles en ville et même dans leur rue. Mais Caterina n'avait pas le temps d'écouter leur triste philosophie.

— J'attends! et elle s'entêtait dans sa solitude, pour qu'une autre ne vienne plus lui couper son espoir sans fin.

— J'attends! criait-elle de tout son cœur.

— Attends! disaient les gens et personne ne s'étonna lorsque deux ou trois années plus tard, avec un certain retard, le facteur apporta à Caterina l'enveloppe où il était dit que «en héros ... Mihai...» Catherine dut lire plusieurs fois la lettre officielle d'un bout à l'autre; on avait découvert bien plus tard l'endroit où le sergent Mihai était tombé et où il gisait enterré. C'est la guerre. Dit-on qu'elle pleura toute la journée et toute la nuit et plusieurs semaines d'affilée même, avant de parvenir à se calmer, car son cerveau commençait à divaguer. D'autres juraient que le facteur aurait vu Catherine lire la lettre sans une larme, sans un mot et sans nulle douleur sur son visage figé. Et Caterina demeura figée. Sur une seule chose tout le monde était bien d'accord: qu'elle avait perdu la raison de douleur, mais à tel point, comme si une éponge avait effacé de sa tête toute pensée. Beaucoup disent qu'elle demeura devant sa porte, près de la fenêtre, comme à attendre Mihai, parti dans le voisinage, chercher du lait ou du pain. Et Catherine resta ainsi devant sa porte, sur un tabouret, à regarder droit devant elle, sereine, car qu'y a-t-il à penser, si votre homme est parti chercher du pain ou des cigarettes?

— Maman...

...essayaient de l'appeler le petit Mihai ou la petite Caterina... Mais elle regardait au loin, par-dessus leurs têtes, regards sereins de Madone, qui sait attendre paisiblement son sort.

— Maman... maman...

... les enfants essayèrent de demander à manger, mais elle ne les entendait pas. Leurs voix ne parvenaient pas jusqu'à elle, tout comme rien d'autre de ce terrible ou beau monde ne pouvait plus l'atteindre.

Les enfants mangèrent tout ce qu'il y avait dans la maison, mais ils eurent vite fait de tour finir. C'était un temps de famine et la vie était dure. C'était l'après-guerre... personne n'avait grand-chose et tous avaient besoin de tout. Les enfants avaient faim. Caterina, la fillette, avait vite compris que sa maman ne la comprenait plus. Mais Mihai, *le petit Mihăiță*, la tirait par la manche, comme un petit ourson qui tente encore de têter l'ourse abattue.

— Maman, maman, maman...

Mais Catherine ne devait plus jamais entendre un mot. Elle souriait doucement, sereine, assise sur sa chaise et elle regardait par la fenêtre; droit devant elle, sure et certaine que son homme allait revenir d'un instant à l'autre.

Poussée par la faim ou peut-être inquiète pour son petit frère, la fillette s'en alla seule dans les rues, jusqu'à ce qu'elle découvrit le vacarme du marché. Elle regarda d'abord éperdue les gros fromages sur les étals; les cruches de crème fraîche lui donnaient le vertige; les grosses parts de potiron cuit au four et de gâteaux avaient un parfum déchirant. Elle approcha un paysan, le prit fermement par la main et sans dire un mot l'entraîna vers sa maison. Là elle lui montra, toujours sans un mot, le tapis. L'homme le prit et lui offrit son baluchon de fromage, mais la fillette hocha de la tête;

— De l'argent.

Elle prit l'argent et se précipita au coin de la rue, acheter du pain. Elle rentra avec un gros pain noir, tout rond, pour trois lei et de la marmelade pour un leu. Courageuse, elle nourrit son frère cadet, frémissant de joie. Elle en tendit une tranche à sa mère qui, absente, mordit une bouchée, puis, à la fin, elle en mangea aussi. Du pain noir à la marmelade. Un quart de miche pour chacun. Ils mangeaient enfin. Le lendemain, pareil. Trois quarts de pain noir et un peu de marmelade. Mais l'argent finit vite. Cependant, la petite Caterina savait désormais ce qu'elle avait à faire. Elle alla au marché, jeta son dévolu sur un homme qui avait de l'argent. Elle l'entraîna chez eux et lui montra l'édrédon. Et ils eurent à nouveau du pain et

de la marmelade. Suivirent les oreillers, la table, les chaises. Ils dormaient par terre. Puis la vaisselle, les draps, les nappes, les vêtements. La mère regardait avec ses yeux de Madone l'homme quittant sa maison avec un baluchon sous le bras et le suivait des yeux avec mansuétude chrétienne, tandis que les enfants se précipitaient sur le pain à la marmelade, comme des bêtes affamées. Il n'y eut bientôt plus rien à vendre à la maison. Et alors, le premier homme, que la fillette fit venir lui montra sans un mot la fenêtre. Les matériaux de construction étaient rares après la guerre, les maisons devaient être rebâties, une fenêtre c'était important. Il sortit sans effort la fenêtre de ses gonds. Puis l'autre. La maison montrait au monde un visage triste, aux yeux crevés et dans le cadre vide de chaque fenêtre, on voyait un visage livide d'enfant. On allait bientôt voir Caterina la grande, toute entière, car le tour de la porte vint... Pourtant le paysan se gêna un instant devant le regard doux, miséricordieux de la mère, mais la fillette l'encouragea furieuse:

— Prends la!

La maison avait maintenant l'air d'un dessin enfantin. Elle avait des yeux, un nez, une bouche. Arriva le tour des murs, emportés poutre après poutre, jusqu'à ce que le toit ne tint plus que sur les piliers en bois, aux quatre coins de la maison.

Je me demande comment une telle horreur a pu se passer sous les yeux d'une bourgade paisible, patiente et charitable. Ils ont du se poser la question aussi, à juste titre, mais ils se sont dit qu'après la guerre il y avait tant de maisons délabrées, tant d'orphelins, de veuves... Et que par-dessus le marché il y avait la sécheresse. Quant à Caterina, elle s'était détachée du monde de son plein gré, depuis longtemps. Elle était jeune, bien portante, travailleuse... Des tapis, un lit, une armoire, combien de gens n'ont-ils pas donné tout ça pour une poignée de farine? Et qui regardait encore les autres, quand la famine envoyait quotidiennement vers le Sud toute une armée d'affamés et que le train de la faim déposait chaque jour dans les gares son tragique cortège de morts? Et puis, Caterina n'avait rien demandé à personne et même s'ils avaient vu sa maison partir en morceaux, poutre après poutre, peut-être ont-ils pensé qu'elle déménageait ou qu'elle en construisait une autre. N'est-ce pas?

Non. Caterina n'avait rien demandé à personne. Elle était ailleurs depuis longtemps. Dans un monde doux, serein, sans guerres, sans sécheresse, sans famine, sans morts. Et les enfants n'ont rien demandé non plus et ils ne savaient même plus demander, petites bêtes harassées par la faim, la solitude, la terreur. Ils ne pouvaient même plus sortir, ni tenir sur leurs jambes. Une dernière impulsion,

incompréhensible pour eux-mêmes les avait poussés à se pelotonner, maigres, bleuis de froid, sans force, près de la grande Caterina, comme ces petites bêtes qui cherchent encore un soutien auprès de l'ourse tuée. La première pluie les trouva ainsi. Après la longue sécheresse qui devait tuer plus de monde que la guerre, les premiers signes de la pluie apparurent le soir. Des nuages noirs semblaient hâter la tombée de la nuit. Des quatre horizons à la fois, arrivait un orage aux éclairs brefs et pointus, suivis à toute vitesse dans le ciel des grands tambours du tonnerre. Et la pluie tomba brusquement, comme si le ciel s'était déchiré à l'instant même. Les gens étaient tous sortis de leurs maisons, ils dansaient avec joie et désespoir, comme des fous, dans la pluie haute. Les prêtres avaient sorti, pour la n-ème fois les bannières porteuses de tristesse. Des hommes et femmes, pieds-nus, gambadaient comme des enfants et s'agenouillaient sous la pluie, riant et pleurant. La pluie se faisait toujours plus dense, le gens ne se voyaient plus entre eux, sauf à la lumière fugitive des éclairs et le grondement terrible du tonnerre couvrait le bruit sauvage et déchirant des voix. Et sous le brillant rideau d'un éclair tranchant, arrivé droit du ciel, comme un glaive lumineux, on vit avec terreur le toit noir de la maison de Catherine plier et sombrer dans un bruit assourdissant sur elle et ses enfants. Leurs cris de terreur ont peut être couvert même le tonnerre qui suivit. Mais lorsqu'un nouvel éclair tranchant découpa les ténèbres, on vit clairement que de la maison, de Caterina la grande, de Caterina la petite et de *Mihâitâ*, il ne restait plus rien. C'est à peine à cet instant là qu'ils se sont-ils posé pour la première fois toutes les questions qu'ils ne s'étaient pas posées une année durant. Pourquoi Caterina était-elle restée si longtemps sur le pas de sa porte? Pourquoi les visages des enfants étaient-ils si pâles et si maigres? Pourquoi cette maison n'avait-elle plus de murs ni rien d'autre à l'intérieur? Des questions bien trop tardives et la honte était une réponse inutile. La pluie ne leur donna même pas le droit aux larmes, car le ciel déversait tant d'eau pour que personne, mais alors personne, ne sente au coin des yeux ce petit grain brûlant et salé des larmes qui, en coulant sur les joues jusque dans la gorge, apportent au cœur une paix d'épuisement. La pluie tombait du ciel impitoyable, imperturbable et incessante; et l'eau frappait de ses lourds rideaux, les têtes, les paupières, les échine, les joues.

Caterina aurait pu avoir maintenant, que sais-je, 70 ans et probablement de petits enfants. Elle n'a finalement qu'une histoire qui pèse toujours. Car depuis, à chaque pluie qui tombe, forte ou simplement joyeuse, légèrement fumante, tous ceux qui l'ont connue

voient apparaître à leur fenêtre, comme sur un écran, le toit noir qui s'effondre. Ni les rideaux épais, ni les lourdes tentures, doublées, n'ont pu protéger les maisons de cette terrible vision: un toit noir, trois êtres humains et cette pluie après laquelle il ne reste que le néant. Et tout autour, ceux qui avaient connu Caterina, ses voisins ont du recouvrir leurs fenêtres de planches épaisses et serrées et tout un printemps on entendit comme une plainte, le bruit des clous enfoncés dans les planches, comme si les gens de toute une rue s'enterraient vivant dans de grands cercueils en bois.

Je passe triste dans une rue sans fenêtres qui entoure un parterre fleuri, comme une tombe: la maison de Caterina.

— Quelle Caterina? demandent les gens étonnés.

Et je leur rappelle son histoire, comme on nous l'avait racontée autrefois, à voix basse, dans notre enfance, et les gens me regardent avec étonnement. Je leur redis l'histoire et je leur montre les maisons sans fenêtres, et je leur dis qu'ils ont vraiment tout oublié, puisque l'on démolit même le mur du Grec. Le Grec, personne n'en a jamais entendu parler, bien que je leur dise que ce garçon était là et qu'il n'en restait plus que les yeux, comme sur une photo. Le bitume noir passe maintenant par là et l'automne des marrons mûrs y tombent rendant un son sec, pour se mettre à nu en hâte, sans vergogne, avec leur peau luisante.

— Quel mur?

Et ils ne voulurent même pas croire que je l'avais vu. Et pourtant je l'avais vu... ce mur m'attendait, il avait fait cet effort, comme un agonisant qui trouve la force d'attendre l'arrivée de la personne aimée.

— Quelle Caterina?

Et ils me regardent, comme je les regarde, moi, qui sais qu'apparaît dans le cadre de leur fenêtre, Catherine la grande, avec ses enfants, au dernier instant de leur vie.

## OPHELIA ET LE SOIR

Et depuis, elles étaient restées ainsi: une statue déjà vieille et qui vieillissait toujours, une jeune femme figée dans sa jeunesse à jamais...

Mais nous n'en savions rien. Nous approchions timidement de la maison silencieuse, aux ogives retenant la clarté pesante des vases de cristal aux fenêtres et ne laissant jamais apercevoir une ombre. Isolée du monde, la maison la plus déserte de toute une ville, entourée d'un mur plus haut qu'un homme de grande taille, nous fascinait toujours. Lorsque nos joues se collaient à la grosse serrure de la porte, nos yeux découvraient étonnés dans la cour, un dallage noir et blanc, comme un énorme échiquier. C'était vraiment un énorme échiquier, mais nous ne le savions pas. Par-dessus la maison et la cour déserte, croassaient à l'approche de l'hiver des corneilles noires inquiètes. Les après-midi d'automne pourrissaient paresseusement tamisant à travers les vitraux une clarté jaune, coupable. Les étés renforçaient impitoyablement la chaleur d'une énorme fournaise et les printemps seuls osaient étaler sur les murs l'étendard vert d'un lierre incroyablement fidèle. Nous savions cette maison déserte, mais nous la sentions frémir inquiète, comme un corps humain dans lequel palpite encore faiblement un cœur. Pareil à un cœur encore palpitant, à l'heure où le silence pesant des rues et de la nuit semble devoir se briser, on entendait derrière les vitraux au dessin hiéراتique, les coups de la pendule au mur. Onze heures. Elle ne battait que cette heure là et seulement la nuit. L'horloge battit donc et la nuit frissonna longuement au son des onze coups, comme si elle avait compté soigneusement les secondes d'un corps encore vivant, surtout la dernière, presque chuchotée, plus timide qu'un souffle.

Quelque ballon égaré nous donnait parfois l'occasion d'approcher la maison et de coller nos visages au fer froid de la porte. Jamais nous n'y avons entendu de mouvement quelconque ni perçu le froissement des rideaux de soie. C'était la maison de l'Artiste. Tout le monde le savait, mais personne ne connaissait son histoire. Cette histoire étrange devait nous parvenir par une journée tout aussi bizarre...

C'était, comme maintenant, une journée de fin d'automne... Je passais comme tant d'autres fois devant la maison et, comme

tant d'autres fois, j'appuyais au passage la haute poignée de la porte verrouillée. Mais, comme jamais, la poignée céda avec un léger grincement, pareil à une petite toux et à mon grand étonnement, la porte se mit à coulisser lentement pour s'ouvrir. J'avais terriblement peur, mais une curiosité encore plus grande me clouait au sol. La cour recouverte d'un damier blanc et noir, que j'avais aperçue à travers la grille, semblait déserte. Mais elle ne l'était pas, comme la maison ne l'était pas non plus et j'entendis de loin venant de la pénombre d'une pièce, un appel:

— Viens!

J'étais transi de peur, mais l'appel se répéta et j'entendis plus clairement encore:

— Viens!

J'avançais. Une jeune et une vieille femme, pareillement vêtues, regardaient perdues, à travers moi, quelque part au loin. J'entendis alors pour la troisième fois de plus près:

— Viens!

C'était une voix d'homme et je ne sais pas pourquoi elle m'a semblé lasse. Je ne le voyais pas, mais je l'entendais approcher au son d'une canne, qui tapait d'un son étouffé dans l'épaisseur des tapis, absorbant le son des pas, happés, sans «écho. A peine fut-il arrivé devant moi, il me sembla que les deux femmes ont eu un léger imperceptible sursaut. C'était lui. Et cette nuit là, que je n'oublierai jamais, je suis restée là à écouter son effroyable histoire, jusqu'à avoir la certitude qu'il se passerait la même chose que pour Ophélie. Et comme je ne pouvais pas l'empêcher de parler et surtout je ne pouvais pas arrêter son histoire, je me suis enfuie. N'aurais-je pas du en faire de même alors?...Ophélie serait restée telle qu'elle était: une jolie et blonde vierge... Mais pour Ophélie, ce fut différent.

A propos d'Ophélie, nous n'avons rien su et personne n'aurait rien su, sans cette vieille Polonaise, diminuée jusqu'à la taille d'une enfant chétive, en âge d'aller à l'école. Je la voyais le matin, voûtée, quitter la maison, d'un pas menu et actif, les cheveux blancs ramassés en un chignon serré et tordu, comme une petite bosse sur son dos. Elle revenait quelques heures plus tard, avec la même démarche égale, active, toujours affairée. La vieille polonaise était un personnage, dans notre ville! Combien d'histoires, souvent palpitantes, ne racontait-on pas sur son parachutage chez nous, au moment de l'occupation de la Pologne. C'est ainsi qu'elles ont eu la vie sauve, elle et son amie, car elle n'avait pas voulu partir sans son

amie. Et il y avait aussi une petite chienne, qui avait mordu son amie, la veille du départ. Elles avaient emporté la chienne pour voir si elle n'était pas enragée. Son amie s'appelait Ophélie...

— Ophélie est si délicate...

La vieille parlait d'Ophélie comme on parlerait d'une fée et personne ne comprenait pourquoi. Elles étaient des amies de longue date, depuis l'enfance et elles ne s'étaient jamais séparées, même à l'école. La guerre même ne les avait pas séparées, puisque voilà, elles étaient ensemble. Seulement, la vieille parlait d'Ophélie comme d'une créature des contes de fées! La chienne elle-même avait vieilli et réparé son ancienne faute, en les servant fidèlement. Elle se traînait à peine, derrière la vieille femme, seule Ophélie étant demeurée jeune et belle, dans ses récits! Ophélie ne descendait jamais les marches de la maison enveloppée de verdure et personne n'avait jamais vu ne serait-ce que son ombre derrière les rideaux de l'une des mystérieuses fenêtres!

La vieille polonaise, dont le temps avait effacé jusqu'à l'âge, demeurait son seul lien avec le monde et nous pensions déjà qu'Ophélie, elle-même, n'était qu'une invention. Et pourtant... Lorsque nous entrions, car nous étions invitées par la Polonaise dans son petit salon violet, plongé dans la pénombre et la fraîcheur des stores baissées, on entendait quelque part dans la maison, là-haut, le doux murmure d'un piano incroyablement triste. Nous aurions vite fait de monter la spirale rouge en cerisier de l'escalier, mais le regard trouble de la vieille nous en empêchait fermement, devinant sans doute sous nos paupières baissées une terrible impatience. Nous caressions émues, du dos de la main, la soie élégante des coussins violets du salon anglais d'avant guerre et la soie luisante et dure, crissait sous nos gauches caresses; elle nous donnait le frisson. Nous dégustions silencieusement ses confitures de noix, sur des soucoupes en cristal fumé, nous buvions un verre d'eau et nous la remercions. Le piano même semblait se taire; on avait beau tendre l'oreille pour ne pas perdre un son de là haut. Rien. Pas un murmure, pas un bruissement n'arrivait des chambres de l'étage. Nous partions. Mais une fois, – eh bien – je ne suis pas sortie avec les autres, je me suis cachée dans le vestibule, derrière une tenture, large comme un rideau de théâtre et lorsque j'ai entendu à la cuisine, le bruit des soucoupes dans l'évier, je suis revenue à pas de chat. Une clarté diffuse polissait la spirale rouge de cerisier, comme une tentation. En quelques enjambées j'étais là haut, au bout de

l'escalier. Mon cœur battait à tout rompre, car j'entendais déjà un bruissement léger, comme un feuillage fané. Je fis encore un pas, encore un et je m'arrêtai devant la porte vitrée, aux petits carreaux de cristal. Je voyais tout. Eh bien, Ophélie existait.

— J'étais un jeune homme...

L'histoire avait commencé. L'Artiste allumait sa pipe attentivement et l'instant suivant la pièce baignait dans l'odeur parfumée du tabac qui maintenant, comme alors, me donne le vertige.

— J'étais un jeune homme...

Jeune. Riche. Doué. La vie à ses pieds, il était à Paris depuis plusieurs années déjà, il avait fait les beaux-arts, ses expositions avaient eu du succès, il avait des amis, des amantes. Il errait de bistro en bistro, parcourait la ville en compagnie d'une bande joyeuse, d'artistes et de midinettes, la tête chauffée à blanc par le succès ou les illusions. Ils étaient un groupe de jeunes joyeux sur les quais de la Seine. La bohème. Une jeune Tsigane devait leur dire la bonne aventure à tous. Il était le dernier. Elle prit sa main, la tira vers elle, y lut, puis le regarda fixement de ses yeux noirs et brillants:

— Monsieur, ce que je vois n'est pas bien.

Mais le groupe était joyeux et le Monsieur n'avait pas de soucis.

— Monsieur! le regarda encore fixement la blonde gitane. Un jour, une bohémienne te dira la bonne aventure et tu feras, à son image, une Tsigane en pierre. Et cette Tsigane en pierre fera ton malheur, Monsieur...

Le groupe était joyeux, ne voulait pas entendre parler de malheurs. Une minute plus tard, ils la soulevaient et la jetaient dans la Seine. C'était évidemment une plaisanterie. La Seine n'était pas grande; c'était une année de sécheresse. Des enfants et des jeunes gens se baignaient dans les environs et ils aidèrent la Tsigane à sortir de l'eau. L'eau s'écoulait en lui lissant les cheveux. Elle découvrit son front. Ses jupes collèrent à son corps, l'eau dégoulinant sur le bitume. Le sculpteur chercha une pièce d'or afin de dédommager la bohémienne pour ce bain imprévu. Mais en levant les yeux, il demeura la main tendue, comme un mendiant. Des jupes de soie froncées, trempées et collées au corps, sortait une statue drapée de plis. Le front lisse et bombé, les seins durs, la taille fine, les cuisses longues et puissantes. Une Marianne! s'écria le sculpteur surpris. Une Marianne!

Paris était en plein concours pour une statue de la République et voilà le modèle!

C'est ainsi que le sculpteur fit sa statue. Il emmena la bohémienne dans son atelier, lui offrit une chambre, des vêtements, de l'argent; il travaillait jour et nuit. Un élan jamais encore connu lui faisait oublier ses amis et la fatigue. Après plusieurs semaines de croquis, la statue se mit à surgir du bloc de marbre blanc, comme si elle se dégageait seule de la prison séculaire de la pierre. La bohémienne... l'artiste fou ne la voyait même pas. Il ne voyait que ça: la statue, sa Marianne... et la statue se débarrassait joyeusement du bloc de pierre, à son appel. Artistes, amies et midinettes frappaient en vain à la porte de son atelier. La porte demeura scellée tout l'été, jusque vers l'automne, lorsque finalement, une nuit, sur le tard, la statue fut prête. Et à l'heure tardive où l'on n'entendait plus sur les trottoirs que les feuilles poussées par le vent, le sculpteur vit pour la première fois qu'il avait devant lui deux statues: *deux Mariannes*. Au mur, la pendule sonna ses coups rares et il en compta douze. Le sculpteur sentit une terreur inexplicable, comme s'il comptait les secondes de sa vie. Il comprit alors seulement qu'il était amoureux. Il n'aurait jamais pu se séparer d'aucune des deux Mariannes. Le Tout Paris des beaux-arts défila pendant un jour et une nuit dans son atelier et la statue, comme la fille, firent beaucoup de bruit de jalousie et admiration. La statue était vraiment une merveille. Et une pareille merveille on n'en avait plus vu depuis longtemps. Les Anciens peut-être seuls avaient déjà connu une telle grâce. Et pour ne devoir se séparer d'aucune de ses statues, le sculpteur fit vite ses valises et quitta Paris sans regrets, pour rentrer chez lui en quelques jours et s'installer définitivement dans la maison où je me trouvais moi-même et qui l'avait attendu déserte si longtemps. Il regardait plein d'admiration les deux femmes; sa bohémienne il la gardait d'ailleurs toujours cachée, de peur. Il l'aimait à la folie ... elle l'aimait aussi... Il aurait pu être heureux, mais:

— Au bout d'un certain temps, j'ai compris que je ne pouvais plus travailler...

A ce point, l'artiste toussa, tordit son foulard de soie blanche et le lança négligemment par dessus l'épaule.

— Au bout d'un certain temps j'ai compris que je ne pouvais plus travailler...

En effet, la statue était parfaite! Un sommet de l'art! L'idée même de toucher au ciseau ou au cahier de croquis le fatiguait et sa main retombait lasse, presque avant d'y penser. Dans la grande cour au dallage blanc et noir, les deux Marianne le fascinaient et le

rendaient fou. Il se mit à boire. A avoir des cauchemars. Il ne pouvait plus tenir à la main ni ciseau, ni crayon. Son trop plein de bonheur contenait depuis le début un grain de désastre. Il aimait et haïssait à la bohémienne avec la même intensité.

— C'est de ta faute!

Mais la blonde bohémienne, ardente, l'accueillait dans ses bras passionnés faisant de lui le plus heureux des heureux et le plus malheureux à la fois. Au fil des jours, il comprit que s'il n'échappait pas à la bohémienne, sa vie d'artiste était finie. Cette pensée criminelle l'enivra plus fort que l'alcool. Il rentra chez lui les yeux troubles et rouges, comme un taureau dans l'arène. Et lorsqu'il frappa dans le noir, il eut encore le temps de grincer des dents comme un fou:

— C'est de ta faute!

Mais la Tsigane ne bougea pas et bizarrement, on entendit sous le coup, le crissement de la pierre. Et au mur, tragiquement la pendule frappa ses onze coups. Lorsque sur le tard l'artiste se réveilla d'un évanouissement, long et profond comme la mort, il ne fut plus jamais comme avant. C'était désormais un vieil homme et la statue le regardait fixement, avec un regard douloureux. La bohémienne était à jamais figée. Il restèrent depuis: une vieille statue qui continuait de vieillir et une femme à jamais jeune.

Depuis, la pendule ne sonnait plus qu'une heure avant minuit...

La pièce était pleine d'une fumée blanche. L'histoire et le tabac parfumé m'avaient étourdi et pourtant je me suis rendu compte: les aiguilles longues comme des javelots se dirigeaient sûrement vers l'heure fatale! Et je me suis tout à coup rappelé Ophélie.

... Eh bien, Ophélie existait! Elle était là, devant moi: une grande fille, mince et blonde, aux cheveux clairs comme la soie, vêtue d'une tunique blanche et longue, comme un voile. Elle me tournait le dos et ne me voyait pas, mais un miroir ovale au mur, devant elle, encadrait son visage blond, pareil à celui d'un ange, pour me l'envoyer en guise de médaillon. Mais le même miroir – rusé – devait m'encadrer moi-même et à cet instant là Ophélie lança un cri pointu et je demeurais stupéfaite, car tout à coup, le miroir au visage d'Ophélie se brisa en mille morceaux et un lourd filet de rides voila son beau visage d'ange. Mais non, le miroir ne se brisa point, c'est Ophélie qui se tourna vers moi et je vis son visage vieux et ridé. Ophélie était plus vieille que son amie, la vieille Polonaise et de sa chevelure blonde et brillante comme la soie, seul demeurait un vieux chanvre flétri, tandis que son vêtement n'était plus qu'un blanc linceul mortuaire.

J'ai eu beau fuir terrifiée. C'était trop tard et je n'avais sans doute pas encore dévalé toute la spirale sanglante de l'escalier, que j'ai entendu Ophélie s'effondrer et mourir.

Et maintenant, lorsque je voyais courir dans la maison déserte vers la dernière heure de la nuit, les longues aiguilles de la pendule, pareilles à des flèches assassines, j'ai eu la certitude que là aussi, dans la maison de l'Artiste, il allait se passer la même chose qu'avec Ophélie. Et comme je ne pouvais pas arrêter le récit et que l'arc tardif de la nuit avait déjà tendu ses flèches assassines, j'ai sauté sur mes pieds et j'ai traversé à toute vitesse la grande cour au dallage blanc et noir, traînant derrière moi le regard figé depuis sa jeunesse de la jeune bohémienne et la froideur de pierre de la vieille statue qui vieillissait. Et lorsque j'ai dépassé la porte en fer, j'ai entendu clairement la pendule mesurant attentivement de ses onze coups les dernières secondes d'un corps qui n'était plus vivant.

## LA GRECQUE

Ils étaient tristes. Ils habitaient au centre-ville. Ils avaient leur école et leur club. Les Grecs.

*Les Grecs*, disions-nous en traversant le parc, contournant les gros arbres feuillus, pour sauter ensuite par-dessus la petite grille en fer forgé et nous arrêter sous les fenêtres de l'école. Ils récitait leurs leçons dans une langue bizarre, musicale, qui menaçait de tourner au fantôme. Les Grecs. Conjuguaient-ils des verbes? Avaient-ils aussi des noms? Quels noms de cours d'eau et de montagnes apprenaient-ils dans cette langue inconnue qui semblait à deux niveaux: une couche superficielle, comme une eau claire trompeuse; une autre en dessous dont pouvait toujours surgir le passé ou, au contraire, le feu. Ils ne jouaient pas avec nous, ils n'étaient pas curieux de nous connaître; ils étaient aussi à double couche. Nous n'avions rien en commun. Nous ne voulions rien ensemble. Je savais qu'ils vivaient une tragédie. *Les Grecs sans pays*. Ils avaient eu la vie sauve, mais ils avaient perdu leur pays. On les regardait avec une tristesse immense. Je connaissais aussi d'autres enfants que l'on regardait ainsi: ceux qui avaient perdu leur mère. Trois filles, trois sœurs. Leurs âges cumulés ne faisaient pas dix, quand leur mère était morte. Lorsque je parlais d'elles, mon cœur se serrait à chaque fois, même lorsque nous étions déjà, elles et moi au lycée. Et même en ce moment, quand je pense qu'elles ont à leur tout des fillettes, j'ai toujours un pincement au cœur: sans mère. Sans pays, c'est comme sans mère. Qu'ont-ils écrit comme rédaction sur «Ma patrie»? Quels noms de montagnes apprennent-ils en larmes? Quels cours d'eau coulent dans cette langue inconnue, comme une rivière douce, qui cache des gouffres profonds? Nous apprenions, nous, à diviser la carte en petits carrés, pour la dessiner par cœur. Pouvoir dessiner son contour les yeux fermés. On commençait à Buziaș, on montait légèrement à Lipova, on traversait la plaine de la Tisza, puis on arrivait dans le Nord, tout en haut, là où la carte semblait hausser les épaules. On arrivait à Horodiste, l'eau coulait avec le crayon bleu... le Prout tumultueux jusqu'aux grands étangs de Brăila, aux trois bouches affamées du Danube, on suivait ensuite la plaine brûlée de la Dobroudja jusqu'à la fraîcheur bleue du fleuve, on faisait la tête de canard du Danube à Cazane et on se retrouvait à Baziash. Ensuite, triomphalement on revenait, en dessinant à la craie bleue, la grande mer. Mais eux? Mais leur prof? Il avait quitté la Grèce en pantalon de toile blanche et c'est ce qu'il mettait

chez nous aussi, dans nos terribles gels et neiges du Nord! On es voyait l'hiver bleuis de froid, se débattant dans les congères en souliers et pantalons blancs, la tête enveloppée, à la place d'un bonnet, d'une écharpe lie de vin. Un oiseau des pays chauds! Le premier hiver qu'ils ont vécu chez nous, dans les congères et le vent du Nord, les ont tous terrifiés comme la fin du monde. Et ils furent si étonnés, si étonnés de voir à la mi-mars la couche de neige mincir au point de faire surgir, ça et là, dans les jardins, l'échine noire de la terre.

— On n'y croyait plus, disaient-ils dans cette langue bizarre, caressante et âpre à la fois. Ils n'espéraient plus sentir le soleil, voir des feuillages verts et revenir même les oiseaux. Certains de ces oiseaux auraient-ils passé l'hiver là où eux, n'avaient plus le droit d'aller? Certains d'entre eux allaient mourir sans jamais y retourner. Je ne leur posais pas de questions, même s'ils parlaient déjà un peu le roumain. Mais ils erraient ainsi solitaires dans les rues, sans rien voir, desséchés par leur nostalgie, avec leurs grands yeux noirs cernés par la tristesse.

Ensuite, nous avons pris l'habitude: eux, nous et la ville. Ils allaient rester là pendant des années, jusqu'à ce qu'un sort plus clément leur permette de revenir des quatre coins du monde. Mais la vie continuait. Les enfants grandissaient, allaient à l'école, s'inscrivaient à la fac, se mariaient. Mais entre eux. Entre Grecs.

Tristes, ils ne l'étaient plus qu'au club. Ils bavardaient gaiement, mais chantaient tristement. Et leur tristesse était si grande, si déchirante, qu'on ne voulait même pas savoir de quoi parlaient leurs paroles, revêtues de sons étranges, qui se glissaient toujours entre deux eaux: l'une rocailleuse, en dessous et l'autre si mélodieuse pardessus. Et surtout, je n'oublierai jamais, non pas leurs danses, mais la *danse*. Je devais la reconnaître, bien des années après, dans un film célèbre sur un Grec ayant fait fortune en Amérique. *La danse de Zorba*. J'allais la reconnaître étonnée, chez ce fou de Grec viril à l'écran et m'étonner surtout de cette musique qui l'animait. La danse. A leur club, les Grecs dansaient sans musique. Après une nuit de larmes et de fête, avec des airs soupirés et des paroles étranges de Grecs. Lorsque arrivait le matin, bizarre, blanchâtre et qu'excités par la nuit grecque qu'ils avaient vécue ensemble, ils se mettaient à danser. Leur danse. Un terrible silence tombait alors. On entendait les battements sourds des cœurs et sans une parole, sans un murmure, sans un soupir, les Grecs se levaient et leurs yeux cernés s'assombrissaient encore, leurs pupilles noires dangereusement profondes se dilataient et comme une dernière ombre,

le sourire se figeait. A travers les portes largement ouvertes l'air fort du matin pénétrait à flots et les volets des fenêtres heurtaient les murs dans un soupir. Les dernières brumes se figeaient et ils attendaient: il ne faisait pas noir, il n'y avait pas de lumière, ni de soleil, seule la pâle clarté de la lune. Face à face dans un cercle assassin ils étaient tous là; une hirondelle qui se serait égaré parmi eux, aurait été fauchée à terre. Un silence plus pesant que l'eau de la mort, où même les battements étouffés du cœur ressemblaient à un tonnerre. Et puis, tous à la fois! A droite, comme un flot, comme un bercement, tous! Les mains accrochées à l'épaule du voisin, un cercle comme une roue. Une roue terrible. A gauche. Le pied droit en l'air. Attendant un instant dans l'air, dans un bercement, fleurant un danger. Puis, brusquement, ils changeaient: le pied gauche levé, se balançant en attente. L'onde se transmettait comme un frisson par les épaules. Elle passait comme un courant vif, d'un homme à l'autre, le frisson passait aussi, comme une vague, comme une brise, de leur mer chaude à eux. Les yeux s'assombrissaient et les pupilles profondes lançaient des éclairs rapides, recevant en réponse d'autres éclairs tout aussi rapides et ardents. Le flot frappait les chevilles, le pied gauche et le pied droit échangeaient entre eux le rôle du vent et de la vague. Le frémissement remontait aux genoux, en grêle rapide, passait comme un frisson d'une épaule à l'autre. Il entraînait la taille. L'éclair et la grêle menue, serrée criaient rapides et ardents, le cercle se serrait toujours plus. Nulle vie n'y pouvait plus entrer. Un cercle assassin, passionné. La danse. Sans musique, sans gémissements, sans soupirs, jusqu'à ce qu'au ciel, ne disparaisse le poison pâle de la lune

Et à cet instant seulement, une commande inconnue figeait dans un tressautement nerveux le cercle et surgissait de là, comme arrachée à la chair humaine, la Grecque. Avec un cri terrible, qui nous réveillait et aurait réveillé même les morts, poignardée par une chose invisible, la plus belle Grecque s'effondrait sur le sol noir, encore vibrant, comme l'échine d'un animal toujours vivant. La danse et la nuit finissaient ensemble. Et les Grecs s'en allaient figés, le visage trempé, avec des rides plus noires et plus profondes.

Je ne sais rien de cette Grecque enragée, aux cheveux bouclés bleuâtres, aux yeux cernés et aux sourcils joints arqués. Je ne sais pas si elle était très belle. La Grecque n'avait pas de nom. On l'appelait ainsi. Les hommes même ne parlaient pas de sa beauté. Mais ils juraient qu'elle était faite d'étincelles. Possible. On le voyait même aux lueurs bleuâtres de ses cheveux, qui se jetaient en mèches frisées sur ses épaules, dans le dos, dans l'échancrure profonde de son

corsage, taillé pour couvrir, mais surtout pour dévoiler ce qui devait être une formidable promesse. Quoi qu'il en soit, la Grecque avait mis le feu aux hommes de notre ville.

Le dimanche, lorsque d'un bout à l'autre les gens se promenaient pour se rencontrer, mais surtout pour se faire voir, sous les balcons à turque des maisons bourgeoises, le dimanche soir, la Grecque sortait aussi. On la voyait d'abord au balcon, se dandinant mollement dans son fauteuil-balançoire en osier, seul bagage qu'elle ait emporté de chez elle, dans son voyage vers le Nord. Elle déplaçait paresseusement l'air de l'après-midi mûre, de son éventail noir de soie. Ses robes aussi étaient toutes noires et en soie. Elles étaient parfaitement coupées sur son corps, comme cousues directement sur sa peau, tellement elles bruissaient à chaque pas, tandis que le taffetas ondoyait ses nuances violettes, comme celles des paons royaux. La Grecque déplaçait l'air de l'après-midi pesante d'attente, et sous ses sourcils joints arqués, les yeux jetaient des regards assassins, car on ne pouvait que plaindre celui qui les rencontrait à cet instant là. Petit à petit, les filles et les femmes la détestèrent en égale mesure, car le feu de cette femme à la peau noire avait brisé la paix de bien des familles. Quelque grand gaillard bien bâti, se mettait à fondre comme un cierge, atteint d'un mal sans nom. On savait alors: c'est *la Grecque*. Jamais, jamais, rien ne devait plus être comme avant. Mais, un dimanche après l'autre, après un temps passé à son balcon turc, la Grecque descendait paresseusement, se balançant comme un grand félin en chasse. Elle ne ratait jamais sa cible. Jamais le gibier ne lui échappait. On disait qu'une fois, à l'époque où la Grecque était une petite fille à la peau noire et au regard ardent, là bas dans les îles de la Méditerranée, un voleur de cœurs lui avait volé son amour et l'avait emporté. Des histoires. La Grecque n'avait pas de cœur. Elle n'était que tentation et des étincelles bleues s'échappaient de ses mèches frisées qui recouvraient la moitié de son corps. Elle sortait à l'affût, comme un grand félin, ayant la passion de la chasse aux tripes. Toujours seule, avec son petit sac en laque noir sous le bras, avec ses hauts talons aiguille, au son net. Je ne sais pas quel était le visage de la Grecque. Était-elle belle? Peut-être. Mais de corps comme le sien, il n'y en a sûrement jamais eu. Elle avait une taille si fine, si anormalement haute, comme si Dieu ou le diable lui-même l'avait faite en deux parties et seul le hasard aurait combiné des hanches aussi étroites, parfaitement polies, donnant des rondeurs à la soie bruissante, et une taille si fine, mais assez forte pour pouvoir porter l'explosion sauvage de ses seins lourds et durs. Et lorsqu'elle descendait, féline endiablée,

avec le plaisir du gibier aux tripes, elle savait, oh, comme elle le savait, qu'elle traînait derrière elle une longue suite de suicidaires. Et pour que la volupté de la chasse soit plus grande, elle répétait sa promenade. Une fois et encore une fois ... et affolées par leur rivalité, les victimes s'entredéchiraient, car chacun des hommes aurait donné sa vie et même son âme pour être l'élu. Et c'est d'ailleurs ce qui arrivait. Après s'être promenée et avoir excité tout le monde, la Grecque s'arrêtait devant sa maison et tendait la main avec un rire perfide, ou peut-être orgueilleux. Avez-vous déjà vu un homme hypnotisé? C'est ainsi que l'élu la suivait et la grande rue entière demeurait interdite, sous le parfum des marronniers en fleur, hommes et femmes compris. Un souffle de vent frileux soulevait un petit nuage de poussière et sous les chemises de soies, les hommes sentaient leur peau trempée et froide. Les femmes tremblaient impuisantes et ne souhaitaient à la Grecque que ça: le feu éternel. Ils restaient sous le balcon étroit jusqu'à ce qu'à l'intérieur un lampadaire à cordon doré, placé sous le rideau, n'envoyait à la rue sa clarté pourrie et frémissante:

— La maudite!

— La Grecque!

La maudite, grinçaient les femmes, lui jetant entre leurs dents serrées de haine, des injures terribles et des sortilèges à rompre les charmes de leurs maris ou amants.

La Grecque, soupiraient les hommes, en attendant sur des charbons ardents que passe une nouvelle semaine, qu'arrive un nouveau dimanche, pour se replacer, à l'heure où le soleil décline doucement, derrière la couronne verte et parfumée des marronniers, avec un désir encore plus fort et l'espoir infini d'être élus pour proie.

L'élu, elle le gardait une semaine. On ne voyait que la clarté jaune, pourrie, du lampadaire au cordon de soie dorée, allumé jour et nuit derrière le rideau de la Grecque. Et une semaine plus tard, jour pour jour, lorsque sur le balcon à la turque, la guêpe noire, à la taille fine et élastique, sortait paresseusement, comme une petite panthère, dissimulée par la soie bruissante de son costume, une fantôme étourdi, pâle, livide descendait l'escalier, les joues creuses et le regard hagard. Ce n'était plus un homme, encore moins un mâle, et cela pour la vie. Et sans se soucier de cette terrible apparition, les hommes et les garçons de la ville refaisaient des rondes folles sous le balcon de la Grecque, tâchant de retenir un instant son regard au lasso de leur désir passionné. Mais telle un grand félin repu, la Grecque les excitait en prolongeant l'attente, avec de paresseux balancements, qui lui rappelaient peut-être les après-midi

brûlants et voluptueux de l'époque où elle n'était qu'une femme-gamine, et où un voleur de cœurs lui avait volé le sien. Des sornettes. La Grecque n'avait pas de cœur. Elle n'était qu'étincelles et lorsque le soleil déclinait lentement et que les clochers pointus des églises brillaient aux derniers rayons du crépuscule, lorsque la couronne des marronniers acquérait une aura de bronze, dans le frisson de l'ombre, première promesse d'un soir doux, luisant et lourd, comme le taffetas et soyeux comme lui, la femme en noir descendait rythmiquement, avec ses hauts talons chic, avec son corps si bizarrement formé par Dieu ou plutôt par le diable, balançant ses hanches rondes trop lisses, dont surgissait élastique et haute, une taille si fine, que l'on s'étonnait de la voir soutenir le fardeau noir de seins si lourds.

Et à nouveau, derrière elle, la longue file des suicidaires et à nouveau les rixes sanglantes entre eux et la longue et humiliante scène du choix sous son balcon même, élection éhontée au vu et au su de tant d'hommes et de femmes qui la détestaient et la désiraient avec une passion égale.

— La Grecque!

— La maudite!

Et petit à petit, même les Grecs ne l'invitaient plus au club, mais elle venait toute seule à l'aube, quand il ne faisait ni nuit, ni jour et que seul le poison de la lune s'apprêtait à fondre avec le lever du soleil. Alors, lorsque la danse commençait, quand ils se figeaient tous en un cercle étroit, si étroit que l'hirondelle même ne pouvait s'en échapper ... elle arrivait, comme à un appel spécial, connu d'eux seuls, pour recevoir le flot ardent de la Méditerranée, pour qu'il lui fauche les chevilles, pour que passe le frisson d'une épaule à l'autre et qu'elle le reçoive sur les siennes, pour tressauter mince pécheresse et se figer avec ses pupilles noires et dilatées, en éclairs rapides, jusqu'à tomber poignardée sur le sol noir qui continuait à envoyer le rythme comme l'échine d'une bête naguère vivante. Rien que ça. Elle revenait ensuite à sa chasse, qui la rajeunissait, la rendait plus féroce, plus passionnée.

Des femmelettes, pas des hommes! devait dire le plus solide gars de la ville en rentrant de son service militaire, jeune et joyeux, et si beau que les filles et les épouses pleuraient toutes en maudissant la Grecque, qui allait sûrement s'en emparer. Pour faire en une semaine d'un homme comme un chêne, un fantôme errant.

— Moi? disait le prince charmant de la ville, se tenant droit et claquant joyeusement les talons de ses bottes d'officier. Elle n'est pas encore née, la femme qui mettra le grappin sur moi. Il devait

en savoir quelque chose. Car il avait brisé bien des cœurs et combien d'autres attendaient de se laisser briser.

— Prends garde à toi, lui conseillait-on. Et surtout ne sors pas le dimanche soir sous les marronniers. C'est alors qu'elle a toute sa force: au crépuscule.

Mais le plus bel homme de la ville n'en crut rien. Poussé comme par une force invisible qui ne lui ordonnait que ça, il sortit sous les marronniers, un après-midi de la fin du mois d'août. De temps en temps, à une commande végétale, tombaient en brèves rafales, avec un bruit sourd, des marrons mûrs qui se dénudaient éhontés devant tout le monde et s'offraient provocants, bien polis, avec leur peau brune et luisante.

Le prince charmant marcha d'abord orgueilleusement, en faisant claquer ses talons d'officier sous le balcon à la turque. De la maison de la Grecque sortit en rampant une ombre pâle et ahurie, un revenant. La Grecque demeura encore quelques instants derrière son rideau. Elle aimait faire monter l'attente, car elle savait accroître son plaisir. Ensuite, en balançant ses hanches si bien dessinées, brunes, polies et luisantes sous la robe épousant son corps, si bien coupée qu'elle bruissait comme un appel à chaque mouvement de la belle balançoire, la Grecque commença le jeu de l'éventail. De derrière son aile tendue comme la queue d'un paon royal, la Grecque le remarqua tout de suite. Mais ce n'est qu'après un certain temps, lorsque le soleil descendit derrière le clocher des marronniers, couronné d'une aura rousse, lorsque l'ombre du soir, pareille à une douce promesse, descendit sur la grande rue, que les mèches frisées aux éclats bleuâtres de la Grecque commencèrent à lancer les étincelles connues et alors, le premier à se placer derrière elle fut Radu.

— Maudite! gémissent les femmes et se mirent à le pleurer comme un mort.

— Eh, la Grecque! murmura le prince charmant de la ville, la bouche sèche et les yeux ardents. Il aurait tué celui qui lui aurait dit mot.

La belle avait tout vu et elle promena le cortège de sa noce empoisonnée une nouvelle un fois et encore une fois. Et au moment du choix, c'est Radu qu'elle a élu. C'est tout ce que hommes et femmes purent encore voir de Radu: l'espoir et l'âme, l'orgueil de la ville claqua une dernière fois plein d'élan de ses bottes d'officier et s'en alla comme – je ne sais pas si vous avez jamais vu cela, je l'ai vu moi – comme un homme appelé sous hypnose.

Car le fantôme, le fou, l'ombre errante qui sortit de sa maison, n'avait plus rien du prince charmant de la ville, qu'hommes et femmes regardèrent vraiment comme un mort.

Entre temps, il arriva qu'un élève du lycée, perde la tête pour elle, Un Grec, lui aussi. Inutile! Il entraît tous les dimanches dans le cortège de la mort. La Grecque ne le regardait même pas. Et plus il s'enflammait, plus indifférente était la Grecque, secouant sa crinière noire, lorsqu'elle passait près de lui. Elle balançait aguicheuse ses fines hanches, elle secouait plus fort ses seins lourds sous sa blouse luisante et à chaque regard, elle glissait du poison au cœur du jeune homme. Le malheureux garçon, un Grec, ne quittait pas des yeux le balcon de la Grecque. Ses yeux noirs avaient désormais des cernes noirs, à la regarder pendant des semaines, monter chaque fois avec un autre, allumer la clarté pourrie du lampadaire derrière le rideau de soie jaune et sortir, féline goulue chaque dimanche, pour viser ses victimes de derrière son éventail noir de soie. On essaya de lui parler, de l'emmener. Rien n'y fit. Le Grec était malade. Son corps de jeune homme commença à mincir, à fondre, son visage devint pâle et ses yeux s'enfoncèrent, rendant plus profond son regard douloureux et noir. Il ne tenait plus sur ses jambes, il appuyait aux murs son corps délié aux yeux noirs immenses et cernés. Le corps devenait plus mince, le visage plus pâle, les yeux plus grands, plus ardents, avec le triste deuil des cernes rivés sur la fenêtre de la Grecque.

Et un beau matin, les premiers passants virent avec terreur qu'il ne restait plus de l'amoureux, du lycéen grec, que les yeux collés au mur, comme sur une photo. En grattant le mur de leurs ongles, ils tentèrent de l'enterrer, en détachant du mur le corps de ce fou d'amour, mais les yeux se retiraient, comme effrayés que l'on emporte ainsi l'image, la fenêtre maudite de la Grecque ou depuis une semaine déjà la lumière pourrie traversait le rideau de soie. En grattant le mur de leurs ongles, ils lui firent une tombe, pour que le pauvre garçon aie au moins la paix d'une sépulture, d'autant plus effrayés, que les yeux cernés se retiraient de façon troublante s'enfonçant dans le mur, pour ne pas se séparer, de la fenêtre de la bien aimée.

## LA TENTATION DE LA NEIGE

Elle nous attendait, elle nous guettait de loin pour nous demander:

— Tu ne sais pas, petite? La mort ne m'aurait-elle pas oubliée?

Je n'en savais rien, mais la question me faisait toujours peur.

Etouffée et halletante, elle sortait comme du fond d'un puit. Zenovia nous parlait pliée en deux, les yeux rivés sur son éternel tablier. Elle n'arrivait plus à déplier son dos, depuis une vingtaine d'années et sa tête descendait plus bas, toujours plus bas, depuis. D'abord elle la tenait simplement penchée, le menton planté dans sa poitrine. Puis la tête descendit plus bas, jusqu'à la ceinture, pour se diriger finalement vers les genoux. Elle devait en avoir marre d'avoir toujours devant ses yeux les plis de sa jupe brune, qui touchaient la terre, mais de tout ce qu'il y a voir au monde, il ne lui était resté que cela. Et comme elle ne pouvait plus bouger sa tête, demeurée à jamais figée, ses yeux s'activaient tout le temps vers sa tempe gauche ou droite, en tirant bien fort sur les freins qui les retenaient à leur place;

— Ne sais-tu pas, petite, la mort ne m'a-t-elle pas demandée?

Je n'en savais rien.

Mais en tournant le dos au monde, elle craignait que la mort n'ait plus envie de lui tourner autour pour rien. Zenovia pensait qu'il fallait être respectueux envers la mort et ne pas la contrarier en ne faisant pas attention à elle.

— Ne sais-tu pas, petite, la mort n'est-elle pas fâchée contre moi?

Elle se faisait du souci. Si la mort était fâchée, viendra-t-elle encore la chercher?

Zenovia habitait au bord d'un ruisseau bordé de saules. C'est parmi les saules que la vieille Lipovène avait dissimulé sa maisonnette. Une hutte, disait ceux qui l'avaient vue de plus près. Mais à l'intérieur, il est vrai, personne n'était jamais entré. Et la Lipovène, elle-même, personne ne la connaissait autrement que seule, bossue, vieille. Zenovia.

Parmi les saules tendrement penchés et les osiers aux couronnes blanchâtres, le ruisseau avançait paisiblement, comme un poisson dans l'eau. On l'attendait là-haut sur le pont, en guettant de loin son murmure, l'oreille tendue. Il entra dans la menotte noire du pont, le heurtant avec force et gémissant pour sortir de l'autre côté, puis il soupirait heureux de s'en être tiré. On l'attendait là haut, sur le pont et il arrivait en se glissant doucement par les

jardins des Lipovènes. Nous distinguions de loin, dans l'eau paisible, un frémissent doux, comme une musique d'accordéon. Seul l'accordéon des Lipovènes, les jours de fête, rendait de loin un son si velouté. La fête demeurait toujours lointaine et jamais Zenovia n'entendait d'autre musique que celle qui, seule, coulait entre les saules. Mais sous le pont, toujours, la musique se brisait dans un cri presque humain et surtout le soir, si vous passiez le pont violet, vous ne pouviez pas ne pas entendre ce gémissement sourd, comme un appel à l'aide. Mais le cri mourait vite, noyé dans les glouglous troubles de l'eau et de la boue. On disait que sous le pont l'eau avait creusé un gouffre si profond que l'on ne pouvait même pas en toucher le fond. Sornettes! disaient d'autres. Ce n'est pas l'eau qui a creusé le gouffre. Mais qui, alors? Les gens ne prononçaient pas son nom même à voix basse, car ils avaient peur: n'est pas de là que venait ce cri humain, Et n'est-ce pas de là que jaillissait la nuit cette plainte si terrible, que l'on en avait le dos glacé et que l'on pouvait mourir de peur?

Zenia, elle est plus forte qu'un homme, même si ce n'est qu'un bout de fillette folle. Elle est allée, cheveux au vent, la nuit, attendre le lever de lune, parmi les osiers fumants. Elle a du avoir le cœur solide, pour y rester seule, toute la nuit. Mais la pleine lune ne s'est pas montrée jusqu'au matin. Zenia se promenait parmi les saules pleureurs et n'avait plus envie de partir: de douces musiques d'harmonica céleste coulaient paisiblement. De petites vaguelettes frappaient les troncs luisants et les racines qui dépassaient au bord de l'eau. Une carpe sautait ça et là et son ventre blanc écailleux lançait des éclairs dans la nuit froide. Zina attendait que se lève au ciel la pleine lune, pour se pencher sur le miroir coulant jusqu'à ce qu'au fond de l'eau, parmi les pierres habillées de mousse et les carpes lumineuses paraisse le visage du promis, comme sur une photo. Mais le ciel devenait toujours plus noir et la nuit ne lançait pas son échelle de soie pour qu'y monte le globe doré de la lune. L'obscurité devenait de plus en plus froide et les musiques n'étaient même plus celles de l'accordéon, car on entendait toujours plus clairement sous le pont un cri humain. Et menottée par le pont, l'eau gémissait toujours plus fort, se débattant comme folle, ayant à peine la force de soupirer au moment de la délivrance. Mais Zenia n'avait pas peur, bien que sous sa chemise, à même la peau, elle sentait pousser une autre chemise, de glace. Zenia n'avait peur que d'une chose: que le matin vienne et la nuit s'en aille sans lune et qu'elle ne puisse même pas descendre entre les osiers pour que paraisse comme sur une photo son promis. Mais elle était désormais certaine

d'être restée inutilement cheveux au vent, la nuit entière sous les osiers, tandis que la chemise de glace la serrait comme si elle avait rétréci. A l'endroit du cœur, elle sentait tourner comme une tenaille brûlante.

— La première robe que tu mettras sera ta robe de mariée.

Zenia allait jurer avoir entendu ces mots derrière elle. La vieille Zenovia, c'était bien elle, car qui aurait pu imiter cette voix étouffée, haletante, sortant comme d'un marais ou d'un puits? Seulement, lorsque Zenia tourna la tête, elle vit que Zenovia n'était pas une vieille, mais une jeune fille. Elle semblait lointaine et marchait sur l'eau, comme sur le glaise, sans se mouiller. Et soit qu'ils avaient peur, soit qu'ils ne voulaient pas la toucher, les poissons sautaient hors de l'eau, battant l'air de leurs nageoires transparentes. Peut-être était-ce des mouettes ... Zenia jura avoir vu tout cela et que Zenovia avait même répété:

— Dès aujourd'hui tu mettras ta robe de mariée.

Alors le coq chanta et Zenia ne sut même plus comment elle est rentrée chez elle. Elle sentait seulement une lassitude et lourde torpeur et elle parvint à peine à parler et à jurer, et se moquer de la folie de Zenovia. Comment pouvait-elle se marier avant la tombée du soir, puisqu'elle n'avait pas de fiancé? Zenia ne savait pas que c'était possible même sans fiancé. Et elle n'en sut rien, car elle s'est couchée et elle ne s'est plus réveillée. Pendant son sommeil, elle fut prise d'une forte fièvre qui la faisait crier et gémir, comme si c'était les cris et gémissement que l'on entendait sous le pont. Et lorsqu'après plusieurs heures elles mourut, elle s'en alla avec un soupir si profond, qu'il ressemblait à celui du ruisseau s'échappant du béton.

Et comme elle était vierge, on la mit en bière en robe de mariée... Je l'ai vue aussi, car Zenia avait un frère, dans la même classe que moi et il se tenait maintenant auprès d'elle et son visage ruisselant brillait devant les cierges.

On n'avait jamais vu une chose pareille. Et les Lipovènes se sont souvenu alors du récit de Zenia... Mais à qui demander des comptes? Pliée en deux comme un vieux fer à cheval, la tête plongée dans les plis de son tablier noir, toujours attaché à sa taille, Zenovia roulait ses yeux vers les tempes, tirant fort sur la bride qui les retenait dans leurs orbites. Elle regardait d'un côté ou de l'autre comme les poules. Quoi qu'il en soit, après cette histoire, qui ne prouvait finalement rien, les gens évitaient Zenovia encore plus et nous avions encore plus peur, lorsqu'elle surgissait tout à coup devant nous pour

nous demander d'une voix sifflante, comme si elle s'arrêtait à peine de courir:

Ne sais-tu pas, petite, la mort ne m'a-t-elle pas cherchée?

Personne ne se pose la question de savoir pourquoi Zenobia ne meurt-elle pas, mais tout le monde s'étonne de la voir toujours vivante. Personne n'était jamais entré dans sa maisonnette entre les saules, mais tous ceux qui l'avaient vue de près juraient que c'était un taudis. On disait qu'il n'y avait même pas de poêle et je veux bien le croire, car on aurait vu de temps en temps tout de même, s'agiter le bout d'un mouchoir de fumée. Or, le fait est qu'entre les saules, si sec que soit le froid – et vous n'imaginez même pas le gel qui, chez nous, dans le Nord, frappe comme un fouet – de mémoire d'homme on n'y avait jamais vu de fumée. Tout ce que Zenovia possédait, c'était deux chèvres et une meute de chiens. Les chèvres couchaient avec elle dans la maisonnette et c'est entre leurs ventres chauds comme un poêle qu'elle se lovait. Certains juraient que Zenovia ne trayait même pas leur lait, ils l'auraient vue de leurs yeux têter le lait à même le pis des chèvres, comme une bête sauvage...

Les chèvres grignotaient courageusement le maïs, les betteraves, s'accrochaient aux arbres et si jamais elles avaient voulu s'éloigner, la meute de chiens au complet les rabattait sur le jardin de Zenovia. Le seul souci de celle-ci était de veiller à ce que les carpes ne sautent pas hors du ruisseau, pour s'égarer dans les sillons d'argile jaune, mourir le ventre gonflé, crever au soleil. Près du ruisseau, elle attendait la tête enfoncée dans ses jupes, pour entendre leur froissement suicidaire. Le poisson retombait avec un craquement sec sur le sillon brûlant et commençait tout de suite à se débattre follement, pareil à un couteau. Zenovia avait vite fait de le trouver, tâtant activement la terre de ses mains dures et sèches comme des branches; elle s'en saisissait rapidement et, grommelant terrifiée, elle le rendait au ruisseau, qui s'en emparait pour se jeter avec lui dans la menotte noire du pont, comme dans une cascade. Elle craignait tellement que les poissons ne s'introduisent pas dans son jardin, comme si elle avait su des choses inconnues des autres mortels. Et plus elle les guettait, plus ils s'arquaient bondissant au soleil et en retombant n'arrivaient plus à atteindre l'onde fraîche, et sa belle musique, mais le jardin aux sillons jaunes et saules pleureurs. Zenovia ne laissait les poissons tranquilles que lorsqu'elle nous entendait: alors, elle se faufilait dans les champs de betteraves et de maïs nain jaune, elle se cachait derrière la haie d'argousiers, pour

nous couper tout à coup la route et nous demander avec une inquiétude pleine d'impatience:

Tu ne sais pas, petite, la mort n'aurait pas demandé après moi?

Nous n'en savions rien, pourtant elle nous faisait bien peur. Nous bondissions, faisant un écart et notre cœur battait bien fort, même si nous étions nombreux et pas un seuls.

Je ne me promenais pas seule, mais j'étais la première. Il y avait dans ma classe six garçons qui habitaient la même rue que moi, pourtant c'était moi que la maîtresse avait nommée pour les conduire en file indienne, chef d'une petite troupe ridicule. Je fendais courageusement la neige à la tête des six enfants et vaillamment j'ouvrais la route en fonçant, de ma poitrine, mes yeux et mon cœur. Il neigeait cette année là en une semaine autant qu'autrefois en une année entière. Et nul sentier dans la neige ne durait plus d'un quart d'heure. Et la neige tombait si dense, comme si entre le ciel et la terre, de gros papillons blancs de neige descendaient frémissant. Nous n'avions pas l'intuition des cigognes pour nous relayer à la tête de la file indienne, mais nous nous tenions la main, effrayés de nous perdre, une fois décrochés l'un de l'autre, et que l'on ne nous retrouve qu'au printemps.

Neigeait-il plus fort ce jour-là, ou bien au contraire, la neige était-elle lasse de guerroyer depuis tout un hiver? Le fait est que sur le pont, avant de couper près du jardin de Zenovia, j'ai tout à coup senti la neige devenir chaude et la congère grossir doucement sous mes souliers, en chauffant mes pieds gelés, mes chevilles et mes genoux, pour m'enfoncer toute entière dans une douce vague. La neige se transformait en rouleaux sucrés, comme de la barbe à papa. Je me suis lentement agenouillée, puis couchée et sous la neige qui descendait aveuglement du ciel, il aurait suffi de quelques minutes pour que l'on ne me voie plus, peut-être jusqu'au printemps...

Cependant, les garçons, mes six preux chevaliers, qui tous les jours me permettaient de leur commander, de les mettre en rang, et de les épuiser à la course jusqu'à la maison, ne m'obéirent plus pour une fois. Je leur demandais de me laisser dormir, j'avais sommeil et j'étais si bien au chaud, mon oreiller et ma couette étaient si doux et blancs... et eux ne m'obéissaient pas bien que je sois leur commandante depuis des mois. Seul le frère de Zenia se mit à pleurer, parce que Zenia aussi, en revenant du jardin de Zenovia, c'est ce qu'elle disait: qu'elle avait sommeil. A mon avis il ne comprenait pas, mais il frottait ses yeux rougis avec ses poings tout aussi rouges. Les garçons, mes preux chevaliers,, tentèrent de me porter à bout

de bras, sans réussir. Ils enlevèrent alors leurs cartables de leurs dos et les attachèrent les uns aux autres, par les bretelles et m'allongèrent dessus comme sur une luge, puis, pour ne pas me renverser ni me perdre, ils m'attachèrent avec leurs cache-nez. Ils m'ont ainsi ramenée chez moi, tandis que je dormais depuis longtemps, et que derrière la haie d'argousiers on entendait une voix étouffée, comme sortant d'un puit:

Que penses-tu, petite, la mort n'est-elle pas fâchée?

Jusque devant ma porte, la neige m'avait déjà enveloppée toute entière et ils durent me chercher pour me trouver. Et mes preux chevaliers pleuraient tous les six, car après m'avoir ramenée ils ne savaient plus que faire d'autre. Mais cela, je l'ai appris plus tard. Sur le coup, je n'en savais rien, car je n'ai ouvert les yeux que quelques jours plus tard, et tout était blanc autour de moi: j'avais froid et je grelottais, car je n'étais plus dans la neige brûlante, mais sur un lit d'hôpital. Et autour de moi, tout le monde pleurait, même si ce n'était plus des enfants. J'étais vivante.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée à l'hôpital. De mon oreiller, je voyais dans le cadre de la fenêtre, les branches perdre petit à petit leurs blanches fleurs de neige. Ensuite, les branches de ma fenêtre apparurent dénudées, luisantes, comme si elles avaient pleuré. De petits bourgeons jaillirent pour les consoler et, une nuit, des fleurs blanches et roses surgirent d'un coup. Tel un drapeau blanc le pommier se dessinait dans le cadre de la fenêtre, m'appelant comme jadis la neige brûlante. Mais je ne pouvais plus répondre à son murmure enchanté, même si nuit après nuit, des branches du pommier frappaient délicatement à ma fenêtre. Je n'avais même plus la force de manger et je n'en avais aucune envie. Je n'avais le droit de manger que des sucreries, même pas une tranche de pain. Du miel, des confitures, des oranges et du raisin. Je n'avais plus la force de rien faire. Mes yeux se voilaient de plus en plus souvent, je soulevais la couverture et voyais sous les draps mes jambes incroyablement minces et sous la peau le dessin des petites veines bleues. Et je ne m'étonnais, ni ne m'effrayais le moins du monde d'entendre un jour les médecins se dire inquiets, sans s'en cacher:

Qui peut encore savoir?

Que pouvait comprendre un enfant de sept ans? Il comprenait, je comprenais. Et je me souvenais que c'est ce qu'on disait dans tous les contes: qu'avant de mourir, on doit absolument vous remplir votre dernier vœux. Je n'oublierai jamais l'ardeur avec laquelle j'avais souhaité avoir cette malheureuse gaufrette oubliée sur la table de chevet du lit voisin! Comment peut-on souhaiter si ardemment

une chose! Je ne peux même plus le décrire, car maintenant je suis une grande personne. Mais là, c'était le désir d'un enfant qui savait ne plus pouvoir désirer qu'une seule chose. Alors, de toutes les choses de ce monde, j'avais choisi la malheureuse gaufrette oubliée sur une soucoupe, sur la table de nuit près de la fenêtre. Je n'avais pas mangé un seul biscuit depuis le jour où j'avais si facilement renoncé à ma place de commandante, tentée par la neige qui tombait du ciel sur moi. La gaufrette, ce dernier souhait devait être exaucé, je sentais ma bouche saliver et je sentais les fins feuilletés croquants, collés à la crème, se briser entre mes dents. J'attendis la nuit, bien que plusieurs fois tout avait commencé à s'assombrir et à vaciller autour de moi. Mais après un certain temps, la lumière revenait et les choses cessaient de vaciller. La nuit vint et tout le monde s'endormit. Sous l'ampoule verte au dessus de la porte, tout devint vert et je voyais avec terreur ma gaufrette devenir verte aussi. Mais je l'imaginai tout aussi goûteuse et je sentais presque entre mes dents les feuilletés croquants, enduits de crème. J'écoutais. Aucun son de pas, même dans les lointains couloirs. J'écartais ma couverture, essayant de ne faire aucun bruit. Je sentais mes jambes molles, ne voulant plus m'obéir, mais je savais que c'était là mon tout dernier désir et comme dans les contes de fées, il devait être accompli. Je m'appuyais doucement au mur, un pas, encore un, il fallait résister, tendre la main et je sentais déjà ce goût formidable, mais au moment de l'atteindre, je sentis une main sur mon épaule m'arrêter fermement, appuyer... Je sus que je n'avais plus de force et que mes jambes m'abandonnaient; on me ramena dans les bras sur le lit:

Tu sais bien que tu n'as pas le droit! Ce pourrait être la dernière...

L'infirmière qui m'avait surprise était solide, je ne la voyais pas, mais je sentais seulement ses bras qui me serraient et m'installaient dans mon lit. Je ne l'ai plus revue. Ses cheveux étaient légèrement grisonnants et sous sa blouse blanche on voyait des vêtements de deuil.

Où est le miel, où sont les oranges?

Elle me prit dans ses bras comme un bébé, me nourrit de force de ces sucreries qui me semblaient plus amères que le fiel. Je me débattais et je les avalais en même temps que mes larmes. L'infirmière était forte, j'avais beau me débattre, j'étais comme dans une tenaille. Je mis du temps à m'endormir, brisée par les pleurs et l'agitation. Le lendemain, au soir, même scénario. Il n'était plus question de gaufrette, mais lorsque tout le monde dormait, l'infirmière endeuillée est entrée pour me gaver de ces douceurs qui me

rendaient la vie amère et auxquelles je ne touchais plus depuis longtemps. Une semaine plus tard je pouvais aller à la fenêtre sans nul soutien. L'arbre avait perdu ses fleurs, mais des pommes de la taille d'une tête d'épingle avaient surgi entre les feuilles. On ne les voyais qu'en regardant attentivement. Les médecins étaient déjà plus sereins :

Qui sait ?

Ils faisaient semblant. Je savais bien, moi, qu'ils avaient envoyé la dame en deuil me nourrir chaque nuit. Malgré mes larmes et mes supplications, je n'ai jamais réussi à l'attendrir. Et lorsque les pommes mûrirent et parurent à ma fenêtre toutes rouges, comme les joues rebondies d'un enfant bien portant, on me permit de rentrer chez moi. J'avais parlé à maman de l'infirmière au bon cœur, de la dame en deuil qui m'avait sauvée, malgré moi. Et comme elle ne travaillait que la nuit et qu'elle n'arrivait jamais à la rencontrer, ma mère demanda aux médecins le nom et l'adresse de la dame.

Quelle dame ?

Et maman de préciser qu'il s'agissait de la dame en noir, l'infirmière de nuit du pavillon, qui m'avait si bien soignée, puisque voilà, j'étais vivante. Les médecins étonnés eurent un tousotement gêné ? Bien sûr, n'est-ce pas ? C'est le plus important... Elle vit, elle est sauvée. Même si, ces mois-ci elle a eu certains cauchemars, certaines visions, c'est la maladie.

Oui, mais l'infirmière ? !

— Quelle infirmière ? Il n'y a pas d'infirmière de nuit, ni de dame en deuil.

Ma mère a cru ce qu'on lui disait. Les médecins avaient raison : j'étais vivante. Pour le reste... Mais moi, pouvais-je croire qu'une femme forte, sous la blouse de laquelle on apercevait noire, une robe de deuil, ne soit pas venue me voir chaque nuit ? Beaucoup de temps s'est écoulé et j'y réfléchissais de moins en moins souvent. Sincèrement parlant, je ne savais plus quoi dire à ce propos. Mais il y a quelques jours, il m'est arrivé une chose extraordinaire.

Je traversais la terrasse de la pâtisserie et j'ai entendu une femme en train de gronder un enfant. Ce sont des choses que je ne supporte pas. Je n'aime pas les violences à l'égard des enfants. Et j'ai vu une femme taper sur les doigts d'une fillette, qui laissait tomber une gaufrette, et celle-ci se cassa. Je me dirigeais fermement vers la femme pour lui dire deux mots et je restais bouche bée. C'était l'infirmière endeuillée. Elle était toujours en deuil, mais sans sa blouse blanche je ne l'avais pas tout de suite reconnue. Elle semblait ne pas avoir vieilli, malgré la vingtaine d'année écoulée depuis.

Pendant vingt ans j'avais pensé à la retrouver pour lui remercier de m'avoir sauvé la vie et voilà que maintenant j'étais prête à lui crier dessus. Je me tournais, l'air coupable vers la fillette qui, les yeux en larmes, me regardait fixement. Je ne me souviens plus que d'une chose: en regardant la fillette dans les yeux, il m'a semblé que j'avais sept ans et que je me regardais dans la glace. Et je me suis effondrée à l'endroit même, sur la terrasse.

... Quand je me suis réveillée, il y a avait plein de monde autour de moi. On m'avait allongée sur deux sièges et quelqu'un me tendait un verre d'eau. J'ai posé des questions sur la fillette, sur la dame en noir. Il n'y avait pas eu de fillette ni de dame en noir. Alors, je me suis rappelée la gaufrette tombée et je la cherchais sur le sol. La malheureuse gaufrette gisait par terre brisée.

Vous voyez bien? dis-je d'un air triomphant. La gaufrette...

...Vous l'aviez à la main en tombant. Elle s'est émietlée....

Je ne dis plus rien. Ils ne peuvent pas savoir ce qui s'est passé il y a une vingtaine d'années, mais moi je le sais. Je tente de mettre de l'ordre dans mes souvenirs. J'erre longtemps dans les rues. Et je ressens le besoin de tout reprendre à zéro. Il me faut à tout prix revoir l'endroit, là bas, avant le pont, où les garçons avaient fait de leurs cartables une luge pour sauver leur commandante. Je n'étais plus venue dans ces parages depuis longtemps, car notre maison n'existe plus et même lorsque je voyage dans le Nord du pays, je n'y vais plus. Mes parents habitent ailleurs. J'irai cependant maintenant. Je descends donc émue dans la vallée et je m'arrête un instant devant l'église lipovène. Il y a un mariage à l'intérieur et cela me rappelle comme nous nous glissions, enfants, pour voir couronner le marié et la mariée, comme des princes. On posait sur leurs têtes de splendides couronnes en or, sur lesquelles scintillent rouges, vertes et bleues les pierres précieuses. Je me glisse une fois de plus parmi les Lipovènes et je ne vois qu'une seule couronne: celle du prince. Humblement, la mariée a sur sa tête à la place d'une orgueilleuse couronne, une sorte de petite calotte bleue, brodée de fil d'or et frappée de pierres précieuses. Je ne comprends pas. Les traditions auraient-elle changé à ce point? Une Lipovène me rappelle que c'est ce qui arrive lorsqu'une femme se marie pour la deuxième fois. La danse rituelle commence, la mariée passe devant moi, me regarde fixement sans me voir. Son regard étrange me rappelle que je la connais. Je l'avais même vue en mariée. Mais où?

Je quitte l'église et je poursuis mon chemin. Mes pensées sont si lointaines! Voici le pont. C'est par là que la neige brûlante s'était emparée de moi et que j'ai laissé les garçons sans leur commandante.

Je tends l'ouïe et je perçois au loin une musique douce, comme celle d'un harmonium céleste. Il me semble déjà même voir sauter en l'air les carpes aux ventres d'argentés qui risquent de ne plus retomber dans l'eau froide. Mais le ruisseau les reçoit en son sein et se lance avec elles comme vers une cascade, dans la menotte noire du pont. D'en bas, en dessous de moi, j'entends venir du gouffre une longue plainte et je pourrais jurer, si je ne savais pas, que c'est une voix humaine. Je suis si concentrée, si perdue dans mes souvenirs, que je ne l'ai pas vue approcher, avant de l'entendre:

Tu ne sais pas, petite, la mort est-elle fâchée contre moi?

Zenovia. Sa tête touche déjà la terre., elle la tient collée à ses pieds nus et comme elle a du mal à marcher et qu'elle ressemble à un cerceau, elle a appris à rouler à une telle allure que je bondis sur le côté en voyant devant mes pieds une bouille de chiffons dont sort, comme du fond d'un puits une voix étouffée:

Tu ne sais pas petite, la mort ne m'a-t-elle pas demandée?

Et les yeux qui ne voient que ses pieds tirent furieusement sur les rennes qui les empêchent de sortir des orbites, ce qui fait que Zenovia regarde toujours comme les poules, la tête de travers.

En dessous de moi, le gouffre crie d'une voix humaine et à l'instant même, sans aucun rapport, je me rends compte qui était la mariée de l'église, celle que j'avais en effet déjà vue en mariée: c'était Zenia.

— Tu ne sais pas, petite, la mort ne m'a-t-elle pas oubliée?

## CHARMÉE PAR UN CIRQUE AMBULANT

La forêt aux verts noyers, aux arômes vifs et troublants! A peine ai-je écrit ces mots que je sens déferler son odeur âpre, son parfum épicé que je connais si bien! Je vois ses branches à la peau blanchâtre, luisante, polie, ses branches fortes et élastiques!

Je m'élançais de loin, tendu, je courrais vers le noyer, je m'arrêtais en pointant et je m'envolais! Avec quelle joie, mon petit corps ne s'élevait-il pas vers la branche tendue, couchée, parallèle à la terre. Je la sentais palpiter un instant entre mes mains ardentes. Elle descendait un instant, rien qu'un instant, pour rebondir ensuite, élastique, forte. Je montais vers une autre branche, plus haute, plus policée, plus élastique, plus forte. La terre s'éloignait légèrement de moi et je lui envoyais de là haut quelque longue feuille à l'envol triste, comme celui d'une lettre d'adieu!

Puis, tout à coup je restais seule! Des musiques célestes éclataient dans l'air! Mon corps frémissait comme au claquement d'un fouet. Ma peau s'enflammait! Je me sentais si légère, que j'aurais pu m'envoler. Et c'est ce que je faisais presque, en me balançant et en sautant d'une branche sur l'autre, jusqu'à la disparition des branches et des feuilles et même des fleurs du noyer, ces chatons noirs, duvetés! Je me retrouvais juste sous le ciel, qui était une grande coupole sombre.

Une haute coupole figée. J'en avais déjà vu une, oui, j'en avais déjà vu et je savais ne jamais pouvoir oublier cette nuit terrible sous la voûte enchanteresse d'un cirque ambulante.

Le cirque faisait intrusion dans la ville avec la force terrible d'une explosion. Des musiques joyeuses défilaient avec des couleurs tout aussi gaies. Sur la bosse d'un chameau paresseux, une acrobate blonde annonçait son numéro avec de petits sauts nerveux. Un nain, qui chevauchait le grand tambour, frappait la cadence avec les éperons pointus de ses hautes bottes de mousquetaire.. Entre les barreaux des cages verrouillées, un lion somnolent nous jetait des regards dissimulés, trompeurs. un fakir luisant, tout brillant de pommade noire, jetait de temps à autre des flammes jaunes et pointues, qu'il avalait ensuite goulûment. Un vieux singe en costume de jockey, faisait tourner une cravache aux lanières de pierre et au claquement sec du fouet, deux petits chevaux rayés pareils à de jeunes zèbres se dressaient dociles sur leurs pattes

arrières, pour danser avec un hennissement rauque. Le visage pareil à un masque de craie, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, en un ricanement terrible, le clown de la troupe roulait sur le monde des regards errants, qu'ils plongeait de temps à autre dans les yeux d'une femme qui s'évanouissait sur le champs, avec de petits cris terrorisés. Dans les yeux des hommes, trois danseuses professionnelles regardaient d'un air absent, en déplaçant de glorieux éventails en plumes d'autruche, qui découvraient plus qu'ils ne couvraient leurs fortes jambes, sortant triomphalement de sous leurs tutus roses en tulle.

Un pachyderme gris qui marchait sur des pattes comme des piliers de pont, portait sur sa tête un énorme chapeau haut de forme et lorsque le nain à califourchon sur le tambour ravivait son rythme, en tapant sur le tambour à une cadence endiablée des éperons de ses bottes de cavalier, l'éléphant soulevait paresseusement sa trompe qui jusque là balayait contrarié la grande rue et après être restée un instant en l'air, la trompe se rabattait vers l'arrière pour fouiller dans le chapeau haut de forme et en extraire comme un papillon délicat et transparent, une jolie jeune fille, à la taille fine. L'éléphant la soulevait légèrement avec sa trompe, comme un papillon, en la retenant par la taille et la jolie fille au costume suave d'acrobate ou danseuse, flottait comme dans un jeu bizarre au dessus de la foule à laquelle elle jetait des papillons de couleur, des affiches avec toutes les attractions du cirque.

Le cirque. Il ne pénétrait en ville que de cette façon, avec la terrible force d'une explosion. Après le défilé de musiques joyeuses et de couleurs tout aussi gaies, de grosses cages de fauves terribles ou simplement vieux, de chevaux savants ou nains, des impresarii ou acrobates, après avoir attiré comme un aimant une grande foule de son vacarme inquiétant mais gai, le cortège se dirigeait vers les confins de la ville, là où s'étendait tout plat le terrain d'atterrissage des avions et la tour de parachutisme. Aucun avion sanitaire ou autre ne pouvait plus s'y poser pendant deux-trois semaines. Tout entraînement de parachutistes cessait aussi naturellement.

C'est là, à la lisière d'accacias de la ville, que le cirque s'arrêtait comme à un signal secret. La musique cessait et les porte-voix dispensaient des commandes brèves sur un ton sévère et mécontent. Ceux qui osaient s'en approcher, racontaient, sans que personne n'arrive à les croire, que les gens de cirque, même les femmes, avaient tous des visages durs, méchants, dépourvus de joie. Une

lourde angoisse s'emparait alors de la ville. Les hommes tenaient conseil dans les bistrotts et une fois rentrés chez eux, ils veillaient mieux sur leurs filles et femmes. Des histoires bizarres refaisaient surface par bribes et en les mettant bout à bout on ne faisait qu'augmenter l'inquiétude. Et pourtant, cette crainte n'était qu'une nappe d'eau dont on devine à peine la coulée souterraine. Par dessus, il y avait l'impatience, la curiosité, la fascination. On ne parlait plus que de cela. Le cirque. Mais le cirque n'était pas prêt. Il n'avait fait que passer par un bel après-midi dans la grande rue, en excitant la ville, pour se figer ensuite en banlieue, derrière le rideau vert des acacias. De loin, il ressemblait à un campement tsigane. Et c'est ce que c'était, jusqu'à un certain point: un campement tsigane, une «*şatra*». De petits feux de camp surgissaient encerclés par les ténèbres. Et sur un coup de vent parvenait dans la ville une odeur âcre de fumée et de fauves. Tard dans la nuit, quelque rugissement sauvage réveillait les chiens et ceux-ci se démenaient ensuite comme des fous au bout de leur chaîne, jusqu'au matin, à aboyer et hurler terrifiés et acharnés.

On parlait de filles enlevées ou qui avaient disparu, ou même s'étaient enfuies avec le cirque, d'hommes poignardés, non pas dans le lit, mais près de la tente de quelque acrobate aux jambes envoûtantes.

Nous savions tout, nous:

Que dix moutons devaient être retenus tous les jours pour les ours et les lions du cirque;

Que les trapézistes ne mangeaient jamais rien, pour demeurer légères comme une plume, qu'elles ne buvaient que du lait de buffle et avalaient des cœurs de pigeon crus.;

Que le nain avait cent ans et qu'il dormait dans une tente, dans un lit de la taille d'une cantine de soldat;

Que les illusionnistes avaient tous les pouvoirs et que si vous étiez assez fou pour approcher à minuit de leur cabine, vous risquiez d'y apercevoir celui qui leur prêtait ces pouvoirs, car c'est à cette heure là qu'il leur rendait visite à califourchon sur un balai et avec une boucle en douve de tonneau à l'oreille.

Que les singes vous hypnotisaient aussi et qu'il y avait même un vieux singe qui, s'il vous regarde fixement dans les yeux, vous oubliez votre nom pour une centaine de jours au moins.

Que les ours dressés soupiraient en dormant comme les gens et faisaient des rêves tout comme eux.

Nous apprenions tout, nous.

Que les gens du cirque avaient beaucoup d'argent, des pièces en or, qu'ils gardaient enfermées dans la cage des lions.

Et que même lorsque les lions étaient dans l'arène, en train de faire leur numéro, il y avait toujours dans la cage la lionne, qui était le fauve le plus cruel et le plus têtu. Une lionne enragée avait tué sa dresseuse, sa maîtresse, disait-on. La dresseuse mettait sa tête dans la gueule du fauve et celui-ci ne voulait pas encore ouvrir sa gueule. Il la serrait avec ses crocs pointus et il sortait des rugissements effrayants, tandis que la dresseuse voulait le forcer en le menaçant du fouet. C'est ce numéro qui allait la perdre, ce numéro même, et sa mort dans l'arène allait faire trembler le monde entier. On a eu beau blesser la lionne avec des armes à feu, de l'extérieur des barreaux qui entouraient l'arène. La blonde dresseuse n'est plus ressortie de la gueule du fauve. Et même si on disait que la lionne était sûrement morte d'une sorte de tristesse ou de remords, nous n'en croyions rien. En approchant de la cage de la lionne enragée, nous la regardions fixement dans ses yeux troubles, tentant de découvrir derrière, le regard bleu et désespéré de la dresseuse, morte devant des milliers de spectateurs qui regardaient terrifiés la lionne lui attraper et lui couper la tête comme une guillotine.

Mais les lions étaient dans leurs cages. Le parapluie gris du crique était dégonflé, comme la peau d'un énorme pachyderme et dans l'herbe drue où paissaient les chevaux, plus courte sur pieds que la coupe d'une pelouse anglaise, les jongleurs faisaient leurs exercices quotidiens craignant de ne pas perdre leurs réflexes. Et lorsque l'on finissait de dresser la coupole qui devait héberger la fascinante arène, l'éléphant au chapeau haut-de-forme, allait défiler comme dans la grand rue et entourer de sa trompe la taille de la danseuse, tandis que la belle au fin costume, pareil à une peau nacrée de papillon, jetait les dernières affiches annonçant le spectacle tant attendu.

Le cirque. Il faisait irruption comme une explosion multicolore, comme une promesse de bonheur, une illusion voulant demeurer ce qu'elle était: une illusion.

Jongleurs, fauves, dresseurs, clowns, illusionnistes, acrobates, serpents, trapézistes, un monde étrange qui cernait les sens, fascinait et faisait peur. C'est une angoisse, une angoisse trouble comme une eau boueuse que le cirque laissait derrière lui. Puis il disparaissait en une nuit. Avec quelle émotion n'allions-nous pas sur les lieux

où hier encore s'étalait l'énorme parasol. L'herbe brûlée, des odeurs bizarres de gazole et d'animaux, des sillons profonds de roues. Et puis rien.

J'en demeurais comme malade. Des nuits entières, je rêvais à la haute voûte étoilée, aux corps tendus des trapézistes volantes. J'avais dans les oreilles cette musique formidable qui faisait penser que tout était possible et surtout ce terrible saut acrobatique. Et lorsque personne ne pouvait me voir, je sortais timidement de sous la corolle de ma jupette estivale à fronces, une jambe puis l'autre, trop frêles pour apprendre à voler.

«Pour voler sur un trapèze, il doit y avoir un sortilège»...

«Ce n'est pas un sortilège. On apprend ça dans l'enfance»

«Je suis une enfant aussi, mais mon corps n'obéit pas aussi parfaitement.»

«Seul le vol est parfait. Essaie...»

J'essayais. J'embrassais du regard la colline entière, comme si c'était la dernière fois. Notre colline et son bon dos sur lequel nos luges allaient glisser en douceur une fois l'hiver venu. Elle était verte maintenant. Et de tant de beauté, tout à coup, dans la première clarté du matin, l'herbe se mettait à nager dans des larmes de rosée. Je commençais par essayer de mes doigts la rosée sur mes joues froides, je soupirais et je partais.

Je prenais mon élan de loin et je courais vers le noyer, je pointais d'un bond et voilà! Je m'envolais. Avec quelle joie, mon petit corps ne s'élançait t-il pas vers cette branche tendue, couchée, parallèle à la terre! Je la sentais palpiter un instant entre mes mains fiévreuses. Un instant seulement, pour remonter ensuite, élastique et forte. Je partais plus haut, vers une autre branche, plus élevée, plus lisse, plus élastique, plus forte.

Je me sentais si légère que j'aurais pu m'envoler. Et je m'envolais même presque, en me balançant d'une branche sur une autre, jusqu'à ce que les branches même eussent disparu et les feuilles disparaissaient aussi et même les fleurs du noyer, ces châtons noirs veloutés disparaissaient aussi!

La terre s'éloignait légèrement de moi et je lui envoyais d'en haut, une feuille noire, dont le vol était triste, comme celui d'une lettre d'adieu!

Et je me retrouvais tout à coup seule...

Et mes pensées de fille malchanceuse étaient si tristes, si tragiques, que je passais sans le vouloir mes mains sur ma peau et je sentais dans mes petites poches, ma peur...

Quelque part là haut, le soleil de l'été s'est figé et personne ne s'en est encore aperçu. Entre ciel et terre, midi jette ses brûlants filets. Mais moi, je flotte heureuse...

...Mais moi, je plane heureuse. Non, je ne suis plus une fillette. Personne ne m'appelle plus par mon nom d'alors. Mais comme alors, je plane heureuse dans mes rêves. Et mon rêve heureux revient à l'époque où je n'étais qu'une fillette. Mais la pierre polie dans ma poche s'est perdue. Ma maison n'est plus. Mais la pierre... peut-être que de nos jours encore, sur cette pierre polie, une fillette casse encore l'automne des noix vertes....

## **PRESQUE LE SOUVENIR DE CETTE NUIT-LÀ**

«Les saints mêmes brûlaient, en regardant droit dans les yeux des Lipovènes.»

«Le mur craquait de toutes parts, fendu comme par un poignard de feu.»

«L'église des Lipovènes brûlait du clocher à ses fondations.»

«Et il y avait dans les mille ou dix mille Lipovènes autour.»

«Il n'y en avait pas dix mille, comment ça, dix mille? Dans toute la ville, il y avait au plus quatre mille familles de Lipovènes.»

«Les Lipovènes ont beaucoup d'enfants. Surtout des filles.»

«Le pope en avait une aussi.»

«C'était Daria. Mais cette nuit là, Daria s'est enfuie avec le Tsigane.»

«Quel Tsigane? C'était le plombier de l'église.»

«Le plombier, le Tsigane. Il étamait les cloches et recollait les bougeoirs d'argent. Il faisait couler de l'argent fondu sur le bénitier et ses yeux suivaient Daria.»

«Daria n'était pas belle.»

«Et comment donc, non? Mais la fille d'un pope ça a des jupes longues jusqu'à terre, un fichu jusqu'aux yeux et ses cheveux coiffés en tresses serrées.»

«Le pope aussi a une petite tresse sur son dos». «Je sais, mais Daria, les gens ne la voyaient pas.»

«Tandis que le Tsigane, lui, la voyait. Quand on y a mis le feu, il a enlevé la fille.»

«C'est le Tsigane qui a mis le feu! C'est lui!»

«Comment le Tsigane aurait-il fait? Le feu est venu de Dieu. A cause du Tsigane. L'impur a touché aux reliques de l'église.»

«Ah! Ah! Daria était peut-être une sainte, elle?»

«Tu as tort de t'en moquer! Daria était vraiment une sainte! C'est le Tsigane qui a du lui faire tourner la tête.»

«Il lui aura jeté un sort.»

«Un mauvais sort.»

«Un sortilège.»

«Tiens, il a sans doute oublié sa main sous son corsage.»

«Il plaisait peut-être à la fille.»

«Il ne lui plaisait pas, mais il lui a jeté un mauvais sort. On n'échappe pas au mauvais œil du Tsigane. Il vous laisse muet pour une journée et une nuit entières.»

«Et après un jour et une nuit, qu'est-ce qu'elle a fait, Daria? Elle n'est pas revenue.»

«Qui sait où ils ont emmené les chevaux. Ils sont partis avec les chevaux du pope.»

«Sur ses chevaux?»

«Les gens ont d'abord cru que les chevaux avaient rompu tout seuls la barrière. De peur. Cette nuit là, le ciel était en flammes.»

«Comment les chevaux pouvaient-ils rompre la barrière? Le pope a peut-être permis lui-même à Daria de s'en aller, pour que les fidèles ne la lui demandent pas.»

«Pourquoi la lui demander?»

«En guise de sacrifice. Daria était un sacrifice.»

«Le pope n'aurait pas péché à ce point, en jetant sa fille dans les bras du Tsigane

«Le pope est un homme. L'homme est plus fort que le pope.»

«C'est le Tsigane qui est le plus fort.»

«Ou bien c'est la femme qui est la plus forte! Qui sait depuis quand ils s'aimaient, elle et le Tsigane.»

«Daria, il l'a attachée au cheval. Sous le ventre du cheval, qu'il l'a attachée.»

«Comment l'attacher sous le cheval?»

«Il l'a attachée à la selle. Il lui a attaché les tresses à la crinière. Si elle ne s'accrochait pas à la selle, elle était perdue.»

«Elle était perdue de toutes façons.»

«Qui sait. Le Tsigane, c'est comme le feu. Si un pope est bien un homme, au bout du compte, une fille de pope est une femme aussi. Et le Tsigane a du se tenir pareil, de l'autre côté de la selle.»

«Les chevaux semblaient non accompagnés!»

«Qui se souciait d'eux! On se serait aperçu autrement, qu'ils couraient comme enragés. Mais ce n'était pas un taon qui les avait mordus. Le Tsigane avait planté ses dents dans le cou de l'éta lon.»

«Les chevaux ont suivi le cours de la rivière. On en a vu les traces, trois matinées de suite, jusqu'à la frontière.»

«Quelles traces? C'étaient de vieilles carpes au ventre blanc, sorties de l'étang, pour venir mourir sous les sabots des chevaux.»

«Les sabots étaient entourés d'herbe. Pour qu'on ne les reconnaisse pas.»

«Et l'herbe était empoisonnée»

«Ou ensorcelée. C'était l'herbe du diable.»

«C'est le Tsigane qui est l'herbe du diable».  
«Et l'église?»  
«Quelle église?»  
«L'église des Lipovènes. Il n'en reste plus rien?»  
«Pourquoi n'en resterait-il rien?»  
«Mais, puisqu'elle a brûlé?»  
«Comment brûler? Les flammes l'ont purléchéée toute la nuit.  
Les pompiers même ne s'en sont pas approché».  
«Ils n'en ont pas approché à cause du pope».  
«Quel pope? Les Lipovènes les auraient tués. Comment toucher  
à l'église, c'est un lieu saint!»  
«Saint ou pas, elle a brûlé toute la nuit».  
«C'est à peine à l'aube que le feu a perdu ses forces. A l'aube,  
lorsque l'obscurité est si dense qu'on peut la couper comme du  
goudron.»  
«Et ils avaient tous la tête dans la poussière.»  
«Les femmes étaient folles»  
«Les vieux rouquins s'arrachaient la barbe».  
«Les Lipovènes, hébétés, dans leurs longues chemises sans  
ceinture, plus longues que leurs braies.»  
«Et le pope avec sa petite tresse, roulée comme un chignon  
de petite fille.»  
«Tous dans la poussière. Et la grande église, toute en fumée».  
«La fumée sentait la cerise. La colle de cerisier et la fleur de  
cerisier. La ville entière perdait la tête dans les fleurs de cerisier.»  
«Et c'est alors que le coq a chanté».  
«Ce n'était pas un coq. Le coq, il a chanté plus tard. C'est  
d'abord l'enfant qui a crié. Un nourrisson.»  
«Et alors, ils ont levé les yeux. Devant eux, l'église était entière».  
«L'église?»  
«Bleue et mouillée, pure, comme sous la rosée».  
«Et le clocher?»  
«Le clocher et ses croix étaient à leur place. Comme les murs  
et les couronnes des saints».  
«Et les saints?»  
«Ils regardaient les Lipovènes droit dans les yeux».  
«Alors, elle n'a pas brûlé?»  
«Comment ça, elle n'a pas brûlé? Toute une nuit, elle a brûlé,  
toute en flammes, la ville en était éclairée comme le jour».  
«Alors la fille?»  
«Quelle fille?»  
«La fille du pope, Daria».

«Il n'y avait aucune Daria».

«Mais il y a bien eu le Tsigane?»

«Il n'y en a pas eu. Le pape dit qu'il n'a jamais eu de fille. Et que nul Tsigane ne lui a étamé ses cloches et n'a jamais touché au bougeoirs d'argent de l'église. Elle aurait été souillée.»

«Alors c'est clair! C'est le pape qui l'a fait de ses propres mains.»

«Il l'a sacrifiée avec le Tsigane!»

«Allons voir le pape!»

«Allons!»

«Attention, quel galop!»

«Les chevaux, les chevaux arrivent!»

«Qu'est-ce que c'est?»

«Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qui t'arrive, mon gars? Relève-toi. Les chevaux ne sont pas encore passés. On n'a entendu qu'un galop, mais les chevaux ne sont pas passés.»

«Relève-le. On a du lui jeter un sort.»

Emmenons-le dans l'église. Dans l'église bleue».

«Lisez-lui une prière, mon père!»

«Retournez-le sur le dos, pour qu'il respire mieux».

«Il ne respire plus! Mon Dieu!»

«Il a sur sa tempe un sceau rouge, en cire».

«Ce n'est pas de la cire, c'est du sang».

«Le sang indique une trace de sabot».

«Quel sabot? Mon père, où sont les chevaux?»

«Ils arrivent, les chevaux, ne t'en fais pas. Il a perdu patience, lui».

## LA DANSE DU PAPILLON

C'est même ainsi qu'elle s'appelait. La fête des premières vacances était toute proche et les grandes vacances ne pouvaient commencer autrement que par la danse du papillon.

Sur une estrade en bois, sous le grand noyer, devant les écoliers, les parents et les maîtresses coquettes, douze fleurs devaient dresser leurs jolies corolles de lumière dans un délicat bercement, comme celui du vent et des flots. Et sous le souffle coupé d'étonnement du vieux noyer qui voyait cela chaque année et justement pour cela s'émouvait si fort, – douze fillettes fleurissaient sur l'estrade.

Dans un bercement délicat, comme celui du vent et des flots, les corolles blanches, roses, jaunes rouges et lilas écoutaient une musique douce. Une mandoline leur susurrant de cœur à cœur ce que c'est que la vie et l'amour, et la mort des fleurs et les frêles pétales frémissaient d'attente et de crainte. Une mandoline égouttait d'une corde sur l'autre des sons doux comme la voix de la tentation et les fleurs frémissaient de joie et de timidité. De son vol nacré surgissait parmi les fleurs un fier et merveilleux papillon. Le souffle coupé d'émotion, l'école entière regardait et la jolie bestiole agitait ses longues et délicates antennes, avec des mouvements lents, vaporeux, elle secouait sous la lumière les écailles de nacre de ses ailes transparentes. Un soupir pareil à un appel passait parmi les fleurs et d'un pas de soie, le papillon commençait sa danse. *La-la-la-la-la* se mettaient à chanter doucement les grandes élèves. *La-la-la-la-la* chantaient les mamans, *la-la-la-la-la* chantaient aussi les maîtresses, car elles avaient toutes été à leur tour fleurs et papillons, la veille de leurs premières grandes vacances., car on savait dur comme fer que ni les vacances, ni l'été ne pouvaient commencer autrement qu'au signal de la danse du papillon. Et c'est pourquoi le fier et majestueux papillon avançait doucement, en tortillant ses délicates antennes et faisant vibrer les écailles de nacre de ses ailes argentées, sur le doux murmure des mandolines, plus pur que les larmes de l'aube et plus brillant qu'elles.

Dans une longue et musicale cérémonie, le papillon réveillait d'un baiser chaque fillette, comme s'il rappelait à la clarté du jour et à la vie les signes de tout un calendrier. Sous le charme du soleil et du baiser, ivres de musique et de lumière, les filles-fleurs, les douze signes-fraternels apprenaient ensemble sur les planches le sort des

fleurs, à savoir que leur vie, toute en couleur et parfum, valait juste autant qu'un baiser. Car après le baiser, les filles chantaient *la-la-la-la-la* et les pétales se refermaient heureux, les mères chantaient *la-la-la-la-la* et les fleurs s'agenouillaient lentement, tandis que les maîtresses chantaient *la-la-la-la-la* et les fleurs sombraient dans un évanouissement végétal. Sur les cordes suaves de la mandoline s'égouttaient des sons doux et les yeux de tous ne voyaient que l'énorme papillon apportant la vie et la mort dans ce paradis végétal. Et sous les applaudissements frénétiques de la ville, le merveilleux papillon s'envolait et les grandes vacances commençaient en même temps que l'été.

La fête de nos premières vacances était proche et dans chacune des maisons ayant *des enfants au CP* fleurissait une fleur. *La-la-la-la-la* chantaient les jeunes mamans et la chanson tissait allégrement un pétale frêle et velouté. *La-la-la-la-la* chantaient-elles avec tendresse et les frêles pétales veloutés devenaient rouges et roses et bleus, jaunes et lilas. *La-la-la-la-la* chantaient elles la chanson des premières vacances et les frêles pétales veloutés aux si belles couleurs répandaient longuement un parfum envoûtant.

Les douze fleurs étaient encore des fillettes, rangeaient soigneusement le soir dans leurs cartables, la craie de couleur et l'abécédaire, revêtaient encore le tablier à petits carreaux bleus et blancs, recouvert d'un petit tablier blanc à volants amidonnés sur les épaules, comme les ailes d'un bébé papillon. Ce n'était encore que des fillettes, et les sépales verts en soie et leurs corolles bruissantes – blanches, roses, bleues, jaunes, violettes se préparaient à revêtir de frêles corps enfantins.

Sur le papillon seul, personne ne savait encore rien. Où était en train de pousser cette aile légère et transparente comme la soie écruée, ou comme un fin rayon de lune? N'était-ce pas la lune qui, à l'heure où le noyer et l'école et la ville dormaient d'un profond sommeil d'enfant, qui rêve à ses premières vacances d'été, se mettait au tambour à broderie pour tisser en silence des ailes de papillon blond, de nacre et fils d'argent? Et elles voyageaient légères et charmeuses, à travers les rêves d'enfants attendant leurs premières grandes vacances, vers la plus jolie des fillettes. Le matin, cette fillette les attachait à son dos d'un air si naturel, comme si depuis toujours elle avait eu sur ses minces épaules des ailes molles et brillantes.

Et ce n'est qu'alors que la fête a commencé sur l'estrade décorée, sous le grand noyer qui voyait cela chaque année et qui s'en émouvait d'autant plus, parce qu'il connaissait la suite. Et comme chaque année, les corolles blanches, roses, jaunes, rouges, lilas sont montées sur l'estrade dans un bercement si délicat. Et comme chaque année, elles écoutaient le murmure de la mandoline, apprenant ce qu'est la vie, l'amour et la mort des fleurs. Et lorsque le papillon est entré en scène, majestueux et fier, tout le monde s'est tu émerveillé. Et même les fillettes-fleurs, qui avaient appris le sort réservé aux fleurs, se mirent à frissonner intimidées. Et alors dans une longue et musicale cérémonie, le papillon réveilla par un baiser chaque fillette-fleur, comme pour appeler à la lumière, les signes du zodiac, l'un après l'autre, tout un calendrier. Après le baiser, les pétales se sont refermés, heureux, les fleurs ont plié les genoux et se sont effondrées dans un long évanouissement végétal. C'était ça – et elles le savaient – la vie et l'amour, et la mort des fleurs. Mais qui pensait encore au sort des fleurs, lorsque le papillon énorme, le papillon majestueux tendait ses antennes délicates et vivantes? Le papillon avait des yeux bleus brillants et purs et lorsqu'il prit son envol, ses ailes en soie écru et nacre frémissaient excitantes et dangereuses.

Les vacances et l'été commencèrent en même temps.

Sous les palissades en bois, des fleurs de pavot se pâmaient à l'ombre pourrie de midi et des enfants accrochaient à leurs oreilles des bigarreaux bien rouges.

Une immense photo représentant douze fillettes-fleurs et un énorme papillon blond fut affichée au panneau d'honneur. C'était là un signal connu de toute la ville: L'été était là, les vacances aussi et tout allait encore bien.

Mais le ciel bleu dura peu, quelques heures seulement, jusqu'au soir, car le lendemain matin, oh, qu'est ce que ce matin n'allait pas apporter!...

Dans la chambre haute et gaie de la fillette, le premier jour de ses vacances, les parents ont trouvé le lendemain matin, sur le mur, les ailes d'un papillon géant: de grandes ailes nacrées, plus grandes et plus nacrées que celles du papillon de la veille qu'avait porté la fillette au yeux bleus, brillants et purs, à la fête de fin d'année. Des ailes majestueuses, si bien dessinées, prêtes à s'envoler qui n'attendaient entre elles qu'un corps délicat de papillon enchanté. Les parents restèrent bouche bée d'étonnement, car d'ailes aussi

jolies, ils n'en avaient jamais vues. Ils s'étonnaient avec une certaine crainte, car les ailes étaient dessinées si haut, que personne n'aurait pu les dessiner sans monter à une échelle et dans la chambre il n'y avait rien qui puisse vous rehausser à ce point. Et puis, ces ailes bizarres surgies sans crier au mur semblaient attendre un corps frêle, d'enfant sachant le rôle du grand papillon. Et lorsqu'ils se sont tournés vers le petit lit de l'enfant, les grands yeux bleus et brillants de la fillette brûlaient.

Les grands yeux brillants les regardaient avec une fixité peu naturelle, plus grands et plus brillants qu'ils ne l'avaient jamais été. Et les yeux bleus purs qui lors de la fête scolaire avaient arrosé de leur clarté les fleurs, les parents d'élèves, les maîtresses et les écoliers éclairaient maintenant comme un néon. Et la frêle petite fille, la plus jolie et la plus intelligente, – c'est bien pourquoi elle avait reçu le rôle du papillon et de signal de la fête scolaire, – les regardait sans nulle sensibilité sur son visage délicat et rose. Les parents firent un pas en arrière et les grandes ailes brillaient au mur, comme tissées de rayons de lune et de soie écru, n'attendant qu'un corps de papillon pour s'envoler. Et à nouveau ils regardèrent le visage de l'enfant, plus brûlant et plus beau, baignant dans une lumière éclatante, qui leur échappait. Et lorsque le vieux docteur arriva, il redoubla d'âge d'un coup, comme cassé, devant la terrible maladie qu'il devait nommer. Il n'avait pas la force de le faire. La terrible nouvelle se répandit dans la ville. A la vitesse de l'éclair. Une épidémie. Comme naguère, aux époques difficiles des invasions, les grosses cloches de l'église se mirent à sonner en plein midi, signe de terrible danger. Les femmes se précipitèrent en vain le front dans la poussière, en vain les hommes se figèrent, comme foudroyés, leurs pensées et leurs cœurs tremblèrent en vain. Une ville entière avait applaudit, – qui l'eut cru? – la danse de la mort. Et devant toute une ville aveugle et sourde, le papillon avait donné son baiser empoisonné à douze fillettes-fleurs, qui ne savaient même pas qu'elles apprenaient ainsi la mort des fleurs. Non, impossible, s'écriait épouvantée toute une ville, en se souvenant avec exactitude des sons doux de la mandoline qui accompagnaient la voix de la tentation, racontant le sort des fleurs, qui frissonnaient dans l'attente et la crainte. Et même là, sur l'estrade en bois, on vit que leur vie pleine de couleur et parfum, avait juste le prix d'un baiser, après quoi les pétales se refermaient, les fleurs pliaient les genoux et sombraient dans un évanouissement végétal. Qui eut cru que les fillettes-fleurs jouaient

si bien le jeu de la mort? Qui eut cru que les ailes transparentes et si jolies du papillon fussent recouvertes de nacre et de poison?

Toute une ville s'est traînée comme un serpent blessé jusque devant l'école où la danse de la mort trônait à une place de choix au panneau. Et en s'approchant, ils ont tous vu que sur l'énorme photo le papillon était entouré d'un halo de lumière, comme les saints sur les icônes.

Douze jeunes mamans ont tremblé, maudissant le jour où, heureuses, elles avaient coupé dans la soie, pour la scène, les sépales verts, les pétales délicats, joliment colorés, sans lesquels ni l'été, ni les vacances ne pouvaient commencer. Et elles se voyaient découper des *la-la-la-la-la* pour la mort, coudre des *la-la-la-la-la* pour la mort, et repasser des *la-la-la-la-la* pour la mort. Pourquoi ne pouvaient-elles, puisqu'elles avaient travaillé pour la mort, revêtir elles-mêmes ces chemises mortuaires aux couleurs si vives, si fragiles et si traîtreusement parfumées? Et puisqu'elles avaient si assidûment travaillé pour la mort, pourquoi n'étaient-elles pas aussi montées sur scène, pour partager, si elles l'avaient su, le sort des fleurs?

Et une à une douze fillettes furent fauchées, en douze jours de suite, parties toutes, comme les signes du calendrier.

Douze paires d'yeux grands et bleus, plus purs, plus brillants que le néon, jusqu'au jour où dans les petits lits d'enfants, il n'y eut plus personne. Même les énormes ailes du mur avaient disparu, celles qui n'attendaient pour les réunir qu'un corps de papillons qui s'envole.

## PRIÈRE DU SOIR

Nous n'allions pas au lit sans dire nos prières.

*«Notre père qui êtes aux cieux...»*

Nous murmurions doucement les paroles de la prière devant l'icône luisant mystérieusement dans la clarté pure de la petite lampe à huile fixée au mur.

*«Que votre nom soit sanctifié...»*

Je ne me souviens plus de l'âge où j'avais appris les paroles saintes, mais très jeune déjà je les connaissais. Et à ces moments là dans nuit profonde, nous n'étions que moi, petite fille, agenouillée, timide, et la pensée de Dieu.

Minuscule, effrayée, émue. L'examen était sévère et j'avais à le passer tous les soirs.

*«Et pardonnez nous nos offenses,*

*Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés...»*

Evidemment, je ne comprenais pas tout. Mais je comprenais que pour avoir le courage de dépasser cet instant là, il nous fallait être bons et justes toute la journée et ne demander à Dieu que le soir, avant de s'endormir, de recevoir votre prière.

Et les paupières lourdes de sommeil, j'entendais comme dans un rêve le bruit du rosaire et le murmure suppliant des saintes paroles: *«Notre père...»*

Simple souvenirs d'enfance. Qui les a encore?

Je récite comme alors, *«Notre père...»* et j'espère toujours.

## UNE ÉNIGME

Le livre que je prépare maintenant à l'édition, pour lui permettre de voir enfin le jour, fut écrit sous mes yeux, en quelques mois, vers la fin de l'année 1987. Au printemps suivant, il était prêt, corrigé, dactylographié et il avait tout d'une édition définitive. Il ne lui manquait plus que de prendre corps pleinement. Aussi bizarre que cela puisse paraître, la chose ne fut pas possible, alors.

Je regardais étonné et sans me l'expliquer, cette suite de mots, qui semblaient dictés, mais agencés avec un art que je n'arrivais pas à comprendre et leur **coagulation** en une chose que je n'aurais su définir esthétiquement. Était-ce des mémoires? Était-ce une fiction ou même une existence fantastique, reflétée dans un monde parallèle que je ne pouvais même pas entrevoir? Je suis plutôt enclin à croire qu'il y avait un peu de tout cela, qu'il y avait plutôt un **message énigmatique** et une **communication venant de l'imprécis**, sans prendre de forme claire, qui conservaient une forme baroque, d'alluvions et réceptacles de sensations, ce qui le caractérisent parfaitement. C'était alors, déjà, un livre sans âge, écrit sans explications contiguës, qui communique en hiéroglyphes une série de conclusions sans les développer, conclusions que l'on sous-entend ou devine par voie intuitive. Son histoire ultérieure fut tout aussi peu ordinaire.

«**Je me souviens et j'imagine**» répète dans un certain sens la biographie superficielle des «**Imperfections provisoires**», l'autre livre paru après une vingtaine d'années. Mis au point en 1988, sous une forme qui, du point de vue de l'auteur était définitive et ne fut plus corrigée, car elle n'en voyait pas l'utilité, le livre devait donc être publié sous cette forme même, l'année suivante, en 1989. Mais, malgré des encouragements respectueux, il ne put prendre corps et demeura comme un épisode au sein d'une œuvre littéraire constituée, pouvant être connue plus tard. C'est maintenant, des années après, que cette œuvre, créée en son temps, paraît et **devient une présence**, non seulement **une existence**.

Mais les ressemblances aux «**Imperfections provisoires**» ne concernent que cette couche de biographie apparente, car «**Je me souviens et j'imagine**» représente une autre littérature

que les **histoires géométriques**, froides et calculées comme un raisonnement mathématique dans le style du «*Dernier Severus*» ou «*Un carré parfait*». Tout y est inspiration d'origine et même insufflation, un élan impétueux de mémoire presque collective, genre prototype et donc archaïque, qui ne formule pas de conclusions découlant d'un développement rationnel, mais **des états énigmatiques porteurs de sens**.

«**Je me souviens et j'imagine**» est une œuvre secrète qui semble **offerte** à l'auteur par voie mystérieuse. Une sorte de caractère visionnaire spécifique nous étonne par sa capacité à se formuler. C'est, en fait, avec «*Le Treizième Caesar*», le chef d'œuvre de l'auteur.

Ces créations semblent même **des chefs d'œuvres dans l'absolu** et leur aspect solitaire **hors série**, frappe sur le coup et persiste. «**Je me souviens et j'imagine**» n'a pas de préhistoire et on ne saurait lui trouver de genre proche, dans la littérature roumaine, même si certains traits de plume permettraient quelques vagues suggestions. L'ensemble en impose par son caractère incomparable, indistinct et énigmatique, indiquant une sorte d'œuvre qui semble née de rien, en mettant bout à bout des moments heureux, proches du miracle.

*(Postface à l'édition roumaine, „Carpathia Press“, 2005).*

**ARTUR SILVESTRI**

# SOMMAIRE

<b>Je me souviens et j'imagine</b> .....	3
<b>Un après-midi, une voiture dans le ciel</b> .....	4
<b>La perle de la négresse</b> .....	9
<b>Grimper au noyer jusqu'au ciel</b> .....	17
<b>Le paradis perdu</b> .....	22
<b>La jeune fille en rose</b> .....	30
<b>Le voyage</b> .....	35
<b>Le coquelet en sucre d'orge</b> .....	40
<b>Un matin, les yeux ardents</b> .....	41
<b>Pluie d'été</b> .....	45
<b>Histoire printanière</b> .....	50
<b>Derrière le mur, au loin</b> .....	54
<b>Ophélie et le soir</b> .....	61
<b>La Grecque</b> .....	68
<b>La tentation de la neige</b> .....	76
<b>Charmée par un cirque ambulante</b> .....	86
<b>Presque le souvenir de cette nuit-là</b> .....	92
<b>La danse du papillon</b> .....	96
<b>Prière du soir</b> .....	101
<b>Postface: Artur Silvestri – <i>Une énigme</i></b> .....	102